

# Quinze Jours en Grèce

GUSTAVE LARROUMET

*Membre de l'Institut*

Vo 65 P

# Quinze Jours en Grèce

LETTRES ADRESSÉES AU JOURNAL « LE TEMPS »

CROISIÈRE DU SÉNÉGAL



VOYAGE ORGANISÉ PAR LE « TOUR DU MONDE ». — MARS-AVRIL 1896

*Hachette & Co<sup>ie</sup>*

A MONSIEUR TH. HOMOLLE

Membre de l'Institut,  
Directeur de l'École française d'Athènes

ET

A MESSIEURS LES MEMBRES DE L'ÉCOLE

I

DE MARSEILLE A ITÉA

Le départ. — Les passagers. — L'hellénisme. — La traversée. — La mer Ionienne. — Ithaque.

A bord du Sénégal, 29 Mars - 2 Avril 1896.

LE mistral attendait dimanche matin, à Marseille, les passagers du *Sénégal* et leur ménageait une déconvenue. Le navire était tout prêt au bassin de la Joliette, mais, avec ce terrible vent, il y aurait eu un sérieux danger à tenter la sortie du port. Tandis que des tourbillons de poussière couvraient la ville, de la Major à Notre-Dame-de-la-Garde, la mer moutonnait dru entre les îles et la pointe du Pharo. Le départ était fixé pour trois heures de l'après-midi. A ce moment, le commandant Rebufat faisait afficher sur le pont un avis informant les passagers que l'appareillage aurait lieu à la première embellie. Celle-ci était espérée pour six heures : le mistral tombe souvent au coucher du soleil. A six heures, il redoublait de violence et nous devions nous mettre à table, en nous résignant à prendre contre terre notre premier repas de mer.

On cause peu à bord le jour de l'embarquement. Chacun garde vis-à-vis de ses voisins la

froideur qui est, en voyage, la forme suprême de la distinction. On s'étudie et on se réserve. Ici, pourtant, beaucoup se connaissent, mais, occupés à s'installer, ils n'ont pu se retrouver encore. Après le diner, ils fraternisent sommairement et un petit nombre reste sur le pont. Le mistral glacé fait grelotter sous les plaids et les couvertures de voyage; on est fatigué d'une nuit en wagon. Le mieux est de dormir et l'on s'étend sur les couchettes étroites, où il faut se tenir à plat, comme une lettre dans son enveloppe.

Après diner, on nous a prévenus que, peut-être, l'appareillage aurait lieu vers onze heures. Je me réveille après un sommeil qui me semble long. Le navire est immobile et silencieux; aucun bruit de manœuvre et pas le moindre roulis. Je consulte ma montre; il est quatre heures et demie du matin. Je vais me rendormir, lorsqu'à un coup de sifflet un branle-bas commence à bord. C'est le départ! Chacun saute à bas de sa couchette; en un moment, tout le monde est sur le pont. Le navire s'ébranle; avec une grande sûreté de manœuvre, il traverse le bassin, tourne la jetée et, longeant les îles du Frioul, gagne le large. A cinq heures et demie, Marseille a disparu derrière nous.

Au large, la mer est très dure et ses effets ne tardent pas à se faire sentir. Bientôt les fauteuils et les bancs de la dunette se couvrent de paquets gémissants, d'où sortent des têtes pâles. C'est l'affaire d'un jour ou deux, si le vent continue. Il baisse, heureusement, à mesure que la journée s'avance et, dès demain, il n'y aura plus guère de

malades. En vingt-quatre heures, l'apprentissage de la mer sera fait. Déjà, le soir du premier jour, presque tout le monde s'est montré à table.

Le *Sénégal* est un paquebot à hélice, âgé de quelque vingt ans, mais bon marcheur, maniable et bien aménagé. Si les cabines sont étroites et obscures, il a de beaux salons et offre de vastes espaces pour la promenade. Il emporte cette fois deux cent quatre passagers de première classe, c'est-à-dire le double de ce qu'il peut contenir normalement, et le personnel est quelque peu ahuri. Mais, somme toute, le service est suffisant. La nourriture est copieuse : les Anglais ont imposé leurs habitudes à la Compagnie des Messageries maritimes, et on fait à bord cinq repas par jour, dont deux très solides.

Peu à peu, après avoir retrouvé ses amis, on se met en rapport avec les inconnus. Les présentations s'échangent; à la fin du premier jour, toutes les civilités sont faites. Le *Tour du Monde*, organisateur du voyage, a eu soin de faire remettre à chaque passager un petit livret, fort bien établi, où se trouvent tous les renseignements nécessaires : itinéraire, vie à bord, programme des jeux olympiques, notes archéologiques, liste des passagers. Comment se répartissent les fervents de la Grèce qui ont répondu à cet appel?

Ils comprennent des professeurs, des hellénistes et des archéologues — dont l'un, M. Salomon Reinach, nous a donné le plus complet et le plus récent de nos manuels d'antiquités, et un autre, M. Monceaux, a publié avec M. Laloux un grand ouvrage sur les

fouilles d'Olympie — des artistes, des hommes de lettres, des magistrats, des prêtres, des officiers, des médecins, de jeunes ménages, des collégiens et quantité de personnes de tout âge, sans indication spéciale. Toulouse a beaucoup donné, presque autant que Paris; Lyon, Lille; Orléans, Rouen, la plupart des villes notables de France sont représentées. Nous avons aussi des professeurs allemands et suisses, un sénateur belge, M. Paul Janson, plusieurs de ses compatriotes, des Anglais. Enfin, un groupe d'athlètes, bicyclistes, coureurs et foot-ballistes, qui vont concourir aux jeux olympiques. Ils n'ont pas encore revêtu le costume professionnel, mais ils sont reconnaissables, outre leur prestance physique, à quelques détails particuliers de coiffure ou de chaussure. Pour s'entretenir les muscles ou montrer leurs talents, ils grimpent dans la mâture et font des rétablissements sur les rembarbes. Quelques Tartarins ont coiffé des chechias rouges et des casques coloniaux, chaussé des guêtres de cuir ou des knuckleboots.

Au coucher du soleil, nous serons en vue de la Corse, et, à la nuit, nous entrerons dans les bouches de Bonifacio. En attendant ces deux distractions, on cause et on lit. Causeries et lectures ont la Grèce pour objet. MM. Reinach et Monceaux sont très entourés. Ils donnent obligeamment tous les renseignements désirables. Aux mains des lecteurs, s'éparpillent les livres usuels de la bibliothèque hellénique. Je reconnais à distance les volumes d'Edmond About,

Belle, Gaston Deschamps, Diehl, et quelques ouvrages d'archéologie ou d'histoire : Croiset, Collignon, Laloux. La couverture bleue des guides Joanne alterne avec les rouges Bædeckers. Même, quelques lecteurs d'âge mûr tiennent des livres classiques, comme la vénérable histoire grecque de Duruy. Nous entrerons demain dans les mers parcourues par Enée et Ulysse; nous franchirons le détroit de Messine, entre Charybde et Scylla, inoffensifs, mais toujours célèbres. Et j'aperçois un Virgile, voire un Homère, livres de classe salis et tachés d'encre par des mains juvéniles, que des hommes faits ont emportés pour ce voyage. Les écoliers à tête grise, qui, jadis, apprenaient ces vers grecs et latins ou les copiaient en pensums, les relisent entre un double mirage. Ils revoient leurs vieux lycées, ils repassent les heures de leur lointaine jeunesse. Ils rêvent à cette Grèce, nourrice de l'Europe, qu'ils verront dans trois jours, et dont le nom, avec ceux de leur pays, de la Judée et de l'Italie, est des premiers qu'aient retenu leurs mémoires d'enfants.

Il y a là quelque chose de touchant et une piété de pèlerinage ennoblit ce groupe de touristes. Songez que, pour beaucoup d'entre eux, ce voyage est un sacrifice autant qu'un plaisir. Il représente une assez grosse dépense, imputée sur l'épargne passée ou future. La pensée commune qui les anime n'est pas celle des simples Cooks. Il s'agit d'autre chose que de visiter en badauds des monuments ou des sites consacrés. L'attrait des jeux olympiques eux-mêmes est secondaire; s'ils étaient donnés ailleurs,

ceux qu'ils attireraient ne sont pas les passagers du *Sénégal*. Pour ceux-ci, la reconnaissance de la pensée et de la beauté antiques, entrevues à travers les ennuis du collège, les a déterminés à entreprendre ce voyage. Devenus des hommes, ils sentent la grandeur de ce que, enfants, ils ont souvent méconnu. Formés par la vie, ils estiment à leur prix les exemples de vertu, de liberté et de courage que la Grèce et l'Italie ont légués à l'Europe et par lesquels le monde ancien continue l'éducation du monde nouveau.

Le meilleur de l'âme moderne est formé par le legs de l'âme antique. Si, depuis Athènes et Rome, la terre s'est agrandie de tout le ciel, ce qui est d'énergie humaine prend encore son point de départ et son modèle sur les exemples anciens. Et l'Italie ne se comprend que par la Grèce. Pour nous autres Français, entre les peuples d'Europe, notre part dans la civilisation est de continuer le rôle d'Athènes et de Rome. La France est le troisième terme d'une évolution dont les deux premiers sont l'un grec, l'autre romain. Art, littérature, état social, politique, notre être et notre action plongent leurs racines et puisent leur sève dans le passé gréco-romain. Corneille et Racine s'expliquent par Sophocle et Euripide, Mirabeau par Démosthène et les Gracques; notre architecture et notre sculpture continuent, depuis trois siècles, l'antiquité retrouvée. Dès qu'elle fut sortie des ruines et des bibliothèques, nous avons recueilli l'âme antique. Nos politiques et nos généraux pensent et combattent avec la pensée et l'idéal héroïque qui sont

*DELPHES. — SUR LA VOIE SACRÉE : A gauche, au premier plan, les trésors de Sicyone et d' Cnide ; en arrière, le Musée ; en face, la Maison de l'École d'Athènes ; à droite, un angle du Trésor des Athéniens. (Phot. de M. Fontaine.)*



nés au pied du Pnyx et dans la plaine de Marathon.

Confuses ou précises, ces idées ont groupé ces compagnons de voyage. Elles les réunissent le soir du premier jour dans le salon, où M. Monceaux va faire sa première conférence hellénique. L'enceinte est étroite et incommode; de longues tables et des bancs massifs restreignent l'espace. Pourtant, presque tous les passagers sont là, entassés les uns sur les autres; très peu sont restés sur le pont, quoique la soirée soit belle et que, déjà, le mistral glacé ait fait place à une brise tiède. Grâce à ces bancs et à ces tables, sous la lumière diffuse des lampes, on dirait une classe fort mêlée. Tous les âges y figurent, de la première jeunesse à la vieillesse commençante. Quelques-uns des auditeurs sont assis par terre et beaucoup se préparent à prendre des notes. Un appareil Molteni est dressé et une toile blanche va recevoir les projections photographiques. A côté est la table du conférencier. M. Monceaux y prend place et ceux des officiers du bord que la manœuvre laisse libres se groupent derrière lui.

Au milieu d'une attention religieuse, le professeur commence. Il parle d'Olympie. Avec une grande netteté et une simplicité parfaite, il expose l'histoire des fouilles et leur état actuel; il énumère et classe les ruines. A mesure que sa démonstration se poursuit, les monuments apparaissent sur la toile. L'écueil d'un tel sujet est dans sa trop complète connaissance, car il est vaste et personne ne le connaît aussi bien que le conférencier. Il pourrait se faire honneur de son

érudition et il a le bon goût de ne pas même indiquer que, en France, l'historien d'Olympie, c'est lui-même. Cette causerie est un modèle de sobriété. Elle dit tout l'essentiel et rien de plus. En une heure, M. Monceaux a fait l'histoire, la topographie et la description des ruines. Savant et spécialiste, il s'est mis à la portée de son auditoire composite et l'a pleinement satisfait.

Le lendemain soir, devant le même auditoire, toujours aussi nombreux, la conférence est consacrée à Delphes. Ici, l'exposition est plus malaisée, car il n'y a plus de photographies à projeter. Pour des raisons de priorité et dans l'intérêt de la publication scientifique, la commission des fouilles de Delphes a interdit de prendre des vues. La leçon n'en est pas moins claire, et les développements se laissent suivre avec la même facilité que la veille.

Le conférencier nous parle aussi du Péloponèse, que nous n'aurons pas le temps de voir. Il fait défiler et commente Mistra, l'ancienne Sparte, ses ruines françaises et son église romano-byzantine, le Taygète et ses *langadas*. Puis, c'est un petit cours d'architecture et de sculpture primitives, utile préparation aux visites d'Olympie et de Delphes, où nous trouverons des œuvres de la même époque. Sur la toile blanche paraissent les étranges statues de l'ancienne Acropole d'Athènes, avec leurs jambes engainées, leurs gestes raides, leurs vêtements à plis droits, leur chevelure moutonnante, leurs yeux obliques et le sourire étrange qui met un mystère dans ces faces mutilées.

Pendant les trois jours de navigation qui nous conduiront de Marseille aux côtes de Grèce, nous n'aurons pas d'autre distraction que ces causeries. Le premier soir, les jeunes gens et les jeunes filles ont un peu dansé. Le second, la femme d'un des organisateurs du voyage, M<sup>me</sup> Fontaine, s'est mise au piano: avec beaucoup de justesse et de force, elle a chanté un air de *Samson et Dalila*. C'est tout. Dans le programme primitif, nous devions traverser les bouches de Bonifacio, le lendemain du premier jour, à sept heures du matin, et le détroit de Messine, le troisième jour, à midi. Les quatorze heures perdues à Marseille ont fâcheusement modifié ce projet. Nous sommes arrivés devant Bonifacio à la tombée de la nuit et, des côtes corses, longées à grande distance, nous n'avons vu que des profils indistincts. Il fait tout à fait sombre lorsque le *Sénégal* s'engage dans le détroit, et nous n'apercevons que des silhouettes de montagnes, piquées par les feux blancs et rouges des phares. L'un de ces feux est celui de l'île Lavezzi, où la *Sémillante* se perdit corps et biens pendant la guerre de Crimée. Nous aurions voulu saluer de loin le petit cimetière où dorment, bercés par la mer, les soldats français. Un des officiers du bord raconte le drame avec une simplicité et une précision de termes qui font frissonner ses auditeurs. Il les rassure en leur expliquant qu'un pareil sinistre en cet endroit n'est plus à craindre avec un navire à vapeur, surtout tel que le *Sénégal*!

La nuit et la journée de navigation qui nous



*DELPHES. — Bas-relief sur le champ  
des fouilles. (Phot. de M. Fontain.)*



*L'ATHLÈTE THESSALIEN,  
du Musée de Delphes.  
(Phot. de M. P. de Barante.)*



*SUR LA ROUTE DE DELPHES. — Au fond, la gorge de Castalie et les roches  
Phœdriades. (Phot. de M. Cartailhac.)*



*AU THÉÂTRE DE DELPHES. — Concert improvisé, audition de l'air  
« Divinités du Styx ». (Phot. de M. Cartailhac.)*

séparent du détroit de Messine se passent sans autre incident qu'un orage violent au milieu du jour. Une trombe se forme vers l'ouest et nous espérons assister au phénomène. Elle se dissipe à peine formée et le ciel redevient bleu, d'un bleu doux et pâle, qui n'annonce pas encore la Grèce et l'Orient. Il se couvre de nouveau, vers le coucher du soleil, au moment où nous arrivons en vue d'Alicuji, la première et la plus petite des îles Lipari. Tout le monde est sur le pont, car nous approchons de Stromboli. Bientôt la montagne volcanique paraît au loin, à gauche du navire. Ses éruptions sont intermittentes et se succèdent régulièrement, de dix minutes en dix minutes. Une lueur rouge illumine brusquement le sommet de la montagne, dure une trentaine de secondes et s'éteint. Nous observons le phénomène une dizaine de fois dans la nuit toujours plus noire. Comme pour compléter ce spectacle, la mer est phosphorescente. Ainsi, dans ces parages semés d'îles volcaniques et dont le feu souterrain travaille incessamment le fond, les flots eux-mêmes semblent jeter la flamme. A l'avant, le navire émiette un cristal diamanté; à l'arrière, il déroule un manteau de velours semé de pierreries.

Après dîner, nous sommes à l'entrée du détroit de Messine. Au moment où le *Sénégal* s'y engage, une pluie diluvienne se met à tomber. Elle va durer jusqu'à minuit. Cependant, tout le monde reste sur le pont pour voir le détroit. On s'abrite comme on peut, sous la saillie de la dunette et la tente ruisselante. Hélas! le voile

d'eau permet à peine de distinguer les vagues silhouettes de l'Italie et de la Sicile. Bientôt cependant, à droite, une longue ligne de feux indique les quais de Messine. Ce n'est pas, sous cette cataracte et dans ce noir profond, la Messine que Banville, sans l'avoir vue, décrivait si joliment en deux vers chimériques :

Messine est une ville étrange et surannée  
Que baigne en son azur la Méditerranée.

Une demi-heure après, à gauche, voici les lumières de Reggio, ramassé sur lui-même. Vers minuit, nous doublons le cap Spartivento, « l'éparpilleur des vents », et nous entrons dans la mer Ionienne.

Le lendemain, nous voguons toute la journée par une mer calme, une brise tiède et un ciel clair. On cause et on lit; le pont est un salon-bibliothèque. Vers trois heures, nous arrivons en vue de Céphalonie. C'est la Grèce! Comme par enchantement, la mer devient tout à coup d'un vert d'émeraude. Par contraste, le ciel se couvre et le vent fraîchit. C'est grand dommage. Le continent hellénique commence à se dessiner dans le lointain. Ces montagnes sont d'une grande pureté de lignes et ces côtes découpées multiplient les aspects. Sous le soleil elles doivent être radieuses. A cette heure, elles sont ternes et mornes. Attendons le grand magicien qui illumine et transfigure tout. Le *Sénégal* passe entre Céphalonie et Leucade, près du fameux *saut*, dont la falaise rougeâtre se profile à l'horizon et, soudain, à droite, surgit un pic

aride, pelé, brûlé par le vent et le soleil. C'est Ithaque.

Ainsi vue par la pointe, l'île paraît toute petite et parfaitement stérile. Elle inspire beaucoup d'admiration pour le patriotisme d'Ulysse qui la préférerait aux pays les plus enchantés. J'ai l'*Odyssee* à la main et je relis : « J'habite la riante Ithaque; autour, la mer est parsemée d'îles voisines les unes des autres, toutes du côté de l'aurore et du soleil. Ithaque, la plus humble, s'en éloigne, et, la dernière, sort des flots, du côté des ténèbres. Apre contrée, mais nourricière d'une vaillante jeunesse, nulle terre ne me semble plus douce. Deux déesses me désirèrent pour époux, mais elles ne purent fléchir le cœur que renferme mon sein, tant sont puissants et doux les souvenirs de la famille et de la patrie ». Aucun toit ne fume sur les pentes de l'île et l'on se demande si, depuis les temps héroïques, elle a perdu ses habitants.

Mais la pointe est doublée et le spectacle se renouvelle. Les montagnes sont moins abruptes et, jusqu'à mi-hauteur, elles commencent à se couvrir de vignes, d'oliviers et de pins. C'est bientôt un paysage tout grec, ni riche ni pauvre, d'une fertilité moyenne, mais varié, équilibré, avec le contraste des cultures riantes et la masse sévère des montagnes. Des villages sont nichés dans les plis de terrain. Des moulins à vent hérissent les cimes. Voici, tout au bord de la mer, une bande d'un beau vert qui doit être une prairie. On ne comprend pas que, dans l'*Odyssee*, Télémaque refuse les chevaux

A DELPHES. AUTOUR DE M. HOMOLLE : Le trace de la voie Sacrée, la porte de l'enceinte, les Phœniennes, etc. (Phot. de M. Fontaine.)



que lui offre Ménélas, sous prétexte qu'il ne pourrait pas les nourrir dans la sèche Ithaque : « Je ne conduirai point de coursiers dans Ithaque. Tu régnes sur de vastes plaines, où le lotus et le souchet marécageux croissent en abondance, où foisonnent le froment, l'épeautre et l'orge. Il n'y a point, dans ma patrie, de prés ni d'espace pour les chars. Elle ne nourrit que des chèvres et elle est plus agréable que des pâturages à chevaux ». Même sous un ciel sans lumière, la patrie d'Ulysse offre une entrée digne de la Grèce. Son aspect est robuste et gracieux. Elle ressemble au héros qui l'a immortalisée. Il semble que, elle aussi, résume les traits dominants de la nature grecque.

Nous longeons l'archipel des îles multiples qui s'égrènent sur les côtes d'Acarnanie. Elles s'enfoncent dans le crépuscule, rosées et bleuissantes sous un rayon du soleil couchant, qui perce les nuages au moment de disparaître derrière Ithaque. Nous entrons dans le golfe de Patras. Demain, au lever du jour, nous aurons traversé celui de Corinthe et nous mouillerons devant Itéa, le port d'où part la route de Delphes. Ma prochaine lettre vous dira notre visite au sanctuaire d'Apollon.



II

DELPHES

Itéa. — Agoyates et soldats. — La montée de Delphes ; le berger. — La vallée de Delphes et le champ de fouilles. — Au théâtre. — Au musée. — La descente.

Itéa, 3 avril.

ELLE a été singulièrement dure notre première journée en Grèce, mais comme nous sommes payés de nos peines ! Nous emportons d'ici un souvenir inoubliable, et aucun de nous ne regrette la fatigue de ce début.

A quatre heures, ce matin, nous étions en vue du petit port d'Itéa. A notre droite, la double cime du Parnasse, couverte de neige, brillait dans la nuit. De la côte, une flottille de barques venait vers notre navire, sur la mer calme comme un lac de Suisse. Avec ces hautes montagnes, cette bande de plaine entre le rivage et les premières pentes, cette nappe d'eau capricieusement découpée par les sinuosités du rivage, l'aspect du paysage rappelait tout à fait celui du lac des Quatre-Cantons. En une demi-heure, tous les passagers étaient rendus au port. Cent cinquante chevaux, mulets ou ânes et une dizaine de voitures étaient rangés au bout d'une petite jetée de bois. Les hommes se hissent en selle, les dames montent en voiture.

Nous traversons une riche plaine couverte

de vignes et d'une forêt d'oliviers. C'est la plaine de Krissa. On s'est, jadis, beaucoup battu pour sa possession. Elle fut le théâtre et l'enjeu de la *Guerre sacrée*. Elle est peuplée et les passants n'y sont pas rares. En voici même d'un aspect tout oriental, une famille de chameaux, les parents à la démarche comiquement solennelle, les petits espiègles et sautillants.

Une bonne route monte d'Itéa vers Delphes. Mais elle est longue. Tandis que les voitures la suivent, les cavaliers prennent un sentier plus direct. Il est dur et raide dès l'abord ; bientôt il devient abrupt et inquiétant. Couvert de cailloux ronds, que hérissent des roches pointues, il ne semble praticable que pour les chèvres. Avec une merveilleuse sûreté de pied, guidées à la voix par leurs maîtres qui les précèdent, nos montures le gravissent aisément. Bientôt, nous regardons d'un œil rassuré les abîmes que nous longeons et l'aspect général de la chaîne.

Ces montagnes de Phocide sont d'une beauté terrifiante et l'on comprend que l'imagination grecque en ait fait le séjour d'une divinité redoutable. Noires d'une végétation courte et maigre, sous laquelle paraît par larges flaques la roche blanche ou rouge, elles sont parsemées de blocs énormes, semblables à d'immenses projectiles, lancés par des géants. Tout à l'heure, c'était la Suisse. Maintenant, c'est le chaos qui précède, dans les Pyrénées, le cirque de Gavarnie. Par-dessus les premières cimes se hérissent des cimes plus hautes, dominées par le Parnasse,



*MONTÉE A DELPHES : La caravane des touristes ; au fond, la plaine d'Amphissa et les montagnes de Loeride. (Phot. de M. Fontaine.)*



*DELPHES. — PORTIQUE DES ATHÉNIENS ET MUR DÉLASGIQUE : Au fond, à gauche, la colonne des Naxiens. (Phot. de M. Fontaine.)*



*ROUTE D'ARACHOVA A CHRYSO : Le platane d'Agamemnon. — Réception de la caravane à Delphes : en avant, M. Honolle entre M. Monceaux et M. Reinach. (Phot. de M. Fontaine.)*



*LA CARAVANE PRÈS DE CASTALIE : Route de Delphes. (Phot. de M. Fontaine.)*

qui paraît et disparaît à travers les dentelures de la chaîne.

Nous avons avec nous autant de guides que de montures, car chaque propriétaire conduit sa bête. C'est l'agoyate, expression que les récits de voyages en Grèce ont rendu familière au lecteur français. Dans ce coin reculé, le costume national persiste encore. Il y a bien, çà et là, quelques-uns de ces complets verdâtres avec lesquels nos maisons de confection enlaidissent le monde entier, des chapeaux melons ou canotiers, mais les fustanelles et les capes, les jambières et les calottes l'emportent de beaucoup. Tout cela est horriblement sale et la couleur primitive des étoffes, blanche, bleue ou rouge, se devine à peine sous une couche de boue. Pourtant, ces loqueteux n'ont rien de laid ni de banal. Le voisinage de la nature, la simplicité de l'existence, la nature de leurs occupations les ennoblit et les embellit.

De distance en distance, sous les oliviers de la plaine, et aux tournants du sentier, des soldats sont postés par groupes de quatre ou cinq, plutôt, paraît-il, pour nous faire honneur que pour nous protéger, car on nous dit que le pays est sûr. Pourtant, dans ces derniers mois, il y avait encore des brigands dans la montagne de Delphes. Admettons que ce sont les derniers. Ces soldats, eux aussi, sont mal tenus. Il y a des trous à leurs pantalons gris et une crasse copieuse sur leurs longues capotes bleues. Quelques-uns, au lieu du soulier d'ordonnance, portent la chaussure nationale, large et pointue,

avec une houppette de laine au sommet. Tenue à part, ils ont l'air militaire, et on est sûr à les voir que ces petits hommes, nerveux et basanés, se battraient bien.

A un détour du chemin, un cri d'admiration court le long de la colonne. Droit et grave, appuyé sur un long bâton à bec recourbé, un berger profile sur le ciel une silhouette sculpturale. Maigre, barbu et basané, il nous regarde, avec curiosité, sans étonnement, une singulière noblesse dans l'œil, et, se voyant admiré, il accentue sa pose, les deux mains sur le sommet de son bâton, la jambe droite en avant et la tête appuyée sur l'avant-bras. C'est une vision d'*Œdipe roi*, l'apparition d'un des bergers qui percèrent les pieds du fils de Laïus et l'exposèrent sur le Cithéron, aux branches d'un olivier.

Nous traversons Krissa, pauvre village accroché à mi-hauteur de la montagne que couronne Delphes. Tous les habitants sont sur la route, aux fenêtres, sur les balcons. Ils ont pavisé leurs maisons de drapeaux grecs et français. A l'entrée du village, une inscription nous souhaite la bienvenue. Nous échangeons des saluts, des *Kal'iméra* (bonjour), des *Zito i Hellas!* et des *Zito i Gallia!* « Vive la Grèce! » et « Vive la France! »

Enfin, après deux heures de montée, voici Kastri, le nouveau Kastri, reconstruit par la France tout près de l'ancien, qui couvrait l'emplacement de Delphes. Cette dépossession ne s'est pas faite sans difficultés. Il a fallu chasser

de force les habitants de leurs vieilles et pauvres maisons. Aujourd'hui, largement indemnisés, ils se trouvent au mieux dans les nouvelles. Eux aussi ont fabriqué des drapeaux et nous saluent au passage.

Lorsque les Gaulois vinrent piller Delphes, ils montaient du côté opposé au nôtre, par la route de Béotie, et la vue du sanctuaire, avec ses temples en amphithéâtre, ses statues de bronze, ses colorations éclatantes, les frappa d'admiration. Nous ne voyons d'abord, nous, que des rochers grisâtres, parsemés de pierres informes. C'est le champ des fouilles, à l'entrée duquel nous attend le directeur de l'École d'Athènes, M. Homolle. Bientôt, nous allons éprouver un étonnement différent de celui de nos pères, mais aussi vif.

D'abord le site. C'est une gorge étroite et profonde, avec une échappée de vue sur un horizon lointain de montagnes et de vallées. Tout le caractère de la contrée, depuis Itéa et Krissa, se concentre ici. Des rochers à pic terminent en haut la pente. Ce sont les roches Phœdriades, éclatantes de lumière et brûlantes de chaleur en été. Aujourd'hui, le ciel est voilé; des nuages noirs roulent sur nos têtes et des vapeurs blanchâtres montent des bas-fonds. Parfois, cependant, le soleil paraît et ces contrastes d'ombre et de clarté font ressortir la beauté forte et triste du paysage. A notre gauche, une profonde coupure arrête la muraille de rochers, et, du sommet, tombe en cascade la fontaine de Castalie.

Au pied des roches Phœdriades, sur la pente



*DELPHES: Un coin des ruines; au fond, les montagnes de Phocide. (Phot. du D<sup>r</sup> Henneguy.)*



*ANIER à Itéa. (Phot. de M. Fontaine.)*

de la montagne, s'étagent les ruines. Du point où nous les apercevions d'abord, elles ne nous disaient pas grand' chose et toute notre curiosité était pour le pays. Cela va changer. Conduits par M. Homolle, qui donne ses explications d'une voix nette et mordante, en termes précis, nous franchissons l'entrée et nous nous engageons sur la voie sacrée, dont le dallage est ininterrompu. Notre guide nous décrit les processions antiques qui montaient ce chemin en chantant, après s'être purifiées à la fontaine de Castalie. Nous voici au pied d'un mur, construit en blocs énormes. C'est un mur pélasgique; il formait l'enceinte du sanctuaire. Dès lors, nous défilons entre les restes de monuments qui racontent toute l'histoire grecque. Elle se résume dans cet espace étroit, avec ses grandeurs, ses noms illustres, son patriotisme de race, ses haines acharnées de peuples. Voici, à droite, le monument des Lacédémoniens, élevé par Lysandre, après la victoire remportée sur les Athéniens à Ægos-Potamos. Juste en face est le monument élevé par les Athéniens, en mémoire de Marathon. Ainsi les deux villes qui se disputaient l'hégémonie de la Grèce attestent leur rivalité, front contre front, avec une provocation jalouse et, des deux côtés de la voie sacrée, c'est, en antithèse, l'affirmation de la grandeur d'Athènes et la marque de son abaissement.

Puis, c'est le monument de Tégée, et le piédestal sur lequel se dressait la statue de Philopœmen; ensuite, deux monuments circulaires,

consacrés par les Argiens, en souvenir de leurs victoires sur Lacédémone. Ainsi, partout les rivalités privées subsistant dans le sanctuaire de la patrie commune: partout l'antagonisme des cités représenté par celui des monuments. Tous ces murs, toutes ces bases, sont couverts d'inscriptions.

La montée ménage ici un premier palier et la voie sacrée fait un coude. Alors commence la série des *trésors*, petits temples que les villes faisaient construire pour conserver leurs offrandes, monuments d'orgueil et de piété. Sicyone, Cnide, Thèbes, Potidée, Syracuse, Athènes, avaient chacune le leur. Celui de Cnide offre un tel fini d'exécution qu'il est comparable au seul Erechthéon d'Athènes. La frise et le fronton sont retrouvés; nous les verrons tout à l'heure au musée provisoire, élevé sur le flanc de la montagne. Leurs sculptures sont d'un art sobre, un peu sec, mais d'une finesse et d'une fermeté admirables. Le trésor des Athéniens, qui couronne le premier tournant de la voie sacrée, contenait la dime du butin fait à Marathon et, sur une large marche d'escalier, les lettres **M A P A Θ**, colossales et très espacées, se lisent avec la même netteté et la même pureté de formes que si elles étaient gravées d'hier.

A gauche, se dresse un rocher noirâtre, qui semble arrêté en équilibre sur la pente. C'est la première pierre de la Sibylle, le plus ancien monument du culte célébré en cet endroit. La prophétesse rendait ses oracles du haut de ce rocher, avant l'établissement du culte pythien.

Un second mur pélasgique sert de soubassement à la terrasse du temple d'Apollon, au devant duquel s'étend l'aire des processions. C'est ici, selon la légende, que le dieu vainquit le serpent Python. De ce palier, le regard embrasse la succession des édifices échelonnés et pressés qui couvraient la pente de la montagne. Avec le souvenir de l'*Ion* d'Euripide, l'ancien Delphes revit dans sa splendeur, lorsque, au jour levant, Phébus versait la lumière sur sa ville sacrée, que la fumée de la myrrhe montait vers le ciel, que les prêtres arrosaient le parvis avec des vases d'or, le balayaient avec des branches d'olivier et écartaient à coups de flèche les oiseaux du Parnasse, attirés par la chair des victimes. Ici, pour les anciens Grecs, était le centre de la terre, le nombril du monde, marqué par la pierre blanche, sur laquelle Oreste vint s'asseoir en suppliant, avec son cortège d'Euménides.

Sur l'aire du temple est un autre monument des Athéniens, et, par là, s'atteste encore l'énorme place qu'Athènes, au temps de sa puissance, s'était attribuée dans le sanctuaire. En revanche, après la guerre sacrée, les Phocidiens, longtemps maîtres du pays et du temple, ont durement expié leur domination. Vaincus, ils ont dû payer une amende énorme et leurs inscriptions ont été martelées; les comptes de cette amende viennent d'être retrouvés et ces inscriptions mutilées se voient sur les murs, toutes fraîches, semble-t-il, de l'effacement.

Autour du temple étaient le monument de Gélon, en souvenir de sa victoire d'Himère sur



OLYMPIE. — VUE GÉNÉRALE. — Le Temple de Héra; au fond, la colline de Pryene; au centre, le Musée et l'Hôtel d'Or. (Phot. de M. F. Straube.)

les Carthaginois, et celui du lion d'Alexandre, avec des œuvres de Bion et de Lysippe, disparues sans laisser d'autres traces que leurs bases. Nous reconnaissons l'*adytum*, le sanctuaire suprême, où coulait la fontaine Kassotis, dont les eaux donnaient la vertu prophétique. C'est là que la Pythie s'asseyait sur le trépied, au-dessus d'une fissure du rocher, d'où sortaient des exhalaisons enivrantes. Un tremblement de terre a bouché la fissure et elle n'a pu encore être dégagée.

Enfin, soutenu par un mur énorme et dominant la succession des temples échelonnés, venait le théâtre. Il est complètement déblayé et l'œil embrasse ses trente-cinq rangs de gradins dans un état parfait de conservation, de même que le pavé de l'orchestre. Le mur de scène a disparu. Quelle que fût son élévation, il ne pouvait cacher le panorama de montagnes que les spectateurs avaient devant les yeux. De leur place, ils dominaient les étages du sanctuaire et la vallée de Delphes. Quels que fussent l'horreur ou le charme des œuvres que l'acteur animait à leurs pieds, la nature et l'art leur offraient un spectacle qui doublait, en l'égalant, la force de l'impression transmise par les vers des poètes. Une tragédie d'Eschyle, ou les hymnes en l'honneur d'Apollon, entendus en cet endroit, devaient dépasser comme effet tout ce que l'art dramatique a pu produire depuis sur les hommes assemblés.

Peu à peu, les touristes, disséminés à travers les ruines, sur les pas de MM. Homolle, Monceaux et Reinach, qui leur donnent des ex-

plications avec une complaisance inépuisable, sont arrivés au théâtre et se sont groupés sur les gradins. A la prière de ceux qui l'avaient entendue à bord, pendant la traversée, M<sup>me</sup> Fontaine consent à se placer sur la scène, devant l'emplacement du *thymélé*, et, d'une belle voix de contralto, elle chante le *Noël païen*, de Massenet et l'air d'*Orphée*, de Gluck : « Divinités du Styx. » L'acoustique est parfaite ; la double invocation aux dieux antiques monte, pure et sonore, entre les flancs de la montagne et vibre au-dessus des temples. C'est la première fois, depuis deux mille ans, que leur culte est célébré en cet endroit. Pourquoi les frères Mounet ne sont-ils pas du voyage ? Avec quelques vers, ils auraient communiqué à leurs compagnons une émotion encore plus forte que celle des représentations d'Orange. Dans le cadre gréco-romain d'Orange, ils ressuscitaient le drame antique, mais ici ! C'est toute la Grèce primitive, l'origine et l'apogée de son génie, que leur voix eût évoquées.

Des applaudissements enthousiastes remercient M<sup>me</sup> Fontaine. Ils redoublent avec fureur lorsque M. Homolle, qui s'était attardé avec quelques amis au temple d'Apollon, paraît dans l'orchestre. Peu à peu, à mesure que nous l'écoutions, en montant la voie sacrée, la grandeur de son œuvre, présentée par l'auteur avec un naturel parfait, nous remplissait d'admiration et de reconnaissance. Vues d'en bas, dans leur masse confuse, les ruines nous disaient peu de chose. Visitées de près et en détail, elles nous ont révélé un intérêt et un prix inestimables.

La religion et l'art de l'ancienne Grèce, dans tout leur développement, sont représentés ici par des monuments de première importance qui en concentrent les caractères. Le demi-million que la France a engagé dans cette entreprise a donné des résultats au moins égaux au million que les Allemands ont dépensé à Olympie. On ne le sait pas assez dans notre pays, car le directeur de ces fouilles a négligé de leur faire de la réclame. La publication d'un ouvrage complet sur Delphes, après l'achèvement prochain des travaux, montrera l'importance des résultats.

Il est midi et voilà quatre heures que nous parcourons les ruines. Nous avons grand-faim et nous descendons avec empressement vers un champ d'orge, au bord d'un ruisseau formé par la fontaine de Castalie et coulant en cascates sur la pente raide. C'est là que le commissaire du *Sénégal* a fait porter les paniers de provisions pour le déjeuner. Au moment où le repas commence, la pluie se met à tomber. L'entrain et l'appétit n'en sont pas diminués. On s'abrite sous les oliviers jadis sacrés, on ouvre les parapluies, on se couvre de manteaux. Ce repas, très copieux en son désordre, s'achève vite, car la pluie augmente rapidement. Bientôt, c'est une averse. On se presse d'autant plus de se rendre au musée.

Celui-ci est installé dans un hangar provisoire, au flanc de la colline, à droite du champ de fouilles. Là sont réunis les sculptures, les bronzes, les inscriptions, les fragments de toute



*LA CARAVANE visitant les ruines d'Olympie.*  
(Phot. de MM. Fontaine et Cartailhac.)



*LA CARAVANE visitant les ruines d'Olympie.*  
(Phot. de MM. Fontaine et Cartailhac.)



*DEVANT LA GARE d'Olympie.* (Phot. de M. Cartailhac.)



*OLYMPIE. — Le wagon des cuisiniers de notre train spécial.* (Phot. de M. Cartailhac.)

nature ramenés au jour. Il y a, dans le nombre, beaucoup d'œuvres de premier ordre, toutes mutilées, mais plusieurs en bon état de conservation relative. Comme document, il faut citer d'abord les deux hymnes à Apollon, dont l'un, restitué par MM. Weill et Th. Reinach, a été exécuté en France. Comme œuvres, toute l'histoire de l'art antique est représentée ici : l'exécution dure, sèche et énergique des premiers temps, le faire nerveux et fin des bonnes époques, l'exécution moelleuse des siècles suivants, les habiletés et les imitations de l'école gréco-romaine. Nous admirons le grand fronton qui couronnait le monument de Cnide et la noble attitude de l'Apollon, avec son bras majestueusement levé, le Sphinx des Naxiens, les sculptures athéniennes, la Dispute du Trépied, le Combat devant Troie, etc.

Ce sont là des fragments considérables, mais des fragments, sauf le Sphinx qui pourra être reconstitué en entier. Voici maintenant trois œuvres maîtresses qui ont plus ou moins souffert, mais dont l'ensemble subsiste. D'abord trois cariatides dansant. Accolées dos à dos, elles ont une analogie frappante avec le célèbre groupe de Germain Pilon. L'auteur et la signification de l'œuvre sont inconnus. On peut supposer, à la vigueur robuste de ces jeunes filles et à leur tunique courte, que ce sont de jeunes Lacédémoniennes dansant la *cariatis*. Mais, assurément, c'est une des œuvres les plus exquises de l'art grec. Puis une statue d'homme d'un modelé vigoureux, dont le docteur Guinon,

notre compagnon de voyage, admire beaucoup la vérité réaliste. Elle appartient à l'école de Lysippe et représente un athlète thessalien, dont une inscription retrace le nom et les exploits. La tête, avec ses yeux levés au ciel, offre une expression singulière de tristesse calme et comme de douleur résignée. Un délicieux Antinoüs a été une des découvertes capitales des fouilles. Les Parisiens ont pu voir à l'École des Beaux-Arts une photographie représentant le moment de la trouvaille, lorsque, au fond d'une tranchée, la tête et le buste de l'éphèbe sont sortis de terre et ont revu le soleil.

A mesure que cette visite s'avance, notre émotion devient très vive. Nous éprouvons une joie patriotique devant les résultats de l'œuvre si courageusement entreprise, poursuivie, menée à bien par des Français, à travers les difficultés locales, les jalousies, les ennuis et les obstacles de tout genre. Notre enthousiasme éclate après la narration, toujours sobre et modeste, que nous fait M. Homolle, sans oublier ses prédécesseurs, MM. Foucart et Wescher en 1860 et 1861, M. Haussoullier, en 1880.

Un triple ban salue les dernières paroles de M. Homolle. A ce moment, le démarque de Krissa, M. le Dr Aristophanès Papaloukas, monte sur un piédestal antique, et il lit en grec le compliment de bienvenue que voici. Ses paroles sont traduites en français, après chaque phrase, par M. Condoléon, aide-éphore des fouilles et conservateur du musée :

« France! C'est un nom grand et doux. Sur

les ruines de Delphes, je salue, au nom du dème de Krissa et de tout le pays, je salue de tout mon cœur les nobles et distingués enfants de la France. Oui, je dis, ô étrangers, bienvenus soyez-vous parmi nous. Les Hellènes n'oublient pas le passé et, lorsqu'ils se souviennent de tout ce que la France a fait pour la Grèce et pour l'humanité, les Grecs songent avec confiance à ce que la France pourra faire encore pour eux dans l'avenir. Les Grecs ont trois amours : l'amour de Dieu, l'amour de la Grèce et l'amour de la France, qui est pour la Grèce une grande sœur et une fidèle amie. Donc, Mesdames et Messieurs, vive la France et vivent nos hôtes français! »

Une acclamation unanime de *Zito i Hellas!* répond à M. Papaloukas. Pour remercier M. Homolle et le démarque, votre correspondant est hissé bon gré mal gré sur le piédestal d'où vient de descendre M. Papaloukas. Rappelant le sac de Delphes par les Gaulois, il voit dans les fouilles françaises une réparation de l'outrage infligé par eux au sanctuaire d'Apollon. Les fils, en confessant l'erreur des pères, travaillent pour l'honneur de la Grèce et le bien de l'humanité. Ils ont gravi la montagne sacrée en écoliers et en pèlerins, l'âme pleine du souffle parti de ces sommets; Français et chrétiens, ils viennent saluer une autre patrie et confesser une autre foi; ils apportent ici l'hommage d'une nation qui s'efforce de continuer l'œuvre de la Grèce et qui met son honneur dans ce rôle de disciple. Si l'oracle ne parle plus sur le rocher de Delphes, les restes du sanctuaire y racontent toujours le premier



OLYMPIE. — VUE GÉNÉRALE DES FOUILLES : Le mont Kronion, au fond. (Phot. de M. Fontaine.)

éveil de la pensée, son élan vers le mystère et la poésie. A l'aurore du monde, le dieu de la lumière dissipait au pied du Parnasse les premières ténèbres et triomphait des premiers fléaux. Il continuait l'œuvre de Prométhée, libérateur du genre humain. Tant que les hommes auront conscience du passé de leur race, Delphes sera pour eux un objet de vénération.

M. Paul Janson, au nom de ses compatriotes belges et des étrangers présents, a voulu rendre hommage à la France et à son œuvre. Avec une éloquence chaleureuse, d'une voix vibrante, il rappelle les liens qui unissent son pays au nôtre. On parle français en Belgique; il réclame donc pour ce pays, où l'art européen déroulé une de ses plus belles pages, le droit de s'associer au triomphe que des Français décernent en ce moment à l'un de ceux qui honorent leur patrie en servant l'histoire de l'art.

Et puis, voilà qu'une langue harmonieuse se fait entendre. Un félibre, M. Jourdanne, s'adresse au démarque et à M. Homolle dans la langue des troubadours. Ces paroles ailées et chantantes ont une parenté d'accent et de rythme avec la langue « aux douceurs souveraines ». L'orateur rappelle avec esprit que le Midi de la France, de Marseille à Bordeaux, est une terre plus grecque que le Nord. Puisqu'il est admis que tout méridional est plus ou moins Marseillais, le Midi tourne la plaisanterie en éloge et, comme Marseille, fille de Phocée, réclame l'honneur de son origine hellénique.

Au milieu des acclamations redoublées, M. Homolle a peine à serrer toutes les mains qui se tendent vers les siennes. Il peut compter, et c'est là, je le crois bien, ce qui lui est le plus sensible, que tous les visiteurs de Delphes vont être en France les apôtres convaincus de son œuvre. Je répète qu'il a été trop modeste en tout ceci. Tandis que les fouilles d'Olympie étaient célébrées de manière retentissante, la publicité faite à celles de Delphes se bornait à quelques correspondances bien simples, au récit d'une visite écrit par M. Georges Perrot, à une lecture dans une séance publique de l'Institut, à quelques articles de revues spéciales et à une exposition de photographies et de moulages dans une salle de l'École des Beaux-Arts. On n'a pas encore mesuré l'étendue et l'importance des résultats obtenus. Avec peu d'argent, le directeur de l'école française d'Athènes a beaucoup fait pour l'honneur de la science.

Cependant la soirée s'avance et il faut songer au retour. La pluie est devenue torrentielle et nous sommes recrûs de fatigue. Après un dernier regard sur la voie sacrée et les restes d'édifices auxquels nous pouvons maintenant donner un nom, nous nous remettons en selle. Le paysage est sinistre à cette heure, sous les nuages noirs qui couronnent les cimes. La descente commence, pénible et éparpillée. Nos montures ont le pied aussi sûr qu'à la montée. Pourtant, il y a quelques chutes, mais leurs victimes sont arrêtées par les agoyates avant de rouler sur la pente. Après trois heures de descente, nous nous embar-

quons et, à sept heures du soir, nous pouvons enfin nous sécher et nous reposer à bord du *Sénégal*, où nous attendent un bon repas, de grands feux et nos couchettes. Nous sommes sur nos jambes ou à dos de mulet depuis seize heures!

Non seulement personne ne se plaint, mais l'enchantement est général. Malgré les meurtrissures que les selles grecques nous ont laissées sur le dos, la poitrine et le reste, malgré la pluie, nous ne regrettons pas que notre première journée en Grèce nous ait fait payer notre plaisir, ni même qu'elle n'ait pas été égayée par un ciel bleu. Phœbus n'a fait que se montrer un moment au seuil de son sanctuaire, mais, pour admirer ce site sauvage et en sentir la profonde tristesse, il était bon de le voir sous une tempête, avec des éclairs et des grondements de tonnerre dans le lointain, comme aux jours où la Pythie prophétisait.

Cette nuit le *Sénégal* va refaire en sens inverse la traversée du golfe de Corinthe et descendre la côte occidentale du Péloponèse. Demain, au point du jour, nous serons en face de Katakolo, le port de Pyrgos et d'Olympie. C'est de là que sera datée ma prochaine lettre.





*NAUPLIE : Le Quai; au fond, à droite, l'îlot du fort Bouzi. (Phot. de M. Hennequy.)*



*PAYSAN. (Phot. de M. Fontaine.)*



*ARGOS : Place du Marché. (Phot. de M. Fontaine.)*



*NAUPLIE et le fort Palamède. (Phot. de M. Fontaine.)*

## III

## OLYMPIE

Pyrgos. — Les evzones. — Le musée d'Olympie ; l'Hermès de Praxitèle. — L'Altis ; le temple de Zeus ; l'Héron ; le Stade. — Jeux olympiques.

Katakolo, 3 avril.

Nous avons dû, ce matin, nous lever d'aussi bonne heure qu'hier, à quatre heures, et c'est au petit jour que nous apercevons l'Elide. Nous sommes dans une baie large et profonde. La mer décrit une courbe régulière entre le cap Katakolo et une côte basse. Le pays qui s'étend devant nous n'a plus l'aspect sauvage de la Phocide. Il est plat et coupé de lagunes. L'horizon est formé de collines moyennes, aux formes élégantes, couvertes d'une riche végétation. Nous allons parcourir une de ces contrées les plus accessibles et les plus fertiles du Péloponèse.

La fatigue de la veille n'est pas encore dissipée ; nous sommes encore tout raides de la chevauchée d'Itéa et plusieurs d'entre nous n'ont pu se décider à quitter leurs cabines. Pourtant, ils sont en petit nombre et c'est le personnel presque complet des passagers du *Sénégal* que les barques du pays déposent sur la plage. Nous n'avons que quelques pas à faire pour gagner le chemin de fer, qui arrive à quai. Un train spécial nous attend

et, en vingt minutes, nous conduit à Pyrgos. Ici, il faut descendre et traverser la ville pour gagner une autre gare, celle du chemin de fer d'Olympie, où nous trouvons un nouveau train spécial.

Des drapeaux grecs et français flottent aux fenêtres et, aux deux gares, des vivats bien nourris nous saluent. Nous répondons par le *Zito i Hellas* d'usage. L'officier qui commande la gendarmerie de la ville se met à notre disposition. Ses bons offices ne sont qu'honorifiques. Toute la journée, nous ne rencontrerons, sauf une tentative d'exploitation, que bienveillance et bienvenue.

Aux deux gares et à Olympie, des soldats sont sur pied ; comme sur le trajet d'Itéa à Delphes. Ils présentent le même aspect de saleté, à l'exception de quelques *evzones*, troupe légère, analogue à nos chasseurs à pied. Les *evzones*, seuls de l'armée grecque, portent le costume national. Ils ont la fustanelle, les hautes guêtres, la petite veste à manches flottantes, la calotte et la chaussure à bouffettes. Ils sont si jolis que les amateurs de photographie, fort nombreux dans notre troupe, demandent à plusieurs de poser devant leur appareil et les petits soldats s'y prêtent avec un plaisir visible. On voit au premier coup d'œil que le soldat grec, bien ou mal tenu, a beaucoup d'amour-propre. Hier, à la descente de Krissa, par un chemin où c'est déjà beaucoup de se tenir en équilibre, tandis que notre caravane éreintée descendait piteusement à dos de mulets, un gendarme cou-

rait devant nous avec une agilité de chèvre et faisait de la fantasia, une fantasia à pied et muette, sans poudre, mais il nous faisait expliquer par les *agoyates* que, si un aigle passait dans l'air, il l'abattrait à coup sûr.

Mêlés aux tout jeunes *evzones*, sveltes et secs comme des cigales, circulent des soldats de police gros et gras, avec la robuste carrure de la quarantaine. Leur uniforme bleu de ciel et leur casque de cuir, d'aspect tout bavarois, rappellent le temps du roi Othon. Personne n'a l'idée de leur demander leur image ; mais, lorsqu'ils voient les *evzones* devant l'appareil, ils viennent spontanément se ranger auprès d'eux. Ils ne veulent rien perdre de leurs avantages et prennent la position réglementaire du soldat sans armes, avec une correction et une raideur qui doivent être aussi un legs de l'ancienne dynastie.

De Pyrgos, nous sommes à Olympie en trois quarts d'heure. Depuis le lever du jour, des nuages lourds traînaient sur le ciel bas. Nous espérions qu'ils allaient se dissiper et qu'une seconde édition de la pluie de Delphes nous serait épargnée. Au moment où nous descendons de wagon, à la station d'Olympie, de grosses gouttes se mettent à tomber et, bientôt, c'est un déluge. En face de la station, sur deux monticules, s'élèvent deux vastes édifices. L'un est un hôtel, l'autre le musée, où sont réunis les résultats des fouilles. Ruisselants et muets, nous gagnons le musée, la tête basse, sans rien voir que la terre jaune où nous enfonçons jusqu'à la cheville. Tandis que le commissaire du *Sénégal*



ARGOS. — LA MONTAGNE DE LARISSA ET LE CHATEAU FRANC : Au premier plan, le marché d'Argos ; à mi-hauteur, le couvent de la Pénitence. (Phot. de M. Jacques Porcher.)

va demander à l'hôtel une salle pour déjeuner à l'abri, nous entrons au musée.

Le jour est mauvais et la pluie est la plus grande ennemie de l'enthousiasme. Pourtant, dès l'entrée, l'impression est si puissante qu'elle domine tout. Comme installation, ce musée est un modèle du genre et fait grand honneur aux architectes allemands. Tout y est conçu pour la clarté de l'exposition et la facilité de l'examen. Aucun luxe de décoration; rien qui tire à soi l'attention réservée aux seules œuvres. De vastes surfaces, peintes en rouge pâle ou foncé, de larges tables, des vitrines sans ornements. Comme caractère général, les dispositions d'un temple grec, avec les divisions consacrées: *pronaos*, *naos* et *opisthodomos*.

Le *naos* ici est une grande salle centrale ayant exactement les dimensions du temple de *Zeus olympios*, dont elle renferme les sculptures, ce qui a permis de disposer celles-ci comme sur leur emplacement primitif. Des deux frontons l'un, placé à l'est, représentait les préparatifs du concours de chars entre Pélops et Œnomaos. Malgré bien des mutilations, il est d'un grand intérêt pour l'histoire de la sculpture grecque. C'est encore, dans l'attitude des figures; la raideur archaïque, et, comme composition, une sorte de gaucherie puissante. Le fronton ouest représente le combat des Centaures et des Lapithes aux noces de Pirithoüs. Il est d'un art plus avancé que l'autre, mais, avec plus de science, c'est la même force. La brutalité sauvage de la lutte et les passions diverses des personnages sont rendues

avec une largeur et une franchise qui annoncent la maîtrise suprême de l'âge suivant. L'Apollon surtout, au centre de la composition, est superbe de majesté tranquille.

Contre le mur du fond se dresse la *Victoire* colossale de Pæonios, le sculpteur thrace. Elle était placée en avant du temple de Zeus, sur un piédestal dont l'inscription retrouvée porte les noms de l'auteur et des donateurs. C'est une œuvre maîtresse et qui, par des mérites différents, égale notre *Victoire de Samothrace*. On peut reprocher à cette dernière un excès de mouvement et une légèreté quelque peu voulue; mais, en revanche, quelle envolée et quelle grâce! L'œuvre de Pæonios, plus tranquille et d'un sentiment plus grave, offre quelque lourdeur au milieu du corps. Ces deux victoires sont typiques dans un genre où les Grecs ont excellé, depuis la délicieuse petite Victoire déliant ses sandales, que nous verrons à Athènes, au musée de l'Acropole, jusqu'aux figures colossales, comme celles du Louvre et d'Olympie. Ils aimaient à représenter ces messagères de gloire; prenant leur vol pour apporter à la patrie lointaine la nouvelle du triomphe. Celle du Louvre est debout sur l'avant d'une trirème; celle d'Olympie s'élançe du sommet de l'Olympe. Toutes deux ont le corps jeté en avant et les vêtements collés sur le corps par le vent de la mer et des hautes cimes.

Derrière la grande salle, une sorte de *cella* est réservée à l'Hermès de Praxitèle. C'est peut-être ici le plus parfait chef-d'œuvre de la sculpture

grecque. Notre troupe, composée d'éléments fort divers, éprouve un même sentiment d'admiration et de respect lorsqu'elle se trouve en présence de cette figure charmante et forte, où toutes les qualités de l'art grec atteignent un degré suprême d'expression et d'équilibre. M. Salomon Reinach se charge de la raconter et de l'expliquer. Il le fait avec une sûreté de science, une chaleur d'enthousiasme, une lucidité d'exposition qui transportent son auditoire. Des applaudissements répétés le remercient. Nous applaudissons beaucoup, depuis notre entrée en Grèce, avec une force et une conviction croissantes. Nous sommes fourbus et mouillés, mais l'impression de la beauté grecque et notre reconnaissance pour nos guides sont les plus fortes. D'autant que les spectacles vont croissant d'importance et d'intérêt. A Delphes, l'athlète et l'Antinoüs nous avaient fortement saisis. A côté de l'Hermès, ils s'écrouleraient. Pour l'importance totale, l'œuvre de Delphes égale celle d'Olympie, mais l'Hermès est un morceau unique. On ne peut en rapprocher que la Vénus de Milo. Celle-ci est l'apothéose de la beauté féminine; l'Hermès d'Olympie est le type souverain de l'éphèbe, de l'homme dans la fleur de la jeunesse, de la force et de l'élégance viriles. Un lit d'argile l'a protégé pendant des siècles. L'expression de cette tête, le modelé de ce torse sont intacts. Le marbre a conservé la teinte dorée que le soleil de Grèce dépose sur le paros. Malheureusement, le bras droit et les jambes manquent. Cellés-ci ont été remplacées par une res-



tauration allemande, singulièrement malheureuse. Si l'on regarde la figure au-dessous des genoux, ce corps divin semble cagneux.

Au dehors, la pluie continue de tomber, copieuse et régulière. Du péristyle, nous regardons avec envie et crainte un vallon qui s'étend au pied d'une colline boisée, le mont Kronios, entre le lit d'un torrent, le Cladeus, et l'Alphée, fleuve respectable, le plus sérieux de la Grèce, qui, aujourd'hui, roule de vrais flots, grossis par la pluie. C'est le champ de fouilles. Le Joanne de l'antiquité, Pausanias, nous prévient que, en tout temps, la vallée d'Olympie « est un endroit humide ». Nous nous disons que, par un temps pareil, ce doit être un marécage et que nous y serons les pieds dans l'eau et la tête sous la pluie. La curiosité et le sentiment que l'occasion manquée ne se retrouverait plus sont les plus forts. Un groupe d'intrépides se forme et, sous la conduite de M. Monceaux, nous descendons vers l'enceinte olympique. Il est presque aphone, M. Monceaux; les conférences à bord, les explications individuellement prodiguées, les réponses complaisantes aux questions souvent saugrenues, la fatigue commune et le surcroît de fatigue personnelle l'ont épuisé. Il tient bon cependant, et, peu à peu, il retrouve assez de voix pour se faire entendre. En nous voyant marcher à sa suite, les timides qui nous regardent de là-haut, sous la colonnade du musée, se piquent d'émulation. Beaucoup descendent et, bientôt, c'est la caravane presque complète qui patauge dans la boue derrière le démonstrateur.

Entre deux haies de broussailles et d'arbustes verts, parmi les vieilles pierres, les fragments de marbre, et les soubassements qui commencent déjà, nous arrivons aux ruines par le côté ouest. Ici se trouvaient la palestres, le gymnase, des constructions romaines et l'atelier où Phidias établit le modèle de son Jupiter olympien. M. Monceaux parle sous la pluie, d'une voix où le rhume ressemble à de l'émotion. Les parapluies ronflent sous l'averse, et, chacun avançant la tête pour entendre, reçoit dans le cou l'eau qui ruisselle sur le taffetas de ses voisins. C'est lugubre. Avec ces pierres dans l'herbe et ces curieux qui écoutent, hissés sur les marbres, on se croirait à un enterrement au Père-Lachaise, un jour de mauvais temps, au moment des discours.

L'enceinte sacrée d'Olympie, celle qui renfermait les temples, s'appelait l'*Altis*. C'était, à l'origine, un bois sacré d'oliviers et de platanes, qu'Hercule, dit la légende, entoura d'une enceinte. D'arbres, il n'y a plus de traces, l'*Altis* ayant été recouvert depuis des siècles par les alluvions de l'Alphée et déblayé seulement à partir de 1875. Quelques arbustes, cependant, ont poussé en ces vingt années à travers les ruines mises au jour et rendent à l'*Altis* quelque chose de sa physionomie primitive. Partout l'asphodèle, la fleur grecque, la fleur des immortels, dresse ses tiges arborescentes. L'*Altis* n'a donc plus l'aspect aride qu'offrent d'habitude les champs de fouilles. La nature y reprend son œuvre, et, dans quelques années, le terrain

sera ombragé, car il est des plus fertiles. Alors, par un beau temps, ce sera un des coins les plus délicieux de la Grèce, une oasis de verdure, un sanctuaire d'histoire et d'art. Devant les marbres perçant la verdure, l'imagination évoquera sans effort l'*Altis* d'autrefois, avec son bois sacré, ses temples intacts, les cortèges religieux suivant le chemin des processions et le chant des hymnes montant à travers les arbres, avec la fumée des sacrifices.

Parmi les nombreux édifices qui se pressaient dans l'*Altis*, il en est deux d'une importance exceptionnelle, le temple de Zeus et l'Héron ou temple de Junon. Élevé sur un soubassement qui dominait l'enceinte, le temple de Zeus contenait la statue célèbre de Phidias. S'il n'a été rien retrouvé de celle-ci, que les matières précieuses dont elle était faite devaient au pillage, on voit encore, à l'intérieur, le pavé de marbre noir sur lequel elle se dressait. D'énormes colonnes soutenaient les frontons que nous avons vus tout à l'heure au musée. Chacune d'elles est réduite à quelques tambours, mais, sur la façade méridionale du temple, plusieurs sont couchées tout du long, les tambours disjoints. Un tremblement de terre les avait abattues et les fouilles les ont découvertes, telles que le cataclysme les avait laissées. L'impression que produisent ces colosses est terrifiante. On songe au fracas formidable qu'ils firent en tombant, à l'aspect de ces masses chancelant et se disloquant dans l'air.

L'Héron était le plus ancien des temples do-



MYCÈNES. — LA PORTE DES LIONS : A gauche, les fortifications ; à droite, le bastion qui contourne la route de la citadelle antique. (Phot. de M. Fontaine.)

riques et, primitivement, il avait des colonnes de bois. On les remplaçait à mesure qu'elles tombaient de vétusté et Pausanias en vit encore une, en bois de chêne. Aussi, les colonnes de pierre qui leur ont succédé à diverses époques offrent-elles les spécimens les plus variés. On suit, sur le sol ou au musée, les formes successives du fût et du chapiteau grec, entre le huitième et le cinquième siècle. C'est dans l'Héréon qu'ont été trouvés l'Hermès et une tête archaïque de femme colossale, qui appartient sans doute à la vieille statue d'Héra.

Nous passons en revue tous les monuments de l'Altis, le Pélopéion, le Métroon, la terrasse des trésors où, comme à Delphes, chaque cité conservait ses offrandes, les logements des prêtres et des hôtes, le palais du Sénat olympique, la maison de Néron, etc. Puis nous arrivons par un tunnel colossal à l'entrée du Stade, où tous les cinq ans la Grèce célébrait ses jeux nationaux. Seule, l'amorce de la piste a été déblayée et l'on voit sur le sol la ligne de calcaire blanc d'où partaient les coureurs, avec les trous carrés où s'enfonçaient les poteaux contre lesquels ils étaient placés et les rainures triangulaires où ils appuyaient le pied pour prendre élan.

Si l'Altis est un marécage, le Stade est un lac. Pourtant telle est la force des souvenirs qui s'éveillent en cet endroit, que nous restons longtemps, les pieds dans l'eau, à regarder l'espace d'où s'envola tant de gloire humaine, où un grand peuple célébrait sa force et sa beauté, où

il s'exaltait de son héroïsme, en écoutant Hérodote lire les fragments de son histoire.

Nous méritons une récompense, et nous l'avons en sortant du Stade. Rapidement, la pluie cesse et le ciel s'éclaircit. Entre les nuages espacés paraît un azur léger. Le soleil brille bientôt et le paysage se pare d'une grâce exquise. Il est doux et calme. Le mont Kronios, qui forme le fond du tableau, est de proportions moyennes et les collines qui bordent l'Alphée sont charmantes de lignes. Rien ici qui rappelle la grandeur sauvage de Delphes. C'est un décor de fête et de joie. Dans ce cirque, les pompes religieuses exprimaient la majesté sereine de Zeus ; les cortèges des triomphateurs, après des victoires si enivrantes qu'elles dépassaient les forces humaines et qu'on mourait de leur excès, se déroulaient à travers une fête de la nature. L'art se réglait sur elle. Il était radieux, il chantait la joie de vivre et l'eurythmie de l'existence, les deux bonheurs sur lesquels l'esprit grec réglait son idéal.

Proposée pour la première fois en 1713 par un savant français, le P. Montfaucon, commencée en 1829 par la mission française de Morée, la découverte d'Olympie a été reprise et menée à bien par les Allemands, de 1875 à 1881. Les résultats sont merveilleux. La découverte des deux frontons du temple de Zeus, de la Victoire de Pæonios et de l'Hermès de Praxitèle, le déblaiement de l'Altis et de ses alentours, suffiraient à l'honneur de l'entreprise et à justifier les dépenses qu'elle a provoquées. Mais les trou-

vailles de détail, — fragments de statues, bronzes, inscriptions, utensiles, — ajoutent à l'histoire de la civilisation et de l'art grecs des documents du plus grand prix. On a le sentiment, au sortir de Delphes et d'Olympie, les deux champs de fouilles les plus célèbres et les plus considérables de la Grèce, avec Mycènes et Délos, que l'archéologie grecque, malgré l'Acropole d'Athènes, n'a commencé que dans ces vingt-cinq dernières années à retrouver les monuments de la plus noble race humaine. Cette œuvre est poursuivie par la France et l'Allemagne. La France a donné le signal et, outre le mérite de l'initiative, elle a fait autant et avec moins de ressources que sa puissante rivale. Nos Français avaient peu d'argent et luttait contre toutes sortes d'obstacles, qui leur venaient de leur pauvreté, de la concurrence, des tracasseries grecques et même de leur pays. Les Allemands avaient pour eux l'argent, la concordance des efforts, toutes sortes de facilités qui nous manquaient. Profitons de l'exemple que nous ont plusieurs fois donné nos rivaux, en laissant le champ libre aux initiatives, en disciplinant les bonnes volontés et, surtout, en faisant connaître les résultats obtenus, pour obtenir de nouveaux sacrifices.

Nous revenons à la gare séchés par le soleil et reposés par l'admiration, mais affamés. Le commissaire du *Sénégal*, homme prévoyant, a fait des provisions énormes de viandes froides, de pâtés et de conserves. Il a été bien inspiré, et il a songé à tout, car c'est le vendredi saint et on peut faire maigre. Je n'ai jamais vu, au



*GROUPE DE PAYSANS. (Phot. de M. P. de Barant.)*



*MYCÈNES. — LE TRÉSOR DE MADAME SCHLIEMANN.  
(Phot. de M. Fontaine.)*



*LE VILLAGE de Klavvati, sur la route de Mycènes. (Phot. de M. Fontaine.)*



*MYCÈNES. — LA PORTE DES LIONS, vue de l'intérieur de  
l'Acropole. (Phot. de M. Fontaine.)*



total, réfection aussi copieuse, en gras ou en maigre, offerte, deux jours de suite, à des gens qui en avaient aussi grand besoin. Nous avions espéré manger à l'hôtel, dans une salle louée pour le repas. Les organisateurs du voyage étaient entrés en pourparlers avec les propriétaires et ils espéraient former avec eux une *symphonie*, comme on dit ici. Mais la subtilité grecque a voulu tirer trop bon parti de la situation. A mesure que la pluie augmentait et rendait plus désirable le repas à l'abri, l'hôtelier augmentait ses prétentions; il finissait par demander le quadruple de la somme acceptée au début de l'entretien. Le commissaire a rompu les négociations et, par une inspiration de génie, il a décidé que le repas aurait lieu en wagon dans le train resté sur gare.

Si la pluie eût continué, le service de voiture à voiture eût été malaisé et nous eussions mangé des sauces fort aquatiques. Le soleil arrange à souhait la situation; les garçons portent leurs plateaux de portière en portière et nous déjeunons, avec la gaieté des Français en voyage, sous l'œil des Grecs qui nous regardent en rangs serrés, maintenus par les gendarmes. La curiosité seule les attire, car la race est très sobre : il lui suffit, pour se régaler, d'une olive et d'un verre d'eau ou, comme fête, d'une tranche de rahat-loukoum et d'un verre de raki. En outre, elle observe les prescriptions de l'Eglise. L'officier, qui nous suit depuis le matin, accepte par politesse de déjeuner avec nous, mais il ne mange presque rien, en s'excusant sur le jeûne.

Nous avons dû scandaliser quelque peu les spectateurs de notre repas.

Après le déjeuner, sous le clair soleil, dans la cour déjà séchée de la gare, nos athlètes organisent des « jeux olympiques », fort élémentaires, car le saute-mouton en est la partie principale. L'aide-commissaire du *Sénégal* déploie une agilité qui fait l'admiration des Grecs. Puis c'est le saut en longueur et quelques-uns d'entre eux y prennent part. La vigueur antique se retrouve dans leurs jambes nerveuses. Nos professionnels gardent l'avantage, mais ils sont serrés de près. Evzones à la taille de guêpe, paysans en fustanelle, bergers en lourdes capes rient et applaudissent. Au moment du départ, la cordialité est très grande. Cette race gaie et riieuse a trouvé chez nos Français des qualités semblables aux siennes.

Quand le train s'ébranle, elle nous acclame avec effusion.

A Pyrgos et à Katakolo, nous retrouvons le même accueil que le matin. A six heures, nous sommes de retour à bord du *Sénégal*. Cette nuit nous ferons le tour du Péloponèse pour arriver devant Nauplie vers huit heures du matin et, de là, visiter Argos, Mycènes et Tirynthe. C'est beaucoup pour une seule journée, mais il paraît que nous aurons le temps de tout voir. Le soir, à bord, M. Monceaux confère sur la visite du lendemain. Il y a quelques vides dans l'assemblée, mais, en somme, elle reste nombreuse. Les auditeurs sont aussi vaillants que l'orateur, et ce n'est pas peu dire.

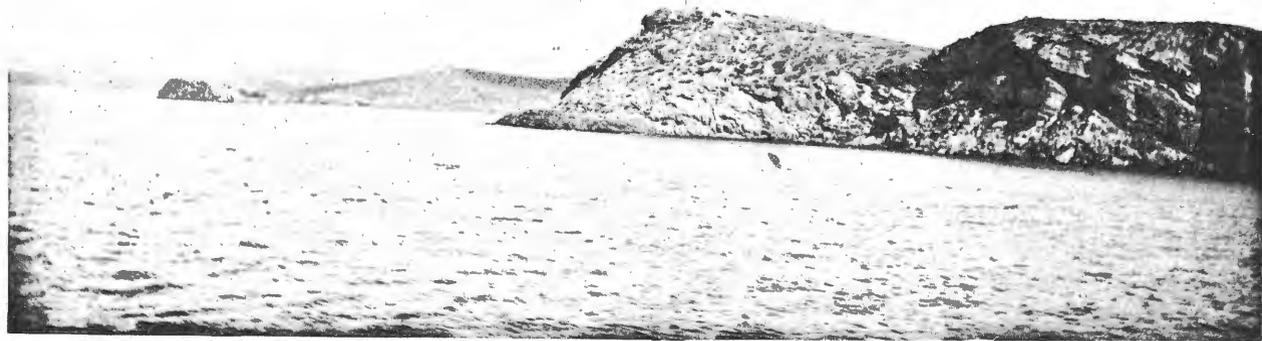
IV

ARGOS — MYCÈNES

Nauplie; canons, fanfares et serpenteaux. — Argos; le théâtre. — La montée de Mycènes. — La porte des Lions; l'Agora; les fouilles de Schliemann. — Les Atrides; le panorama de Mycènes. — Le trésor d'Atreé.

Nauplie, 4 avril.

ENFIN, voici le soleil et la lumière de Grèce ! Au réveil, lorsque nous montons sur le pont, à l'appel de la cloche annonçant l'arrivée en rade de Nauplie, nous avons la très agréable surprise de trouver un temps superbe. Pas un nuage dans le ciel, pas une vapeur à l'horizon. Un azur intense enveloppe la mer et la terre comme une coupe parfaite, sans une tache, d'une couleur plus intense au sommet, plus fondue sur les bords, mais également harmonieuse dans la dégradation des nuances. La côte se dessine, aussi régulière, en un vaste arc de cercle, bleuissante sur le vert profond de la mer unie. Au-dessus, un amphithéâtre de collines roses et de montagnes brunes, couronnées au loin par des cimes blanches de neige. C'est une fête de la lumière; c'est aussi la première révélation de cette limpidité de l'atmosphère qui dessine les formes avec un relief et une perspective uniques. L'œil embrasse l'ensemble et les détails sans confusion ni mirages; il apprécie la différence des plans et la longueur des distances, la valeur propre de cha-



*LE CAP Sounion et le temple d'Athéna; au fond, l'Hymette. (Phot. de M. Percher.)*

total, réfection aussi copieuse, en gras ou en maigre, offerte, deux jours de suite, à des gens qui en avaient aussi grand besoin. Nous avions espéré manger à l'hôtel, dans une salle louée pour le repas. Les organisateurs du voyage étaient entrés en pourparlers avec les propriétaires et ils espéraient former avec eux une *symphonie*, comme on dit ici. Mais la subtilité grecque a voulu tirer trop bon parti de la situation. A mesure que la pluie augmentait et rendait plus désirable le repas à l'abri, l'hôtelier augmentait ses prétentions; il finissait par demander le quadruple de la somme acceptée au début de l'entretien. Le commissaire a rompu les négociations et, par une inspiration de génie, il a décidé que le repas aurait lieu en wagon dans le train resté sur gare.

Si la pluie eût continué, le service de voiture à voiture eût été malaisé et nous eussions mangé des sauces fort aquatiques. Le soleil arrange à souhait la situation; les garçons portent leurs plateaux de portière en portière et nous déjeunons, avec la gaieté des Français en voyage, sous l'œil des Grecs qui nous regardent en rangs serrés, maintenus par les gendarmes. La curiosité seule les attire, car la race est très sobre : il lui suffit, pour se régaler, d'une olive et d'un verre d'eau ou, comme fête, d'une tranche de rahat-loukoum et d'un verre de raki. En outre, elle observe les prescriptions de l'Eglise. L'officier, qui nous suit depuis le matin, accepte par politesse de déjeuner avec nous, mais il ne mange presque rien, en s'excusant sur le jeûne.

Nous avons dû scandaliser quelque peu les spectateurs de notre repas.

Après le déjeuner, sous le clair soleil, dans la cour déjà séchée de la gare, nos athlètes organisent des « jeux olympiques », fort élémentaires, car le saute-mouton en est la partie principale. L'aide-commissaire du *Sénégal* déploie une agilité qui fait l'admiration des Grecs. Puis c'est le saut en longueur et quelques-uns d'entre eux y prennent part. La vigueur antique se retrouve dans leurs jambes nerveuses. Nos professionnels gardent l'avantage, mais ils sont serrés de près. Evzones à la taille de guêpe, paysans en fustanelle, bergers en lourdes capes rient et applaudissent. Au moment du départ, la cordialité est très grande. Cette race gaie et rieuse a trouvé chez nos Français des qualités semblables aux siennes.

Quand le train s'ébranle, elle nous acclame avec effusion.

A Pyrgos et à Katakolo, nous retrouvons le même accueil que le matin. A six heures, nous sommes de retour à bord du *Sénégal*. Cette nuit nous ferons le tour du Péloponèse pour arriver devant Nauplie vers huit heures du matin et, de là, visiter Argos, Mycènes et Tirynthe. C'est beaucoup pour une seule journée, mais il paraît que nous aurons le temps de tout voir. Le soir, à bord, M. Monceaux conférencie sur la visite du lendemain. Il y a quelques vides dans l'assemblée, mais, en somme, elle reste nombreuse. Les auditeurs sont aussi vaillants que l'orateur, et ce n'est pas peu dire.

IV

ARGOS — MYCÈNES

Nauplie; canons, fanfares et serpenteaux. — Argos; le théâtre. — La montée de Mycènes. — La porte des Lions; l'Agora; les fouilles de Schliemann. — Les Atrides; le panorama de Mycènes. — Le trésor d'Atreïde.

Nauplie, 4 avril.

ENFIN, voici le soleil et la lumière de Grèce ! Au réveil, lorsque nous montons sur le pont, à l'appel de la cloche annonçant l'arrivée en rade de Nauplie, nous avons la très agréable surprise de trouver un temps superbe. Pas un nuage dans le ciel, pas une vapeur à l'horizon. Un azur intense enveloppe la mer et la terre comme une coupe parfaite, sans une tache, d'une couleur plus intense au sommet, plus fondue sur les bords, mais également harmonieuse dans la dégradation des nuances. La côte se dessine, aussi régulière, en un vaste arc de cercle, bleuissante sur le vert profond de la mer unie. Au-dessus, un amphithéâtre de collines roses et de montagnes brunes, couronnées au loin par des cimes blanches de neige. C'est une fête de la lumière; c'est aussi la première révélation de cette limpidité de l'atmosphère qui dessine les formes avec un relief et une perspective uniques. L'œil embrasse l'ensemble et les détails sans confusion ni mirages; il apprécie la différence des plans et la longueur des distances, la valeur propre de cha-



*LE CAP Sounion et le temple d'Athéna ; au fond, l'Hymette. (Phot. de M. Porcher.)*

que élément du spectacle, avec une netteté et une justesse de vision qui n'ont d'égaux en aucun pays, disent les voyageurs, et que chacun de nous proclame dans la mesure de ses connaissances. Sous cette clarté vive et égale, dans cette tiède atmosphère, l'enchantement est complet. Pour la première fois, baigné par elle, on apprécie l'amour des Grecs pour la « douce lumière » ; on comprend cet instinct et ce besoin de netteté qui étaient le fond de leur esprit.

A mesure que le navire se rapproche de la côte, le profil de Nauplie se précise. Au fond du golfe, marquant l'entrée du port, se dresse le fort Bouzi, où habite le bourreau. A droite, le fort Palamède surmonte une falaise abrupte, à mi-hauteur de laquelle, par un contraste pacifique, un ermite a installé sa cellule, surmontée d'une grande croix, peinte à la chaux sur la roche grise. A droite, au second plan, la montagne de Larissa, que couronnent les ruines encore imposantes d'un de ces châteaux francs, si nombreux en Grèce. La ville s'étage au pied et sur la pente d'une presque île rocheuse ; elle ne regarde la mer que de côté et se tourne vers la plaine d'Argos.

A peine débarqués par le va-et-vient habituel des petites barques, dont les mariniers nous démontrent chaque fois la vérité de l'épithète homérique sur les « paroles ailées » des Grecs, nous sommes au milieu d'une population en fête. Par une coïncidence assez rare, la Pâque orthodoxe coïncide avec la Pâques catholique. Les dates de cette même fête, qui se poursuivent à travers les

deux calendriers, grec et grégorien, se sont rencontrées cette année : c'est le samedi saint et Christ va ressusciter ; grand prétexte à réjouissances, auxquelles toutes les classes de la population participent avec entrain. Sur le rivage, devant une porte fortifiée que surmonte le lion de saint Marc — sculpté à profusion, depuis Morosini, sur les murs de la ville — une batterie tire des salves, sous le commandement d'un superbe capitaine à longues moustaches noires. Les artilleurs grecs en grande tenue, un peu plus propres que les soldats rencontrés jusqu'ici, servent avec précision leurs pièces de montagne, toutes petites, puis, ils s'attellent aux bricoles et les ramènent en ville, en bon ordre, trompettes en tête.

Partout éclatent des serpenteaux dont la grosseur semble vouloir compenser la petitesse des canons. Ils sont redoutables, car ils dessinent de longs zigzags et l'un de nous en reçoit un qui endommage fortement son pantalon. Il leur arrive de causer des blessures assez sérieuses, mais c'est un chapitre prévu de ces sortes de réjouissances. Une fanfare, copieusement galonnée de jaune et précédée d'une bannière reluisante, s'engage dans la rue principale, avec le cortège habituel d'amateurs ; ici, au milieu des gamins abondent les fustanelles des grands jours, presque blanches.

Nous traversons Nauplie avec la foule, pour gagner la gare. La ville, bien bâtie, reçoit un aspect pittoresque de ses maisons peintes à l'italienne, entremêlées de maisons turques, dont les étages s'élèvent en encorbellement. Puis, au

sortir d'un bastion, voici la gare, sans clôture. Comme à Katakolo et Pyrgos, on pénètre de la rue sur la voie, sans barrières. De même aux passages à niveau. Lorsqu'un obstacle, voiture ou troupeau, se trouve sur la voie, le train qui va toujours lentement, ralentit encore et attend pour passer.

La ligne se dirige sur Argos, à travers une large et riche plaine. A droite, nous apercevons bientôt un monticule grisâtre : c'est Tirynthe, que nous visiterons en revenant et dont, ainsi vu, l'importance s'apprécie mal. En quelques minutes, nous sommes en gare d'Argos. Sous cet antique et illustre nom, s'est formée une ville toute moderne et sans histoire. Elle s'étale largement, en trois tronçons, au pied de la montagne de Larissa. Il faut la traverser de bout en bout pour gagner le théâtre antique, seul reste de son passé. Elle est coupée de places et de jardins, autour desquels s'égrènent comme au hasard des maisons sans caractère, riches ou pauvres. En ce matin de fête, il n'y a d'autre animation qu'une sortie d'église et, vers le centre, un marché en plein air. A la mairie, quelques beaux fragments de sculpture forment un petit musée, mais nous n'avons pas le temps de le voir et nous gagnons directement le théâtre.

Selon la coutume constante des Grecs, il était ménagé au flanc d'une colline. Ici, il a suffi de tailler les gradins dans le roc, en profitant d'une dépression naturelle du Larissa. Le mur de scène n'a laissé aucune trace, mais une partie des gra-



LE SÉNÉGAL, en rade du Pirée. (Phot. d' M. Fontino.)

dins est bien conservée et le reste se devine aisément. Comme à Delphes, les vingt mille spectateurs que le théâtre pouvait contenir avaient devant les yeux, en suivant la représentation, un superbe spectacle naturel. Devant eux, la campagne, jusqu'à la mer; à droite les montagnes d'Arcadie; à gauche Tirynthe et l'âpre massif dont Mycènes garde l'entrée. Nulle part en Grèce, même à Athènes, au théâtre de Bacchus, le paysage et les souvenirs éveillés par lui ne cadraient mieux avec l'art. Dans ce cirque de montagnes s'étaient déchaînées les passions légendaires qui ont été la matière favorite de la tragédie grecque et que le théâtre français a reprise. Depuis les temps héroïques, des images incomparables de passion et de beauté, de grandeur et de crime, flottent sur ces campagnes. Agamemnon traversait cette plaine en revenant de Troie, pour gagner le nid d'aigle où l'attendaient Clytemnestre et Egisthe. Oreste et Electre y évoquent les plus terribles ou les plus touchantes formes du parricide, de l'amour filial et de l'amour fraternel. A chaque instant, au bas de cet amphithéâtre, les paroles prononcées par les acteurs nommaient des lieux que les spectateurs voyaient au même moment.

Formés et pénétrés par la culture grecque, malgré ce qu'elle eut d'incomplet ou d'indirect pour la plupart d'entre nous, l'émotion nous rend silencieux, et sur ces gradins, nous semblons écouter une voix, la voix de Melpomène, qui, après deux mille ans, vibre encore dans l'air. Nous regardons longuement la mer qui

brille à l'horizon, la tache grise que fait Tirynthe sur le vert de la campagne, le pli sombre de montagne où se cache Mycènes, la suite de cimes d'où les veilleurs de nuit guettaient les feux annonçant la chute de Troie.

Il faut plusieurs appels pour nous décider à descendre et à regagner le chemin de fer. L'impression est si vive que, de même que la veille à Olympie, nous ne songeons même pas à relever le contraste entre le présent et le passé. Quitter le théâtre d'Argos pour regagner la gare ne provoque pas les plaisanteries faciles qui devraient venir en pareil cas. Nous sommes très loin de la *Belle Hélène* et des Grecs d'opérette. Il en est ainsi depuis le début du voyage : cette forme de « la gaieté française » perd ses droits et je crois bien qu'il en sera de même jusqu'à la fin.

Encore quelques minutes de chemin de fer jusqu'à la station de Mycènes. C'est une maisonnette, isolée en plein champ, au pied d'un monticule au flanc duquel se hérissent les pauvres maisons du village de Kharvati. La ligne passe assez loin de la cité d'Agamemnon, comme si le prosaïsme de la civilisation moderne voulait respecter la grandeur du passé. Nous allons payer ce respect assez cher.

Il est onze heures et le soleil nous brûle. Quelques voitures sont venues d'Argos pour transporter les dames. A nous, les hommes, il faut une heure de marche, pour gagner Mycènes. La route monte, elle est durement pierreuse et bientôt nous sommes en nage. Des plaintes moitié ironiques, moitié sérieuses, s'élè-

vent le long de la colonne, qui suit le ruban jaune et poudreux. Bientôt, c'est une lamentation coupée de silences résignés. A mesure que nous avançons, la contrée prend un aspect sauvage; une ligne de montagnes se dresse bientôt devant nous, grise, nue, abrupte. Autant la plaine que nous venons de quitter est fertile et riante, autant cette chaîne est stérile et sombre. A droite court le lit desséché d'un torrent, à gauche des murs de pierres sèches zèbrent le flanc des montagnes; devant nous, plus haute à mesure que nous avançons, la cime qui porte Mycènes. Déjà nous apercevons les énormes murs pélasgiques qui formaient l'enceinte de l'Acropole et, comme des sentinelles avancées de la citadelle, partout se montrent des ruines confuses. La végétation devient plus rare; encore quelques pas, elle se réduit à de maigres broussailles. Une malédiction semble peser sur ce coin de terre, souillé par tant de crimes et où tant de puissance s'est évanouie. La montagne est comme vêtue de deuil; la terre et les rochers sont couleur de rouille, de cendre et de sang. Bientôt la route est devenue un sentier difficile; nous sommes en pleine montagne. Tout à coup, ce sentier fait un coude brusque sur la droite et, au fond d'une allée formée de deux énormes murailles, la fameuse *porte des Lions* apparaît.

Il est plus de midi; nous mourons de fatigue, de chaleur et de faim. Connaissant le pays, les organisateurs du voyage avaient prévu le déjeuner pour cette heure-là et en cet endroit. Une triste nouvelle nous attend : un ac-



*LE PIREE en fête — Les navires pavvois.*



*LA ROUTE du Pirée à Athènes. (Phot. de M. Fontaine.)*



*ATHÈNES en fête. — U boulevard pavvois.*



*ATHÈNES. — L'Eglise Kapn Karia. (Phot. de M. Cartailhac.)*

cident est arrivé à la charrette qui montait les provisions et il faut attendre, jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi, qu'elles soient apportées à bras. C'est d'abord un cri unanime de fureur et de désespoir. Mais il faut bien se résigner devant ce cas de force majeure. On souffle un peu, dans l'ombre de l'allée colossale ; on laisse aux retardataires le temps d'arriver et, en les mettant au courant, on les console. Puis s'élève la voix de M. Monceaux, monté sur le linteau de la porte colossale. Jamais conférencier n'escalada pareille tribune. Il raconte la légende des Atrides et ce que l'histoire en retient ou y ajoute ; il expose les fouilles de Schliemann en cet endroit et leur merveilleux succès.

L'écueil devant ces monuments trop connus, trop décrits, trop représentés, c'est que la vue directe soit inférieure à l'attente escomptée. A la porte des Lions l'impression est plus forte que tout ce que l'on a pu voir ou lire. Au fond de l'allée pélasgique, aux pierres noirâtres, la porte s'ouvre, colossale et surbaissée. Sur le linteau, les lionnes archaïques se dressent, décapitées, les pattes de devant appuyées contre une base de colonne, dans une pose qui les étire, les allonge, accuse leur caractère félin. La colonne, ce serait l'autel de la cité, et les deux lionnes le garderaient, comme les animaux héraldiques, qui accotent les blasons du moyen-âge. Cette sculpture, gauche et puissante dans son réalisme primitif, évoque aussitôt l'idée des œuvres assyriennes. On songe à la *Lionne bles-*

*sée*, qui traîne en rugissant ses pattes de derrière paralysées et à la *Chasse du roi*, avec ses quatre lions morts, le mufle contre terre et le corps allongé.

La porte des Lions est l'entrée colossale d'une cité de géants et tous les drames qui ont passé par là semblent réglés par un tel décor. Ici, les passions devaient être surhumaines ; l'action et la pensée, le geste et la voix n'y pouvaient être que terribles. Et ceci n'est pas une impression ressentie après coup : on ne saurait rien de la légende qu'en cet endroit, devant une telle architecture, l'imagination formerait d'elle-même des rêves effrayants.

La porte franchie, nous sommes dans une enceinte circulaire que limite à gauche un haut rempart pélasgique et, à droite, un abîme bordé d'un mur semblable. En face et au-dessus, des ruines étagées sur une pente raide. Cette enceinte est l'ancienne agora. Tout autour, une double rangée de dalles plantées droit en terre et sur lesquelles, comme on le voit à deux d'entre elles, brisées mais restées en place, d'autres dalles posées à plat formaient comme un énorme banc de pierre. C'est là que se tenait l'assemblée des chefs du peuple, en présence du roi, telle que la décrit Homère : « Les hérauts réclament le silence, et les anciens, assis dans l'enceinte sacrée, sur des pierres polies, empruntent les sceptres des hérauts à la voix retentissante. Ils s'appuient sur ces sceptres lorsqu'ils se lèvent et donnent tour à tour leur avis. » Ces « pierres polies » ont été dégagées par les fouilles de Schliemann.

Les mêmes fouilles ont creusé, au milieu de l'enceinte, une profonde excavation. C'est là que se trouvaient les tombes dont la découverte eut un si grand retentissement. Schliemann était déjà tout joyeux d'avoir déblayé le banc circulaire de l'agora, qui confirmait de si exacte manière la description que fait des assemblées héroïques Homère, son dieu, sa loi et son guide, lorsque la pioche de ses ouvriers mit successivement à découvert cinq tombeaux. C'étaient autant de trésors et eux aussi vérifiaient Homère, qui parle de « Mycènes abondante en or ». Elles contenaient dix-sept cadavres, les uns réduits à l'état de squelettes, les autres partiellement conservés. Ces restes étaient littéralement bardés d'or, et, au fond des sépulcres, ils brillaient comme des idoles d'une fabuleuse richesse. L'or les revêtait sous formes de masques, de diadèmes, de cuirasses, de bijoux. Schliemann télégraphia au roi de Grèce et à l'univers qu'il venait de découvrir les tombeaux d'Agamemnon, de Cassandre, du cocher Eurymédon et de leur suite, égorgés par Clytemnestre et Egisthe, puis ensevelis dans l'agora avec les honneurs dus au roi des rois, à sa captive et à ses fidèles. Cela lui plaisait à dire et l'enthousiasme qu'il éprouvait de sa propre désignation était la seule preuve dont fût appuyée l'hypothèse. Ce qui est certain, c'est que l'heureux chercheur venait d'exhumer toute une civilisation, conservée par son art. Il y a désormais un art mycénien.

Nous verrons au musée d'Athènes ce trésor de Schliemann. En attendant, nous parcourons len-



*SUR L'ACROPOLE D'ATHÈNES : A gauche, un angle des Propylées; au fond, l'Erechthéion; à droite, le côté Nord du Parthénon; au centre, la voie Sacrée. (Phot. c. M. Fontane.)*

tement Mycènes, dont la Société archéologique d'Athènes a continué les fouilles. De l'agora au sommet de la montagne, les constructions s'échelonnent, profondément ruinées et, cependant, de destination assez reconnaissable pour offrir un vif intérêt, un guide archéologique à la main. Depuis le début du voyage, nous ne quittons pas le Joanne, dont les auteurs sont tous d'anciens membres de l'École d'Athènes. On ne saurait être plus clair, plus judicieux et plus impartial, en des questions aussi malaisées, qu'il s'agisse de fouilles françaises, comme à Délos, ou allemandes, comme à Mycènes et Tirynthe. Nous suivons ces guides, pas à pas et page à page. M. Monceaux ajoute la vie de la parole au témoignage du livre. Ce qui nous appartient en propre, c'est l'impression, qui est saisissante pour tous.

Il n'est pas de Français un peu cultivé, de si médiocre bachelier, dont la mémoire ne soit hantée par les grandes ombres de la tragédie grecque. Ces héros ont gravi ces escaliers de pierre noirâtre; ils ont vécu entre ces murs. Voici, dans une cour, trois grandes jarres de terre cuite, où ils conservaient l'huile et le vin. Au milieu de ce qui fut une rue, des monceaux de poterie racontent quelque chose de leur vie domestique et religieuse. Cette anse, où paraît un reste de peinture, servit à des libations funèbres. Parmi ces débris, la plupart d'entre nous glanent des souvenirs qui méritent d'être conservés. Je regrette beaucoup certaine panse d'amphore que j'avais déterrée avec effort et dont

M. Salomon Reinach m'avait certifié l'intérêt. Elle avait son élégance barbare et offrait de curieux dessins. J'ai eu le tort de la perdre de vue un moment, et je ne l'ai plus retrouvée. Elle doit, à cette heure, figurer en bonne place dans une collection. On trouve quelques poupées en terre cuite, semblables à celles que les enfants de tous les temps et de tous les pays dessinent sur les murs et aux marges de leurs cahiers d'école, mais les enfants qu'elles ont amusés sont morts depuis des millions d'années et la poussière que nous soulevons est faite de leur cendre.

Du sommet de l'Acropole, la vue embrasse le cirque des montagnes, la plaine et la mer. Isolée par des ravins profonds et communiquant avec la chaîne par une bande de terre fortement défendue; ceinte de murailles colossales partout où l'escalade était possible, la citadelle semble régner encore sur la contrée que ses maîtres avaient asservie. Au loin, c'est la terre fertile et la mer d'où viennent les richesses, par le commerce ou la conquête. Les rois de Mycènes mettaient en lieu sûr dans leur ville leurs récoltes et leur or. Du sommet de ce rocher, leur regard fouillait au loin. Les sentiments qu'éprouvaient ces âmes fières et féroces, mais ouvertes à l'amour et à la piété, les grands poètes de la Grèce nous les racontent, mais en visitant le séjour des Atrides, la tristesse sauvage et l'âpre beauté du site doublent l'impression des vers où parlent leurs passions.

La visite a été longue, sous le soleil toujours plus ardent et, malgré la fatigue croissante,

personne n'a lâché pied. Enfin, du bas de la montagne, un signal nous apprend que les vivres sont arrivés. Il est plus de trois heures et, depuis cinq heures du matin, nous n'avons rien pris. Nous descendons très vite et nous suivons, à droite, le chemin du *trésor d'Atrée* ou du *tombeau d'Agamemnon*, qui s'ouvre au flanc d'une colline, à quelques cents mètres de la porte des Lions. L'entrée rappelle tout à fait celle-ci; la nature des matériaux et l'appareil sont les mêmes, comme aussi l'impression, qui est grandiose et triste. L'énorme porte s'ouvre devant nous sur la nuit du souterrain, mais, avant d'y pénétrer, nous songeons au repas. Ce monument était certainement un tombeau, ou plutôt une nécropole, comme en témoignent les fouilles. Depuis le jour où les dernières funérailles y furent célébrées, jamais des hommes ne mangèrent en cet endroit, aussi nombreux et de plus grand appétit. Puisque ces agapes, faisaient plaisir aux morts, les mânes des Atrides doivent être contents; ils sont largement honorés.

Nous visitons ensuite le tombeau ou trésor. Le monument était les deux, car ces sortes de sépulcrès, comme les fouilles de Mycènes l'ont prouvé, renfermaient de véritables richesses. Celui-ci, connu depuis longtemps, a dû être dépouillé de bonne heure, et les chercheurs récents y ont trouvé peu de chose, assez toutefois pour spécifier sa destination et aussi conjecturer sa date. Il semble postérieur aux tombeaux de Mycènes et, comme construction, il représente un art déjà plus avancé. Il consiste en une grande



ATHÈNES. — Le Parthénon, vue de la façade occidentale. (Phot. de M. Fontaine.)

TIRYNTHÉ. — LA VEILLÉE DE PAQUES  
A NAUPLIE

L'acropole de Tirynthe. — Les murs pélasgiques; les galeries couvertes. — Le retour à Nauplie; réception. — L'office de nuit. — M. le conseiller Cotsakis.

A bord du « Sénégal », 5 avril.

salle en forme de ruche, de quinze mètres de haut, construite en assises annulaires de pierres énormes, posées les unes sur les autres en encoffrement. A côté se trouve une autre salle, plus petite, carrée et taillée dans le roc. C'est la chambre sépulcrale proprement dite, la première servant de temple funéraire. La construction de la grande salle et le moyen par lequel ces énormes pierres ont été mises en place est, comme pour tous les monuments pélasgiques, un problème d'architecture. M. Poincaré, le célèbre géomètre, qui est avec nous, étudie ce problème. Puisque, dit-il, le tombeau est bâti dans le flanc évidé d'une colline, il est probable que les constructeurs cyclopiens ont ménagé un noyau de terre, sur lequel ils ont bâti. Le mur construit, ils auront enlevé la terre qui avait servi de support à la construction. Ainsi la difficulté aurait été diminuée de moitié. Elle reste suffisante pour leur honneur et pour exercer encore la curiosité des architectes.

Le soleil descend vers la montagne de Mycènes, mais notre journée n'est pas finie. Nous avons encore à voir Tirynthe et cette visite sera suivie d'incidents qui prolongeront très tard une expédition commencée de très bonne heure. Il y a là matière à une seconde lettre. Je vous l'enverrai demain.



Nous venons de quitter le *Trésor d'Atrée*. Le soleil baisse déjà sur l'horizon, lorsque nous gagnons Tirynthe, partie du chemin à pied, partie en wagon. Isolée dans une vaste plaine, on dirait un vaisseau de haut bord au milieu d'un golfe. Sur la riche campagne qui s'étend entre Argos et Nauplie, il fallait, aux maîtres du pays, une forteresse et un refuge contre leurs ennemis de terre et de mer. Une roche s'élevait au milieu des terres plates; les hommes préhistoriques l'ont entourée des blocs énormes dont ils faisaient leurs remparts, et, au sommet, selon leur usage, ils ont construit la demeure royale.

Comme à Mycènes, cette acropole est en ruines et, pourtant, reconnaissable. Nous comptons les portes et les tours; nous parcourons l'appartement des hommes et celui des femmes. Nous descendons, au flanc de la butte, dans ces étranges galeries improprement appelées ogivales, car leurs murs, s'ils s'inclinent fortement l'un vers l'autre, ne se rejoignent pas au sommet, qui est couvert de pierres horizontales.

Les monuments pélasgiques de Grèce offrent de nombreuses analogies avec les monuments dits druidiques, ou plutôt mégalithiques, appellation plus satisfaisante et plus simple. Parmi ces analogies, il n'y en a pas d'aussi frappante que celle des galeries de Tirynthe avec les allées couvertes de Bretagne. A quoi servaient ces galeries? On y voit des moyens de défense, des prisons ou des magasins. Autant de conjectures peu satisfaisantes. L'auteur de savants ouvrages sur l'homme préhistorique, M. Emile Cartailhac, est du voyage. Il examine attentivement ces galeries et, sans doute, elles lui fourniront matière à discussion.

La nuit est tout à fait venue et, du haut des murs de Tirynthe, si nous découvrons Nauplie qui s'allume, nous ne voyons plus le train qui doit nous ramener. Il est allé se garer, pour laisser la voie libre, et il ne revient pas. Gagner Nauplie à pied nous sourit peu, après la fatigue de la journée: il y a une lieue et demie. Nous attendons longtemps. Au bout d'une grande heure, les feux du train apparaissent dans le lointain. Puis, il s'arrête et siffle avec persistance. Nous appelons en chœur et il se décide à reprendre sa marche. Lorsqu'il est enfin à notre hauteur, nous apprenons d'un employé que ses sifflets s'adressaient à nous: le train appelait ses voyageurs. Ce détail indique comment, de façon générale, les choses se passent sur les chemins de fer grecs.

Nous apprenons aussi que les habitants de Nauplie nous préparent une réception. Le matin,



ATHENS — Caryatid Porch of the Temple of Athena Polias (Phot. de M. ...)

notre arrivée les a pris de court. Ils aiment la France et veulent le prouver aux Français qui leur arrivent en troupe, la plus nombreuse que la Morée ait vue depuis l'expédition du maréchal Maison. Ils ont eu la journée pour préparer une fête et ils l'ont mise à profit.

Elle est enthousiaste, cette réception. La gare est illuminée et sur le quai se presse une foule énorme. Tout Nauplie est là. Au moment où le train s'arrête, le cri de : « Vive la France ! » en grec et en français, sort de toutes les poitrines. Nous répondons par le : « *Ziti Hellas !* » Puis, la *Marseillaise* éclate, jouée par la fanfare galonnée de jaune que nous avions entendue le matin. Français et Grecs se découvrent d'un seul mouvement et l'émotion nous prend à la gorge. Nous sommes chez un peuple démonstratif, qui aime le bruit pour le bruit et manifeste volontiers pour les causes les plus diverses, voire les plus opposées. C'est jour de fête et la réception des Français est une réjouissance de plus. Notre *Marseillaise* est jouée par à peu près, mais ils l'ont apprise pendant la journée. Nous sommes très fatigués, mais à la lueur des flammes de Bengale, partout, aux fenêtres de la gare, sur la place voisine, nous voyons briller nos couleurs. Des centaines de lieues nous séparent de la patrie, et voilà son drapeau qui flotte, son hymne qui s'élève. Nous songeons que Navarin est de l'autre côté de la presqu'île et que cette population s'en souvient. Dès la seconde reprise de la *Marseillaise*, nous chantons tous en chœur et les Grecs applaudissent avec transport.

La *Marseillaise* terminée, un orateur grec prend la parole du haut d'une estrade, tandis que deux assesseurs tiennent près de lui, flottants à la brise de mer, deux grands drapeaux, l'un grec, l'autre français. Dans notre langue, avec une émotion que l'on sent sincère, il lit une adresse qui est saluée d'applaudissements frénétiques. Je regrette de ne pouvoir vous donner le nom et les paroles de l'orateur, conseiller à la cour de Corfou, me dit-on. Je n'ai pu, à mon vif regret, le rejoindre dans la foule, mais je puis vous assurer que son adresse est d'un lettré, d'un patriote et d'un ami de la France.

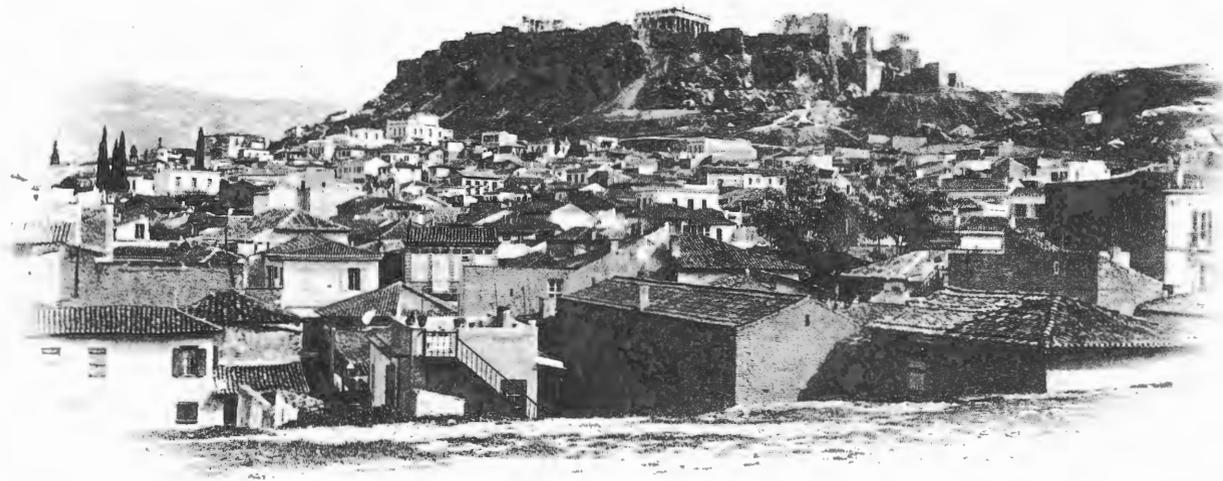
Puis, le cortège se forme en retraite aux flambeaux, ou plutôt Grecs et Français suivent pêle-mêle la fanfare et les porteurs des grands drapeaux, tandis que les Grecs allument les petits cierges qu'ils avaient préparés pour l'office de la nuit, car ils célèbrent Pâques comme nous célébrons Noël. Toutes les fenêtres sont illuminées et pavoisées aux couleurs des deux pays. Sur la place centrale, le cortège s'arrête, pour entendre de nouveau la *Marseillaise*, à laquelle succède l'Hymne grec. Des rafraîchissements nous sont offerts par le corps municipal. Puis, nous reprenons notre marche, toujours mêlés à la foule, et nous nous embarquons, acclamés de nouveau, voire embrassés. Ceux qui ont eu la bonne fortune, à ce moment, d'avoir des Naupliennes pour voisines sont particulièrement satisfaits.

Le *Sénégal* ne lève l'ancre qu'à une heure du matin. Quelques passagers, les plus jeunes, ont

invité un officier grec à monter à bord. C'est un jeune homme, lui aussi. Il est entendu que l'on videra quelques verres de champagne, puis que les Français ramèneront leur hôte à terre, pour finir joyeusement la soirée, visiter des cafés chantants, des bals en plein air, etc. On boit, on trinque, on chante; l'officier grec fait sa partie avec entrain et montre qu'il connaît en détail le répertoire d'Yvette Guilbert; il semble le plus allumé de tous.

On descend à terre et les Français croient que la tournée gaie va commencer. Mais on passe devant la cathédrale et l'officier déclare que, ses camarades assistant en corps à l'office de nuit, il est obligé de faire acte de présence. Ses compagnons le suivent, par curiosité. En apprenant leur présence, le colonel, qui commande la garnison, vient à eux et les engage à figurer aux places d'honneur, au milieu de ses officiers. Ils refusent, il insiste et les conduit vers l'Iconostase, à travers la foule qui s'écarte avec empressement. On leur donne un cierge à chacun et, ainsi en vue, ils doivent suivre l'office avec recueillement. Puis l'assistance se forme en procession et fait le tour de la place. C'est là que d'autres passagers voient cette jeunesse défiler à son rang, cierge en main, édifiante, et, s'il faut tout dire, fort calmée, après l'échauffement du champagne.

Office et procession terminés, nos jeunes gens rejoignent leur officier et lui proposent de reprendre la partie. Il leur répond que ce n'est plus possible, car cela ne saurait et il ne doit pas, lui, officier en uniforme, une nuit de Pa-



Αθήνησιν, ἡ πόλις ἡ ἀρχαία.

ques, après l'office, etc. Mais on peut tout concilier et il les emmène au mess, avec deux officiers français qui sont du voyage. Ainsi la morale, la gaieté et la fraternité militaires ont trouvé leur compte ce soir-là.

J'ai pu combler la lacune que je regrettais dans cette lettre. Elle a été lue en Grèce et voici l'envoi qui m'arrivait quelques jours après.

*Corfou, le 19 avril 1896.*

Cher ami,

Comme un témoignage des plus sincères de ma haute estime pour Vous, et de mon affection pour Votre pays, je vous envoie ci-inclue mon allocution aux passagers du « Sénégal » arrivés à Nauplie le 4 avril. Veuillez agréer mes cordiales amitiés.

NICOLAS G. COTSAKIS.

Allocution de M. Nicolas G. Cotsakis, conseiller à la Cour d'appel de Corfou :

Chers et nobles amis !

La ville de Nauplie, en vous souhaitant « LA BIENVENUE » rend hommage à l'amitié fraternelle qui unit la chère France à notre pays et qui fait vibrer dans nos cœurs des sentiments de vive reconnaissance, cette mémoire du cœur ! (*Bravo ! bravo ! vive la Grèce !*)

Vous venez de visiter nos antiquités, dont les ruines fumantes encore de ce sang de nos héros et martyrs, qui a fait pousser l'arbre de la liberté dans notre patrie, vous adressent une fois encore : « LA BIENVENUE » (*Vive la Grèce !*)

Et, dans cette circonstance, devant bientôt célébrer l'anniversaire de notre indépendance, nous accomplissons un devoir des plus sacrés en vous disant bien haut que le souvenir affectueux des Chateaubriand, des Casimir Delavigne, des Maison et des Fabvier, ainsi que

de toute la France, est toujours vivant dans nos cœurs ! (*Bravo ! bravo ! vive la Grèce !*)

En rentrant chez vous, bien chers amis, n'oubliez jamais que notre pays forme des vœux chaleureux pour le bonheur, la gloire et la grandeur de la France ! (*Vive la Grèce !*)

Notre patrie s'est honorée en honorant ainsi le grand et généreux peuple français, un de ses meilleurs amis. Vive la France ! vive la patrie française ! (*Bravo ! bravo ! vive la Grèce ! Salvo d'applaudissements.*)

Les bravos et les vivats notés par M. Cotsakis sont les nôtres. L'orateur n'en a pas ajouté ; nous avons crié autant que cela. Et il ne mentionne que les acclamations françaises. Ses compatriotes, beaucoup plus nombreux que nous, étaient naturellement plus bruyants.

M. Monceaux a remercié M. Cotsakis. Il se trouvait dans un wagon à galerie extérieure, qui faisait l'office du balcon traditionnel. Il parlait dans la nuit et le vent, à la lumière vacillante des torches. On l'entendait peu et on le voyait mal ; c'était dommage, car son langage et sa physionomie étaient fort expressifs. La plupart de ses auditeurs ne comprenaient pas un mot de français. L'effet n'en était pas moins grand. L'éloquence populaire, en plein air, a sa rhétorique spéciale ; il lui suffit d'indiquer et de susciter ; de donner une expression sommaire et large au sentiment général. Comme celui de ses compagnons qui évoqué après lui le souvenir de la tragédie grecque et de la tragédie française, M. Monceaux a dû acquiescer ce soir-là une notion complétée de cette action de la parole sur les foules, où le geste et la voix ont encore plus de part que la pensée. Pres de moi, un professeur se récite à lui-même le passage de Buffon, dans le clas-

sique *Discours sur le style* : « Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner ? Que faut-il même pour ébranler la plupart des autres hommes et les persuader ? Un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes. » Cela est vrai, même lorsque l'orateur parle une langue étrangère à des auditeurs.



VI

## ATHÈNES

Sounion. — Le Pirée. — Athènes. — L'École française. — L'Acropole.

*Athènes, 6 avril.*

Pour moi, je vous avoue que, d'aussi loin que je la découvris de dessus la mer, avec des lunettes de longue-vue, et que je vis quantité de grandes colonnes de marbre qui paroissent de loin et rendent témoignage de son ancienne magnificence, je me sentis touché de quelque respect pour elle ». Cette réflexion simple et pleine était écrite en 1672 par un capucin, le P. Babio, le premier Français qui ait décrit Athènes. Dans le probe langage de son temps, il exprimait le sentiment qu'ont éprouvé depuis tous les pèlerins de la Grèce.



ATHÈNES. LE PARTHÉNON : Vue du côté Est ; au fond l'Illyrie. (Phot. de M. Fontaine.)

L'approche d'Athènes cause l'émotion religieuse qui se dégage des sanctuaires où l'on vient de loin, par des routes pénibles, avec une foi dans le cœur. Jérusalem et Rome sont des villes saintes, mais le lettré d'Occident, qui voit les montagnes de l'Attique poindre sur la mer, se dit que, dans un pli de cette côte, est la nourrice vénérable et charmante qui, la première, éleva le monde européen. Bien des poètes et des penseurs, depuis l'humble capucin du dix-septième siècle, ont traduit l'émotion qu'éveille cette vue. Chateaubriand, Byron, Lamartine, Renan ont multiplié par la force du génie l'intensité des sentiments que les plus humbles éprouvent alors. Quelque chose de leur pensée élève désormais l'âme de tous ceux qui suivent leurs traces. Mais, en somme, à travers l'écho sonore de *l'Itinéraire*, de *Child Harold*, de *la Mort de Socrate* et de *la Prière sur l'Acropole*, le fond de toute pensée, devant la première apparition de l'Attique, c'est la réflexion du capucin sans génie.

Depuis le lever du jour, nous sommes sur le pont, les « lunettes de longue-vue » à la main. Malheureusement, le temps radieux de Nauplie s'est gâté. Le vent du nord, le vent de Thrace, souffle avec force sur la mer grise. Le ciel est voilé et, si l'air reste limpide, nous n'avons pas cette fête de lumière dont la Grèce a besoin. Bientôt, voici la côte d'Égine, montagneuse, nue et élégante de lignes. A notre droite se profile la pointe aiguë de l'Attique, le cap Colonne, le Sounion des anciens. Nous devrions le laisser

assez loin ; mais il est le portique nécessaire de l'Attique. Le commandant du *Sénégal* n'a pas voulu que nous soyons privés de ce spectacle. Malgré la difficulté de la manœuvre, avec un tel vent, il oblique la route du navire vers le cap, longe l'écueil de Gaïdaro et, doublant Sounion, nous conduit au large. Ensuite, il vire de bord et répète le doublement du cap.

De la sorte nous pouvons regarder à loisir les ruines qui le couronnent, treize colonnes d'un blanc éclatant, car le vent et les exhalaisons salines qui les rongent ne permettent pas à la patine dorée de s'y déposer. Le sonnet lapidaire de M. J.-M. de Hérédia jaillit aussitôt du souvenir :

Le temple est en ruines au haut du promontoire...

Les Grecs, race pratique, ne s'attardaient pas au rêve et voulaient définir l'infini ; mais au cap Sounion commençait la grande mer ; il ouvrait à l'imagination la plus vaste porte que puisse offrir leur pays. Ils venaient donc méditer en cet endroit. Platon, le plus digne parmi eux de donner l'élan aux âmes, y parlait à ses disciples et, depuis, son souvenir le domine, aussi majestueux, aussi charmant et plus durable que le temple d'Athéna.

Nous avons maintenant le cap sur le Pirée et la côte d'Attique se déroule à notre droite. Elle aussi est aride et élégante. L'Hymette borne la vue. Tout à coup, derrière sa haute cime, au centre d'une vaste plaine que couvre la voûte argentée d'un immense bois d'oliviers, paraît un rocher

sombre couronné par un portique blanchissant : c'est l'Acropole et le Parthénon. Cette vision soudaine se prolonge et s'étale. Le vert léger des oliviers, le brun vigoureux de la roche, les colonnes dorées du temple, les maisons d'Athènes, forment un tableau d'une harmonie délicate et forte, dont l'Acropole est le centre. Tous les regards sont pour elle ; ils reviennent toujours au plus beau piédestal que la nature et les hommes aient façonné pour le plus noble des temples, celui de la raison suprême, exprimée par la suprême beauté.

La plaine paraît et disparaît à travers les sinuosités de la côte montueuse. Au loin, une forêt de mâts annonce le Pirée. Elle se couronne de pavillons et de flammes, car c'est le matin de Pâques. Les premiers navires que nous apercevons sont ceux de l'escadre française que commande l'amiral de Maigret. Pendant l'opération délicate et longue du mouillage, nous avons tout loisir d'examiner la ville. Elle offre l'aspect commun aux ports de mer, sans autre note originale que les couleurs qui flottent gaiement dans l'air, car la ville est neuve et s'est formée en trente ans. Joignez-y cependant l'agitation de la race grecque, quelques costumes amusants et les caïques bariolés qui viennent de l'Archipel.

Pour gagner Athènes, je monte dans une de ces énormes voitures aux lanternes argentées, qui sont les fiacres athéniens, et dépassent, comme dimensions et luxe défraîchi, nos plus vastes landaus de noce. Dès la sortie du Pirée,



ATHÈNES. — LES PROPYLÉES, vue prise de la porte extérieure à gauche, en angle de la Pinacothèque. (Phot. de M. Jacques P. )

le cocher a rencontré un ami, qui est monté sur le siège, en *lapin*. et tous quatre, -- car j'ai pour compagnon de route M. A. Lefranc, secrétaire du Collège de France -- nous faisons la conversation sur les beautés et les souvenirs du paysage, autant que nous le permet, à nous deux, notre grec de collège. A mi-chemin, un cabaret se présente et le cocher arrête ses chevaux, pour les laisser souffler, dit-il, en réalité pour boire du vin résiné avec l'ami. J'aurais regretté que nous fussions privés de cette rencontre et de cet arrêt, car ils sont traditionnels : Théophile Gautier les notait en 1853.

La route, vilaine au début, est devenue charmante. Elle file, toute droite, entre des peupliers blancs, le long de la vallée du Céphise. L'air est sec et frais ; des nuages légers courent sur l'azur pâle. L'Acropole se montre et se cache, les stèles du Céramique blanchissent dans l'herbe, le Théséion s'étend, isolé et majestueux, sur sa vaste plate-forme. L'heure et le site sont délicieux. On ne saurait souhaiter, au seuil de l'Attique, une matinée et des impressions en rapport plus parfait avec le pays et ses antiques souvenirs.

Voici Athènes, toute pavoisée de blanc et de bleu, les couleurs grecques. Sur une longue suite de mâts, les initiales des jeux olympiques annoncent les fêtes de demain. Partout éclatent les serpenteaux de Pâques et, au tournant des rues, débouchent des fanfares. Les Grecs aiment encore plus que nous la musique des cuivres et les musiciens à costumes voyants. Que des

plumets et de gibernes, de soutaches et de galons !

On s'oriente vite dans Athènes, grâce aux deux grandes rues, la rue d'Eole et la rue d'Hermès, qui la traversent à angle droit. Jouez-y deux places, la place de la Constitution et la place de la Concorde, reliées par la rue du Stade et formant triangle avec celle de la Liberté, le boulevard de l'Université et la rue du Pirée, c'est tout ce qu'il faut pour se reconnaître ; d'autant plus que la ville, bâtie en terrain plat et tracée au cordeau, forme un vaste damier. Partout le rocher de l'Acropole sert de point de direction ou de repère.

L'ancienne Athènes, bâtie de l'autre côté de l'Acropole, sur un groupe de collines, était plus accidentée. Malgré l'uniformité du plan et l'égalité du terrain, la nouvelle est une fort belle ville, qui encadre dignement les monuments d'autrefois. A défaut de la grande invention artistique, les Athéniens ont conservé le goût de leurs ancêtres. Plus heureux que le reste de l'Europe, ils ont trouvé un style architectural. Ils ont pris aux formes antiques ce qui pouvait s'adapter à la vie moderne, et, sans pastiche d'archéologie, ils ont élevé de beaux édifices et d'agréables habitations. La moins réussie de leurs grandes bâtisses est le palais Royal, lourd, long et blanc. En revanche, l'Université, la Bibliothèque et l'Académie feraient honneur à de vieilles capitales ; l'Académie, surtout, fort originale et typique, avec sa polychromie éclatante et ses deux hautes

colonnes, qui élèvent dans l'air les statues dorées d'Athéna et d'Apollon. Même les constructions emphatiques, les gros immeubles de rapport, que la spéculation a multipliés depuis 1875, ne donnent pas une note trop choquante. Les maisons de dimension moyenne sont les plus nombreuses et elles s'accordent avec l'histoire, l'aspect et le climat du pays. Leurs portiques et leurs terrasses, leurs teintes claires et douces sont une joie pour l'œil. Athènes n'offre pas le spectacle douloureux des grands murs, jaunâtres et inachevés, qui racontent à Rome les ambitions fastueuses et les échecs ruineux.

Au flanc du Lycabette, le drapeau tricolore annonce l'École française. Au-dessous du drapeau est un beau buste de bronze, la *République* d'Injalbert, un des premiers où l'image de la France ne se modèle pas sur la tradition gréco-romaine. Cette tête est d'une Française, voire d'une Parisienne, et par un contraste piquant, c'est à Athènes, en vue de l'Acropole minervienne, qu'elle est dressée. Elle y tient bien sa place.

Il y a juste cinquante ans que l'École française d'Athènes existe. En 1840, si l'admiration littéraire pour l'antiquité grecque était fort vive, l'érection française avait un arrière considérable à rattraper. Jusqu'à la fin du second empire, les jeunes gens que l'École normale envoyait à Athènes se contentaient, pour la plupart, de feuilleter les auteurs grecs ; ils faisaient peu d'archéologie. Leur directeur, Daveluy, ne les excitait guère ; Beulé, M. Alexandre Bertrand et M. Heuzey



LES JEUX OLYMPIQUES à Athènes. — Le Stade restauré, vu de l'extérieur.  
(Phot. de M. Cartailhac.)



LES JEUX OLYMPIQUES à Athènes. — Le Stade vu de l'intérieur.  
(Zuñiga, de l'Académie. Phot. de M. Cartailhac.)



ATHÈNES. — Le temple de Minerve.  
(Phot. de M. Cartailhac.)



L'ARRIVÉE DE LA STATUE D'APOLLON à Piétraoéthèque, les Propylées, le temple d'Apollon.  
(Phot. de M. Cartailhac.)

étaient de brillantes exceptions. Le nom le plus célèbre que l'École eût révélé au grand public était celui d'About, athénien de Paris, aussi peu respectueux pour la Grèce ancienne que pour la Grèce contemporaine. M. Lévêque, esthéticien de haute pensée, M. Jules Girard, esprit attique, ramené par le séjour d'Athènes dans sa patrie intellectuelle, M. Georges Perrot, qui rendait à l'épigraphie un monument de première importance et se préparait à écrire l'histoire de l'art dans l'antiquité, Fustel de Coulanges, le grand historien, auraient suffi, les années suivantes, à justifier l'existence de l'École, qui comptait aussi parmi ses membres MM. Mézières, Gebhart, Petit de Julleville, Decharme, Cartault, littérateurs ou érudits de premier ordre.

Mais il fallut 1871 et ses rudes enseignements pour provoquer, ici comme ailleurs, un brusque réveil et engager toute l'École dans sa vraie voie. Après la direction de M. Emile Burnouf, qui avait préparé le mouvement, les membres de l'école se portèrent avec ardeur vers l'étude des monuments. Ils y étaient encouragés avec une énergie douce par Albert Dumont, qui se préparait dans ce poste à pousser activement la réorganisation de l'enseignement supérieur, commencée par M. du Mesnil. Dès lors, l'École travaillait beaucoup, avec de faibles ressources. Chacun de ses membres en revenait archéologue, après des services, souvent considérables, rendus à la science, et avec un nom. En vingt-cinq ans, Olivier Rayet, Riemann, MM. Paul Girard,

Jules Martha, Haussoullier, Pottier, Hauvette Marcel Dubois, Salomon Reinach, Gaston Deschamps, créaient une branche française d'archéologie grecque, continuaient le mouvement philologique ou même prenaient, au sortir de l'École, vers la presse et la littérature, le chemin frayé par About.

Après Albert Dumont, M. Foucart continuait l'impulsion et rendait personnellement les plus grands services aux études épigraphiques. L'École est aujourd'hui dirigée par M. Homolle, dont je vous ai dit l'œuvre à Delphes et que nous suivrons dans quelques jours à Délos. Elle aurait célébré cette année-ci le cinquantenaire de sa fondation, s'il n'eût mieux valu renvoyer la fête à l'an prochain, pour ne pas en perdre l'éclat modeste et sérieux dans le fracas des jeux olympiques. A ce moment, elle publiera sans doute son livre d'or, la liste de ses membres et de leurs travaux. On verra ce que lui doivent à cette heure là Sorbonne, les Facultés, les Lycées, les Musées nationaux. Les noms déjà trop nombreux de ceux qui, chez elle, sont morts pour la science en pleine jeunesse, seront mis en lumière. Les pouvoirs publics et l'opinion apprécieront alors l'étendue de ses services; ils lui donneront, dans l'avenir, comme ils l'ont fait pour Delphes, les moyens d'entreprendre de grands travaux; ils apprécieront à sa valeur l'honneur qu'elle procure à la France. Nous ne sommes plus seuls à Athènes. Il y a, depuis 1874, un institut allemand, qui travaille beaucoup et à qui l'argent ne manque pas. Un institut an-

glais et un institut américain sont en voie de formation.

Aidés comme ils le méritent, les membres de l'École française n'auront à craindre aucune concurrence, car ils sont une élite et ils travaillent avec ardeur. J'ai vu de près leur existence. Ils accueillaient ceux de leurs anciens qui étaient avec nous; ils m'ont fait l'honneur de me traiter en camarade. Le jour de Pâques, M. Homolle réunissait à sa table les membres de l'École et plusieurs passagers du *Sénégal*. Nous avons mangé, selon la coutume pascale des Grecs, l'agneau à la Palikare, rôti tout entier en plein air; nous avons bu à la France et à l'œuvre de l'École. Même en Grèce, notre pays retrouve la concurrence acharnée qui s'exerce partout en Europe contre son influence et son action. En Grèce, comme ailleurs, il applique son clair génie, ses vives intuitions, sa patience et, surtout, son art de faire beaucoup avec peu, lui qui, d'autre part, dépense beaucoup pour des résultats incertains. L'argent qu'il donnera ici sera bien employé.

Le jour de l'arrivée, à trois heures, nous avions rendez-vous à l'Acropole. Nous y arrivons par la porte d'Hadrien, une des plus belles avenues que l'homme et la nature aient ouverte devant des œuvres sublimes. A gauche s'étendent les grands ombrages du jardin royal, le nouveau Stade étale sa montagne de marbre et l'Hymette développe sa longue ligne grise, nuancée de lilas. Le groupe de *La Grèce et lord Byron*, par Chapu et Falguière, se profile sur l'horizon et, comme tout à l'heure au fronton de l'École française, nos sta-



ATHÈNES. — Le Temple de la Victoire Aptère. (Phot. de M. d'Arante.)



ATHÈNES. — L'Odeon d'Herode Atticus; en haut, le Parthenon. (Phot. de M. Fontaine.)



AU CÉRAMIQUE. — La Stèle du Taureau. (Phot. de M. Fontaine.)

tuaires supportent bien la lumière de Grèce. Devant se dresse la haute colonnade de l'Olympéion. Le flanc rouge de l'Acropole, abrupt et ceint de remparts énormes, ferme la perspective. De loin, le rocher est un piédestal, de près c'est une citadelle. Il est ainsi l'image complète du génie grec, fait de grâce et de force, car au-dessus des murs de défense s'élève le double fronton du Parthénon.

Nous contournons le rocher et nous voyons, au passage, le théâtre de Bacchus, où furent joués Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, avec son mur de scène aux robustes sculptures et la rangée de fauteuils de marbre qui, avec leurs inscriptions, semblent attendre leurs titulaires. A côté, l'Odéon, solennel et morne; avec son énorme façade à plein cintre, nous fait songer que, décidément, ce nom est prédestiné aux grands théâtres, pensifs et vagues, qui se greffent sur des scènes illustres. Voici l'escalier monumental, œuvre romaine dans laquelle Beulé crut découvrir l'entrée grecque, alors qu'elle se réduisait à un chemin sinueux, à travers les rochers, le chemin des Panathénées. Enfin, les Propylées, et, au-dessus, le Parthénon.

Vous n'attendez pas que je le décrive, ni même que je vous dise nos impressions. Nous sommes devant le vrai but de notre voyage, le sanctuaire de la religion qui nous a conduits ici. Nos sentiments sont ceux de quiconque aborde ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre; leur expression serait banale. Nous avons tous lu la *Prière sur l'Acropole* de Renan et elle

s'élèvera dans la mémoire de tous ceux qui parcourront ces notes. A Delphes, à Olympie et à Mycènes, nouvellement découvertes, j'avais quelque chose de nouveau à dire; ici, je répèterais faiblement.

Notre avantage sur la plupart de ceux qui viennent ici est d'avoir des guides tels que les nôtres. A MM. Monceaux et Reinach se sont joints deux membres de l'École française, MM. Perdrizet et Fournier. Lentement, jusqu'à la nuit tombante, nous parcourons le plateau. Nous voyons le temple de la Victoire aptère, si petit et qui, de près, ressemble à un autel grandiose; l'Erechthéion, chef-d'œuvre de grâce, à côté du Parthénon, chef-d'œuvre de beauté; le Musée de l'Acropole, où sont réunis tous les fragments de sculpture trouvés sur le plateau. De ceux-ci il y a quelque intérêt à parler, car, grâce à eux, l'histoire de la sculpture grecque s'est grandement enrichie en quelques années. Je reviendrai sur ce sujet, à propos du Musée national.

La visite finie, personne ne songe à descendre. Aucun de nous ne quittera l'Acropole avant le soleil couchant. Sur la vaste esplanade, les groupes s'égrènent et chacun, solitaire et silencieux, va et vient, recommence la visite, en revenant toujours au Parthénon. Parmi nous circulent quelques matelots français. Gais et rieurs, ils ont commencé par plaisanter. Bientôt, la majesté et la mélancolie du lieu agissent sur ces âmes simples; ils deviennent silencieux et écoutent les explications de nos guides, avec l'attention respectueuse des fidèles au sermon.

Nous contemplons le panorama, qui se déroule autour de la colline sacrée: à l'ouest le golfe Saronique, Salamine et Egine; à l'est, le Pentélique; au sud, l'Hymette; au nord, le Parnès. Dans ce cirque de mer et de montagnes, les restes de l'ancienne Athènes s'aperçoivent autour des collines du Pnyx et de l'Aréopage, au bord de l'Ilissos; à l'est l'Athènes moderne s'étale dans la plaine. De grands aigles planent dans l'air, très haut. Des bruits de fanfares et de détonations montent de la ville: c'est Pâques et la veille des jeux olympiques. Dans la cour de l'hôpital militaire, en face du théâtre de Bacchus, des soldats convalescents dansent la *romaine*, la danse nationale, lente et gracieuse, qu'accompagne le chant des danseurs, et où semble survivre quelque chose de l'orchestrique antique. Au pied de la colline des Nymphes, devant le Théséion, des hommes en fustanelle dansent aussi, au son d'une musette, dont une grosse caisse rythme la mélopée. Ainsi, les deux Athènes vivent côte à côte. Cette jeunesse et cette vieillesse forment un ensemble d'un charme singulier. C'est l'aspect de Rome, avec moins de force et plus de finesse.

Demain et les jours suivants, les jeux olympiques. Leur attenté enfièvre la ville, la foule est énorme et tout parle d'eux. Je serais bien étonné, pourtant, si l'Acropole et la vieille Athènes ne retenaient pas à leur détriment la majeure partie de notre caravane. Comme je l'ai fait jusqu'ici, je vous dirai seulement ce que j'aurai vu.

Si nous avons été très regardés et très fêtés depuis Delphes jusqu'à Nauplie, nous pas-



ATHÈNES. — L'OLYMPIEION, avec la perspective de l'Acropole dans le fond. (Phot. de M. Porcher.)

sons parfaitement inaperçus depuis que nous sommes à Athènes. Il y a trop d'affluence pour qu'une caravane de plus ou de moins soit remarquée. Tant mieux ; nous en serons plus libres. Tout à l'heure, cependant, on me dit qu'un groupe de nos compagnons s'étant arrêté devant le palais, le roi, qui montait en voiture, leur a parlé avec sa bonne grâce habituelle et, en leur exprimant sa sympathie pour la France, leur a souhaité la bienvenue. Comme il convient, ils ont crié : « Vive le roi ! » Ce cri, dont les Français sont assez déshabitués, a dû étonner leurs propres oreilles. Jamais il ne fut moins séditieux.



VII

ATHÈNES

Les Jeux olympiques. — Le musée de l'Acropole ; les statues archaïques d'Athéna. — Le musée national ; le trésor de Mycènes ; les coupes de Vaphio ; les figurines de terre cuite. — La céramique. — Daphné.

*Le Pirée, 9 avril.*

TENEZ-VOUS beaucoup à ce que je vous parle longuement des Jeux olympiques ? L'agence Havas vous enverra, jour par jour, l'ordre des luttes et les noms des vainqueurs. Je ne dédaigne pas, bien s'en faut, l'institution qu'un de

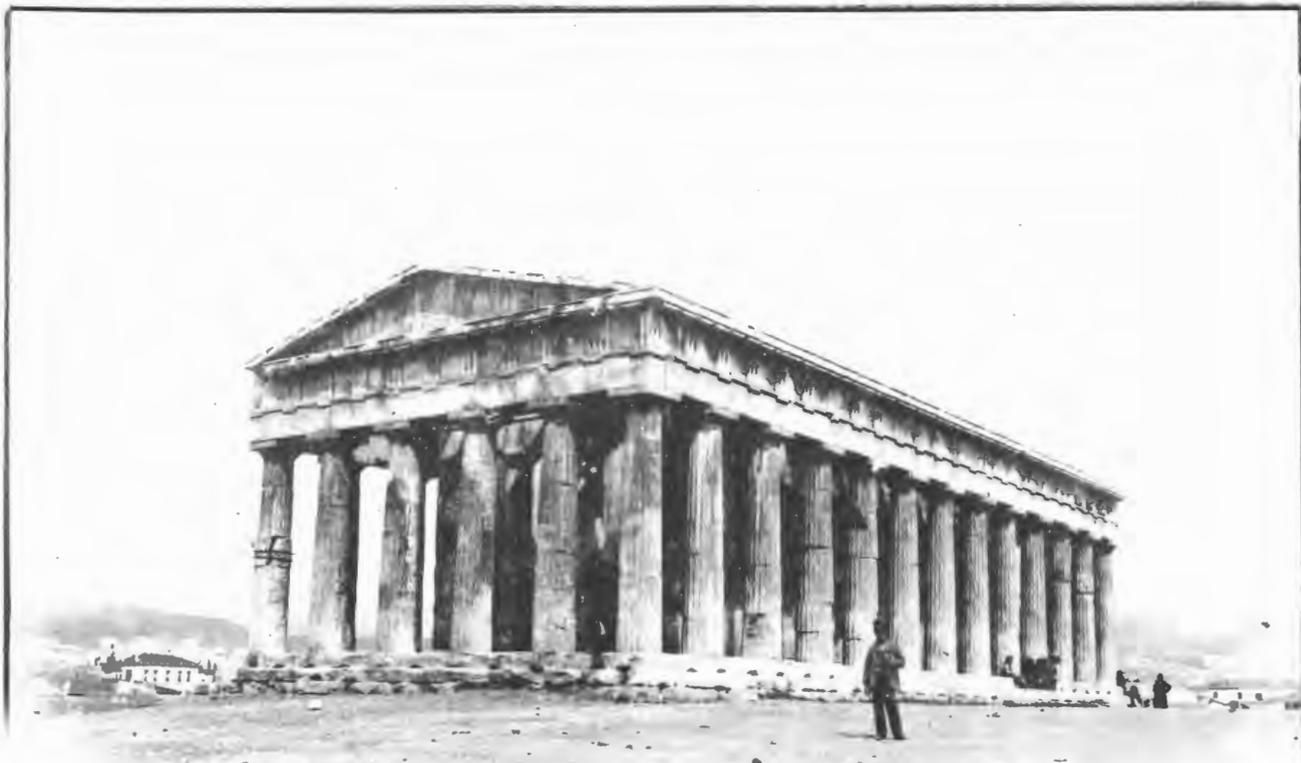
nos compatriotes, M. de Coubertin, vient de restaurer, après vingt siècles, avec un éclatant succès. J'apprécie à leur valeur des exercices dont le seul tort, dans un système d'éducation assez différent de celui des anciens Grecs, est de prendre beaucoup de temps aux études intellectuelles, et qui, s'ils fortifient les muscles de l'Europe, risquent d'anémier son cerveau. J'accorde même, si vous voulez, qu'une course de bicyclettes, au pied du Parthénon, est un spectacle esthétique. Mais, enfin, la course et le saut, voire la discobolie, ne sont pas choses dont la description, pour venir d'Athènes, puisse être bien nouvelle. Il y a, au contraire, dans les questions d'art qui se posent ici, des éléments peu connus du grand public.

Je me bornerai donc à vous dire, en gros, l'aspect des jeux, et ce qu'ils ajoutent à la physiologie d'Athènes. J'ai fait mon devoir et, le lundi 6, à deux heures de l'après-midi, je me dirigeais vers le Stade. Il est formé par trois collines, contre-forts de l'Hymette. Le Bischoffsheim de l'ancienne Athènes, Hérode Atticus, l'avait richement revêtu de marbre. Il était en ruines, lorsqu'un Grec, habitant l'Égypte, M. Abérof, résolut de le rétablir dans sa splendeur première. Cette réfection a déjà coûté un million. Les travaux ne sont pas encore terminés et une partie de l'immense enceinte n'offre encore qu'un décor de bois et de toile. Mais, définitif ou provisoire, l'aspect est grandiose.

L'ancien Stade servait à célébrer les jeux des Panathénées. Devant lui passait la procession que

Phidias a représentée aux murs du Parthénon. Lundi dernier, un cortège assez différent remplissait de bruit et de poussière les deux avenues Amélie et Olga, qui conduisent au nouveau Stade. Athènes et ses visiteurs s'y confondaient. Imaginez l'avenue du Bois-de-Boulogne, le jour du Grand-Prix. Les équipages bien attelés sont nombreux à Athènes, car les riches commerçants aiment à paraître, et tous roulaient vers le Stade en livrée de gala. Dehors aussi les grands fiacres, à fanaux argentés. Les cochers de maître, très dignes, faisaient : *hep!* les cochers de fiacre, très affairés, échangeaient entre eux des « paroles ailées ». Sur la chaussée, beaucoup d'officiers, pimpants et sanglés, beaucoup de bourgeois trainant leur famille et apostrophant leurs enfants de noms à la Plutarque, beaucoup de fustanelles venues de loin. Là-bas, au milieu des fanfares, passaient le roi, la cour et les ministres.

Le Stade peut contenir 50,000 spectateurs. Si le centre des gradins regorge, il y a beaucoup de vide sur les côtés. En revanche, le sommet des collines, dont les flancs forment l'enceinte, est couvert de spectateurs, qui veulent voir sans bourse délier. Ils se souviennent, en vrais Athéniens, que, dans l'antiquité, les spectacles étaient gratuits. Quoique un peu monotones, les jeux excitent beaucoup d'intérêt. Pour moi, je suis placé trop haut ; à cette distance, les concurrents ressemblent à des insectes agités. Imaginez que, du haut des tours de Notre-Dame, on veuille suivre un spectacle donné sur le par-



ATHÈNES. — Le Théséion. (Phot. de M. Fontaine.)

vis. Des gradins plus rapprochés, on voit mieux et on applaudit avec fureur.

Les jeux vont durer quinze jours et nous n'en avons plus que trois à passer dans Athènes. Une séance me suffit et je donne le reste du temps aux monuments et aux musées. La plupart de mes compagnons font de même. Il nous suffit d'apprendre, le soir, en nous retrouvant avec les fervents du Stade, les péripéties et les résultats des épreuves. Les Américains tiennent la tête, mais l'honneur français est sauf : nos compatriotes ont leur belle part de récompenses, et nous possédons, à bord du *Sénégal*, un premier prix d'escrime.

Le Parthénon nous attire et nous groupe comme fait l'aimant sur la limaille de fer. Que cette métaphore scientifique ne vous étonne pas : elle est dans Platon. Au moins une fois par jour nous montons au divin rocher. A chaque visite, l'impression est plus profonde, comme aussi, du haut de l'Acropole, la vue d'Athènes dégage peu à peu tout son charme. Je connais un Français qui, à Rome, par tous les temps, faisait l'ascension du Palatin ou du Pincio. A Athènes, il n'eût point quitté l'Acropole et se fût fait stylite.

Aux ruines guerrières de Morosini et aux mutilations volontaires de lord Elgin, le tremblement de terre de 1804 vient d'ajouter un nouveau dommage. Le fronton oriental du Parthénon est sensiblement ébranlé et un travail de consolidation commence d'après les récentes études de M. Lucien Magne. Ce travail était urgent.

Une partie de l'entablement, à droite, menace ruine, et il semble que les deux premières colonnes, du même côté, ne sont plus d'aplomb. Je tiens de source certaine, par l'éphore général des antiquités, M. Cavvadias, M. l'architecte Troump, notre compatriote, et les membres de l'École française, que le travail doit se borner à l'indispensable. Il ne s'agit pas de *restaurer*, heureusement.

A cette occasion, l'éphorie se propose d'examiner s'il n'y aurait pas moyen de relever quelques-unes des colonnes renversées par l'explosion de 1687. Elles gisent, complètes, sur la plate-forme de l'Acropole. Si l'on peut les remettre en place, *sans ajouter un morceau de marbre*, le monument y gagnerait, surtout si l'on parvient à réunir les fragments des architraves. Il en est de même pour la partie basse de l'Erechthéion, dont les décombres couvrent le sol. On a procédé de la sorte pour la tribune des Cariatides et le temple de la Victoire aptère. Les débris de celui-ci étaient noyés dans la maçonnerie d'un bastion turc ; aujourd'hui, l'exquis édifice revoit la lumière, au-dessus des Propylées, et reprend au soleil sa couleur dorée.

Ces relèvements continueraient les grands travaux poursuivis à l'Acropole par M. Cavvadias. On se rappelle la merveilleuse découverte qu'ils amenèrent en 1886. Dans la partie basse de l'Erechthéion, quatorze statues de femmes, en marbre de Paros, étaient exhumées. C'étaient les anciennes images d'Athéna, mutilées par les Perses et ensevelies par les Athéniens, après la

fuite des envahisseurs, sous les remblais d'un nouveau temple. Elles sont maintenant groupées dans le petit musée construit à l'extrémité de la plate-forme. Raides, dans leurs robes à plis droits, les cheveux tombant en masses égales, les yeux obliques, un sourire étrange sur les lèvres, elles étaient peintes de vives couleurs, qui se sont amorties à l'air, mais qui, au moment de la trouvaille, conservaient tout leur éclat. Elles marquent un moment capital de la sculpture grecque, de même qu'elles apportent un argument considérable dans la question de la polychromie. Avec elles, l'art commençait à se dégager de la gaucherie primitive et de la convention hiératique. Quant au sourire qui relève uniformément leurs lèvres, il semble n'avoir d'autre but que de marquer la sérénité joyeuse des Dieux. C'est une convention et un procédé. Il n'en est pas moins d'un charme mystérieux, surtout lorsque l'on songe que ces premières images de la Minerve athénienne ont vu, avec leurs yeux de cristal, les Perses monter à l'assaut de l'Acropole, l'Asie menaçant l'Europe et repoussée par elle, la barbarie vaincue par la civilisation.

Tout ce musée de l'Acropole est un modèle. D'habitude, un musée n'offre qu'une réunion d'œuvres disparates, offrant un intérêt propre, mais ne donnant pas une démonstration commune. Ici, les objets sont de même origine et ils racontent une même histoire, le développement d'un culte et d'un art en un lieu déterminé. On a laissé en place tout ce qui pouvait y rester ;



ATHÈNES. — VUE GÉNÉRALE DE LA VALLÉE DE L'ILISSOS, prise de l'Acropole. A gauche, le Stade restauré; en face, le Temple de Zeus Olympien; au fond, l'Illysse.

ainsi la partie occidentale de la frise de Phidias, dans la *cella*. Les figures isolées et les fragments détachés ont été répartis en neuf salles, d'un classement lumineux. Il y a là quelques-uns des plus anciens monuments de la sculpture grecque, comme l'Héraklès combattant l'Hydre de Lerne; des plus étranges, comme le Typhon aux trois corps humains, peints de bleu et de rouge crus; des plus parfaits, comme les fragments de la balustrade du temple de la Victoire aptère, ces petites Victoires occupées aux préparatifs du sacrifice triomphal, parmi lesquels la plus célèbre, son message apporté, délie sa sandale. Une salle entière est consacrée aux fragments du Parthénon et des moulages permettent d'apprécier dans leur étendue les rapines de lord Elgin. Dans le vestibule, un bas-relief représentant les Trois Grâces est peut-être celui que Socrate avait sculpté pour l'Acropole, avant de se donner à la philosophie.

Mais, pour connaître l'art grec dans son étendue, sa variété et sa richesse, pour se convaincre, surtout, que l'histoire complète de cet art commence à peine, il faut aller au Musée national et y passer de longues heures. Qui n'a point vu ce musée n'a qu'une idée incomplète de l'art grec, connût-il le Vatican et le musée de Naples, le Louvre et le British Museum, les musées de Berlin et de Munich. C'est ici que le gouvernement grec a réuni ses anciennes collections aux résultats des fouilles poursuivies depuis vingt-cinq ans sur son territoire par la Société archéologique d'Athènes, l'École française, l'Institut

allemand et les particuliers, dont un, Schlie-mann, à lui seul, lui a donné le merveilleux trésor de Mycènes.

Comme le nouveau Stade et plusieurs monuments d'Athènes, l'édifice est dû au patriotisme et à la générosité privée. C'est un Grec de Saint-Petersbourg, M. Bernadakis, qui en a fait les fonds. Les architectes ont bien employé son argent. Leur œuvre est parfaite, commode de distribution, bien éclairée, sobre de décoration. Quant au classement, il fait le plus grand honneur à M. Cavvadias et à ses aidés, MM. Tsoundas, Philios, Skias, Léonardos, Staïs, etc. Non seulement M. Cavvadias dirige, mais il met la main à l'œuvre; outre l'Acropole, il a fouillé avec la même habileté et le même bonheur à Epidauré d'Argolide. Quant à ses lieutenants, le nom de chacun d'eux reste attaché à quelque champ de fouilles. A cette heure, si le Musée d'Athènes ne contient pas tout ce qui a été trouvé sur le territoire grec, — car plusieurs villes entendent garder leurs trésors d'art et font bien, — du moins y trouve-t-on tout ce que le gouvernement central a pu transporter dans la capitale.

A l'entrée, la première salle, la salle d'honneur, est consacrée à Mycènes. Aucune collection en Europe ne produit une impression aussi saisissante. On se trouve ici en face de toute une civilisation représentée par son art. Et quelle civilisation! Prodigeusement riche, encore voisine des temps préhistoriques et déjà raffinée, composite et originale. A Mycènes

avaient abouti, avant l'invasion dorienne, l'art de l'Asie, des îles Ioniennes, de l'Égypte, et à ces éléments si divers, la race achéenne avait ajouté sa marque propre. Les tombeaux de l'Acropole ont livré, avec les squelettes qui sont ici, des centaines d'objets en or : couronnes et cuirasses, bijoux, coupes, vases, poignées d'épée, figurines religieuses, plaques et rondelles d'ornement, animaux héraldiques ou symboliques. Puis, des vases d'argent, des armes de bronze, des objets d'ambre, d'albâtre et de porcelaine. Tout cela ciselé, gravé, martelé, repoussé avec une richesse d'invention et, souvent, une perfection d'art surprenante.

Les plus attirants de ces objets sont les masques funéraires, car, dans leur gaucherie, ils visent au réalisme complet; ils veulent reproduire des physionomies, même mortes. L'un d'eux, surtout, avec ses paupières closes, son nez long et droit, aux narines pincées par la mort, la barbe soigneusement peignée et la moustache taillée en croissant, montre, par la boursoufflure ou l'affaissement de la décomposition commençante, qu'il a dû être moulé sur le cadavre, puis estampé. Je ne vois de comparable à cet art que celui de quelques statues de Saint-Denis, où l'aspect du cadavre est reproduit avec une sincérité complète. Ce masque de Mycènes est admirable de tristesse, l'universelle tristesse des morts, et de fierté survivant à l'être.

Comme contraste, à côté de cet art farouche, la même salle expose les deux vases d'or découverts à Vaphio, en Laconie. Ils représentent



ATHÈNES. — Stèle funéraire au Céramique. (Phot. de M. Fontaine.)



ATHÈNES. — Le Théâtre de Dionysos : vue les gradins. (Phot. de M. Fontaine.)



ATHÈNES. — Le monument de Lysicraté. (Phot. de M. Achille.)



ATHÈNES. — La Tour des Vents et les Portiques de l'Agora. (Phot. de M. Fontaine.)

des chasses au taureau sauvage. La Renaissance italienne n'a rien produit de supérieur, comme vérité d'observation et délicatesse de travail. Ils font songer au naturalisme énergique de Barye. Le procédé technique d'exécution, — le repoussé au marteau repris au burin, — dénote une science et une sûreté de main d'autant plus admirables que certaines particularités de facture multipliaient les difficultés du travail. Le caractère d'art n'est pas moins surprenant. Non seulement les artistes mycéniens ont observé la nature avec autant d'intelligence que de respect, mais ils ont voulu rendre la vérité du mouvement avec cette rapidité de vision que la photographie instantanée nous rend facile aujourd'hui, mais qui, en ce temps-là, tient du prodige. Aux époques primitives de l'art, la part de la convention est énorme ; ici, le désir de la vérité dépasse les scrupules des époques les plus avancées. Et, non seulement les maîtres inconnus égalent déjà leurs plus lointains successeurs par la sûreté de leur science, mais ils ont senti et fixé le double charme que l'œuvre d'art produit par des moyens tout opposés. L'un des vases est une esquisse enlevée de verve ; l'autre un modèle de travail achevé.

Disposées de manière à donner un enseignement, les salles de sculpture sont assez riches pour le donner complet. On y suit le développement de la sculpture grecque depuis les premiers essais de l'archaïsme jusqu'aux œuvres de l'école romaine. Il y a des pièces typiques ou

parfaites à Delphes et à Olympie, mais, outre qu'un certain nombre viendront à Athènes, on trouve ici, en attendant, l'équivalent ou le semblable. Chaque salle est consacrée à une période ou à une école. Dans la salle archaïque, vous trouverez les plus anciennes représentations des dieux, l'Artémis et la Nikè de Délos, assises et raides, et les trois Apollons, les bras pendants et les jambes presque unies, avec le léger mouvement hiératique de la droite en avant ; puis les stèles peintes, dont l'importance a été longtemps méconnue. Dans les salles des cinquième et quatrième siècles, on suit en quelques instants les rapides progrès de l'art, et on trouve l'Athéna de 1879, réduction de la fameuse statue de Phidias, avec la tête de jeune homme de Praxitèle et les trois bas-reliefs de Mantinée, œuvres accomplies de son école. De même pour les époques alexandrine et romaine. Les stèles et les vases funéraires à eux seuls occupent six salles, et cette collection expose l'idée complète que les Grecs se faisaient de la mort, idée grave et calme, sans révolte, dominée par la résignation et le souvenir. Toutes ces œuvres sont telles que la terre les a rendues, sans restauration, par suite sans erreur. C'est au sens artiste du spectateur à les compléter librement, sans la servitude imposée d'une collaboration moderne.

La collection des vases peints, outre sa richesse, a le mérite de provenir tout entière de la Grèce et de ne pas offrir le mélange hétérogène de la plupart des collections du même genre qui se

sont formées en Europe. Les séries n'offrent pas de lacunes et, par là, ces vases livrent tous leurs secrets à l'artiste et à l'historien.

Quant aux figurines de terre cuite, si le Louvre et Berlin en possèdent d'aussi gracieuses, ils n'ont qu'un choix, alors que, au musée d'Athènes, toutes les formes de l'art minuscule et charmant des coroplastes sont représentées. Les statuettes de Béotie et d'Ionie, de Tanagra, d'Antédon, de Myrrhina remplissent deux salles. En entrant, c'est un ravissement. Toutes les nuances de la terre blonde caressent les yeux et la variété des attitudes donne l'illusion du mouvement. Il semble que ce petit peuple marche, danse et coquette. Ce sont les plus gracieux des êtres minuscules que l'imagination a créés chez tous les peuples pour être, en raccourci, l'image embellie de l'existence familière. Divinités familières, gens de moyennes conditions, demi-monde engageant, petits amours, attributs domestiques, religieux ou comiques, sous leurs laits de chaux et leurs traces de couleurs vives, ils semblent de loin bruire et chuchoter ; de près, ils vivent d'une vie discrète et confiante.

Et il y aurait encore à mentionner les lécythes blancs, les miroirs, les antiquités juridiques, les statuettes de bronze, parmi lesquelles une merveille, l'athlète aux lèvres et aux oreilles meurtries par les coups de poing, et une Athéna combattant, de valeur inestimable par le fini du travail et le caractère de la représentation.

Je me contente de feuilleter mes notes, non que j'espère donner même une idée de ce



ATHÈNES. — LE THÉÂTRE DE DIONYSOS : *Le mur de scène.* (Phot. de M. Jacques Porcher.)

prodigieux musée, mais pour indiquer au public français l'étendue d'une richesse que connaissent seuls, les archéologues de profession. L'Europe, remplie des dépouilles de la Grèce, a cru longtemps posséder le meilleur de son trésor d'art. Elle se trompait. Dès qu'ils se sont mis à fouiller leur propre sol, les Grecs ont exhumé leur patrimoine et il se trouve que l'étranger n'en retient qu'une faible partie. Il faut désormais venir chez eux pour connaître, leur art et nos musées, pour donner une idée de ce qu'ils possèdent, devront leur demander des moulages.

Si je copie quelques-unes des notes que j'ai prises dans les musées, je me garderai bien d'en faire autant pour celles que je rapporte de mes visites aux monuments d'Athènes: cela pour le motif que j'indiquais en évitant de décrire le Parthénon. Je ne pourrais rien dire qui ne soit partout: sur le monument choragique de Lysicrate, sauf qu'il est trop restauré; sur la Tour des Vents, sauf qu'elle a été bien surfaite; sur l'Aréopage et le Pnyx, sauf qu'ils donnent lieu à bien des controverses et que la topographie d'Athènes est loin d'être fixée; sur le Théséion, sauf que son seul tort est d'avoir au-dessus de lui la comparaison dominante, inévitable, écrasante du Parthénon.

Il me suffira de rappeler le souvenir d'une promenade au Céramique, par une après-midi où le soleil se montrait de temps en temps et souriait sur les stèles antiques. Je songeais aux Alysamps d'Arles. C'est la même poésie et le

même charme. Arles a l'avantage du site et de ses grands platanes, toujours murmurants. Il lui manque les figures graves et douces qu'Athènes chargeait d'exprimer sur les tombeaux sa pensée de la mort. Le courage militaire dans le monument de Dexiléos, la jeunesse virgine dans celui d'Hégésio, le bonheur de la vie domestique dans celui de Démétria et de Pamphilé, expriment de manière incomparable la beauté triste de ce que la mort fauche en sa fleur héroïque et charmante.

J'ai pu aussi, grâce à MM. Cavvadias et Troump, visiter le monastère bysantin de Daphné, sur la route d'Eleusis, au pied du Parnès. Avec l'ancienne métropole d'Athènes, attendrissante de petitesse et exquise par ses murs brodés de bas-reliefs antiques ou sculptés avec une gaucherie scrupuleuse, elle est un précieux spécimen d'un style que le culte de l'antiquité ne doit pas faire négliger, car il a sa place dans l'histoire de l'art et l'histoire d'Athènes. L'église de Daphnéa pour elle ses mosaïques, dont on ne trouverait l'équivalent qu'à Constantinople et à Ravenne. Pour nous Français, la métropole et Daphni racontent une page de notre histoire. Sur les murs de la métropole figurent les armes des La Roche et des Villehardouin, dues d'Athènes. Dans le cloître de Daphné, les sarcophages vides des La Roche sont écussonnés de fleurs de lys.

Et le site est charmant, en ce pli de terrain, au pied du sévère Parnès. A cet endroit, la montagne ramène mollement à ses pieds un

coin de son manteau. La mer prochaine agrandit l'horizon de la route, et le flanc du Parnès relève la douceur du paysage par la fermeté du fond. A l'impression esthétique se joint un souvenir de drame pour en augmenter la force. Jadis, les brigands fréquentaient en cet endroit. Edmond About a placé dans le Parnès la scène du *Roi des Montagnes*. Il n'y a pas si longtemps, un ancien officier de marine français, vivant à Athènes, avait conduit ici quelques camarades de la station navale du Levant. Pendant qu'ils admiraient le site et l'édifice, des hommes en fustanelle, la sacoche aux pistolets et poignards copieusement garnie, les regardaient. C'étaient des brigands, qui se concertaient sur les chances d'une attaque. Le cocher grec entendait leur conversation; il prévint obligeamment les voyageurs, qui purent remonter en voiture avant que les délibérants eussent fini de peser le pour et le contre. Il n'y a plus de brigands sur la montagne; mais, s'il y en avait encore, nous serions bien protégés. Pendant notre visite, deux gendarmes font boire leurs chevaux au puits du monastère.

Pendant cette course, à Daphni, le long de la voie sacrée, à travers la forêt d'oliviers de Colonne, qui laisse entrevoir les stèles funéraires d'Otfried Müller et de Lenormant, j'ai manqué la visite d'Eleusis. L'œuvre de déblaiement se poursuit par les soins de M. Skias. Si, comme nous l'espérons, le voyage de cette année en suscite d'autres aux mêmes lieux, nous reviendrons.



*L'ÉCOLE FRANÇAISE d'Athènes: Au centre, la bibliothèque et le musée; à droite, les appartements du directeur; à gauche, ceux des membres de l'École. (Phot. de M. Fontaine.)*

## VIII

## SUR L'ACROPOLE D'ATHÈNES

Premiers aspects de l'Acropole. — La Citadelle. — La Porte Beulé. — Les Propylées. — L'art grec et l'art romain. — Le Temple de la Victoire Aptère. — L'horizon de l'Acropole.

Paris, 25 avril.

Hier, nous avons quitté Athènes, à la dernière minute, en laissant au factotum de l'école française, le fidèle Kharalambos, le soin de boucler nos valises et de les transporter au Pirée. Nous ne voulions rien perdre de notre temps et, jusqu'au bout, nous avons vu et revu M. Salomon Reinach et votre correspondant rejoignant le *Sénégal* au moment où la cloche sonnait l'appareillage. Un moment même, en arrivant sur le quai, nous avons examiné la forêt de mâts avec inquiétude, nous demandant si notre navire n'avait point levé l'ancre.

Tout à l'heure, en chemin de fer, nous avons aperçu l'Acropole une dernière fois. A ce moment, le soleil couchant l'éclairait, et les colonnes du Parthénon se détachaient vigoureusement sur un azur intense. Jamais encore le temple ne m'était apparu dans cette pleine lumière, avec ce relief. C'est là, me disait mon compagnon, son véritable aspect, et je ne l'aurai vu ainsi que durant quelques secondes ! Il faudra revenir. C'est ce que nous pensons tous.



DEPUIS que le récit des impressions rapportées de Grèce par les passagers du *Sénégal* a été publié dans le *Temps*, j'ai reçu de mes compagnons de voyage et de mes lecteurs une réclamation formulée avec beaucoup d'insistance. Ils estiment que l'historien d'un pèlerinage manque à son devoir si la visite au sanctuaire n'est pas le principal objet de sa relation. Ils m'accusent de m'être dérobé devant la partie essentielle de ma tâche et d'avoir « escamoté le Parthénon ».

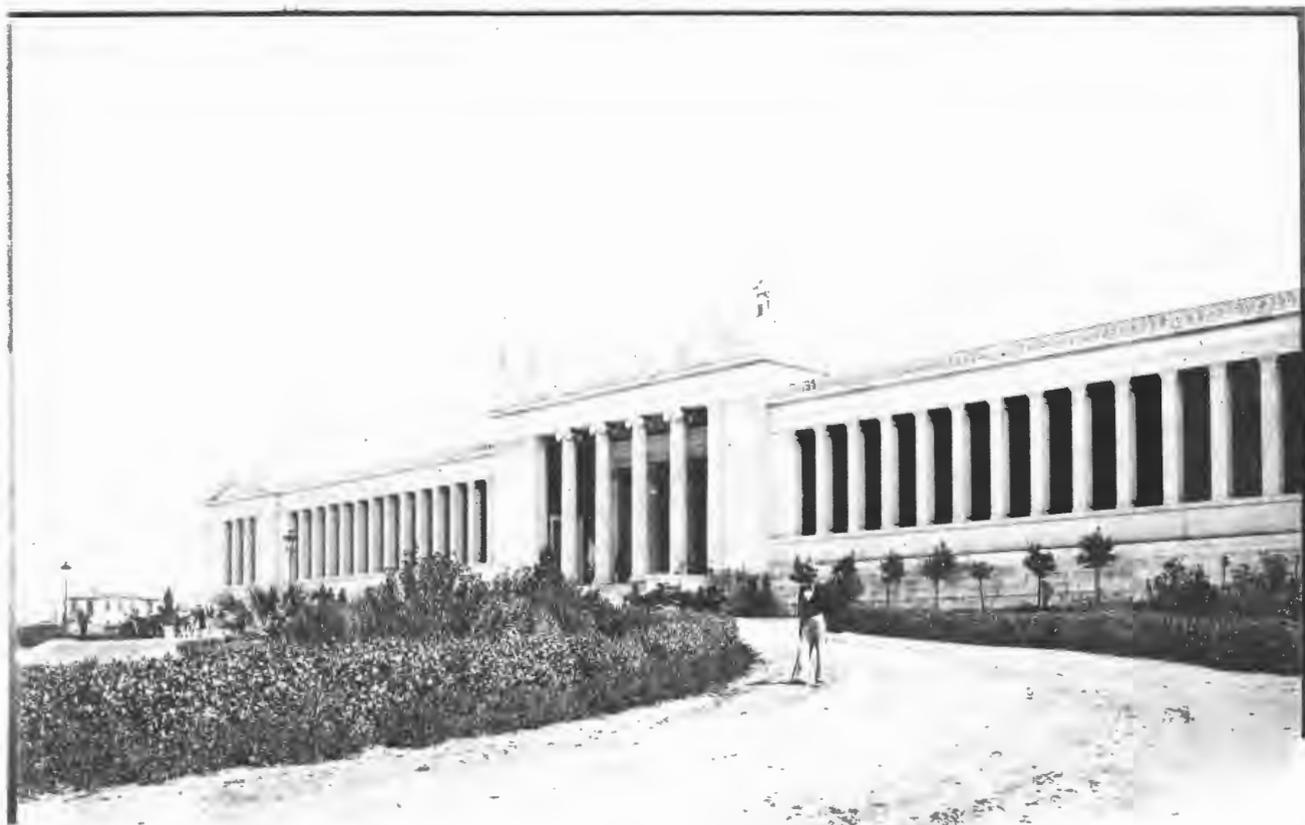
J'ai dit les motifs de ma réserve. Les archéologues ont décrit l'Acropole avec un détail minutieux et les plus grands écrivains de notre siècle ont exprimé les sentiments qu'ils lui devaient. Depuis l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, chaque génération de lettrés français a trouvé chez un illustre contemporain le même acte d'adoration pour la pensée et la beauté grecques, la même prière à Minerve, exprimée avec le tour de sentiment propre à chacune d'elles. De trente en trente ans, de grandes âmes ont

rendu sous un même choc des sons différents et semblables. Le début du siècle a entendu Chateaubriand, le milieu Lamartine, la fin Renan.

Je croyais donc qu'il m'était permis de passer respectueusement devant cette partie de mon sujet, en gardant pour moi ce que j'avais éprouvé et d'éviter ainsi le pire danger de tout écrivain, qui est d'écrire des choses inutiles. Par déférence pour ceux qui m'ont fait l'honneur de me lire, je me résigne à transcrire mes notes.

Le premier jour, le dimanche de Pâques, le rendez-vous était au pied de l'Acropole, devant les Propylées. Depuis le matin, de tous les points de la ville, nous apercevions la masse rougeâtre du divin rocher allongée et coupée à pic, en forme de citadelle, d'autel et de piédestal, car il était tout cela. Au centre de cette plaine entourée de montagnes, sur le flanc de cette ville, il rappelle encore, avec une clarté singulière, chacune de ses destinations.

Le rocher de l'Acropole s'élève à 156 mètres au milieu de la plaine comprise entre le Parnès, le Pentélique et l'Hymette. Il est isolé : l'ancienne Athènes et la nouvelle l'ont également respecté en lui laissant l'espace et la perspective qui, de tous côtés, permettent à l'œil de l'embrasser et à l'esprit de le comprendre. Selon la distance et l'orientation, l'aspect change du tout au tout. De loin, sur la route du Pirée, le rocher s'écrase et perd de son importance : le Parthénon, au sommet, gagne d'autant. Ainsi aperçu, c'est un temple sur un piédestal qui s'élève dans l'air et le baigne dans l'élément



*ATHÈNES — Le Musée National. (Phot. de M. Fontaine.)*

dont les yeux bleus de la déesse réfléchissaient la couleur et la sérénité. Ce temple paraît à peu près intact : il se montre par l'un de ses frontons et la grande mutilation qui l'a ruiné se devine à peine. Le rocher semble n'être qu'un soubassement grandiose, fourni par la nature et choisi par l'architecte avec une sûre notion des lois de son art.

Lorsque, après l'avoir perdue de vue, le long du boulevard de l'Université, entre les hautes maisons neuves, l'Acropole apparaît de nouveau, après le Palais Royal et le boulevard d'Amélie, l'irréparable blessure du Parthénon se montre dans toute son étendue. Le temple se découvre de flanc et, entre les deux frontons, il n'y a que le ciel. L'impression religieuse s'affaiblit. On n'a plus devant les yeux qu'une ruine, d'où le prestige divin a disparu. Exposée sur cette base majestueuse, elle laisse l'impression calme et purement humaine d'une pièce de musée, de ce musée en plein air que forment les restes de l'ancienne Athènes.

A mesure que l'on se rapproche, le Parthénon s'abaisse, s'écrase, disparaît. Alors, l'Acropole retient seule l'attention. C'est maintenant une citadelle primitive, un de ces rochers fortifiés par la nature, dont la rencontre par les hommes préhistoriques décidait de la naissance des villes. Ils se hâtaient de l'occuper, s'efforçaient de le rendre inaccessible, l'entouraient de murs et, au centre, bâtissaient le temple de la divinité, le palais du roi et les demeures des chefs. Le peuple s'établissait au pied, et,

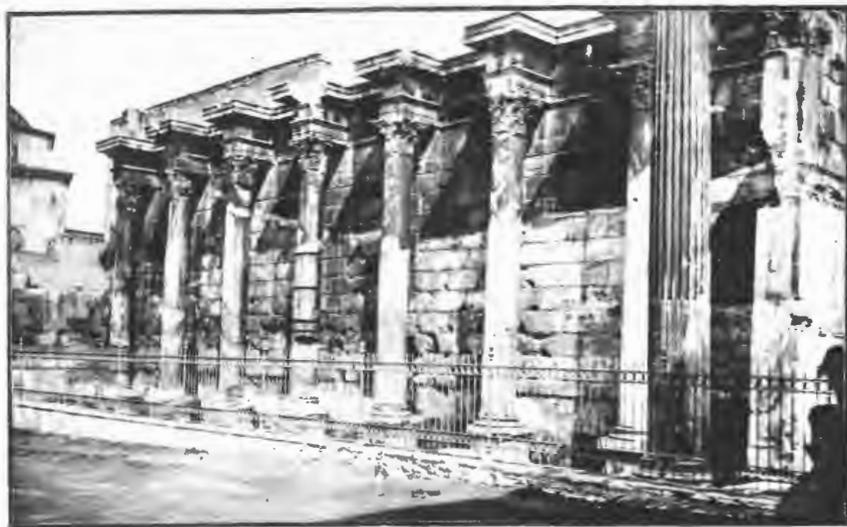
à la première alerte, il se réfugiait au sommet.

Ici, la position était des plus fortes et le travail de l'homme n'a cessé de la remanier que le jour où elle a présenté le plus haut degré de résistance dont elle fût capable. Sur le côté méridional qui se présente à nous, un énorme rempart couronne le rocher. Ce sont les murs de Cimon. Leurs assises régulières, d'une teinte jaunissante, tranchent sur le soubassement rougeâtre de la roche, les débris blancs du théâtre de Bacchus étagés sur la pente, les noires arcades du portique d'Eumène et de l'Odéon qui longent le pied. De ce côté, le temple est comme rentré dans le plateau, derrière les murs. Il n'y a plus là qu'une forteresse dont l'histoire commence mille ans avant Jésus-Christ, et ne finit qu'en 1827. L'Acropole a soutenu toutes les formes d'attaque, depuis les armes de pierre et de bronze jusqu'à la bombe et au boulet. Elle a subi la guerre civile, nationale et étrangère; elle a vu fumer à ses pieds les camps des Perses et des Spartiates, des Vénitiens et des Turcs.

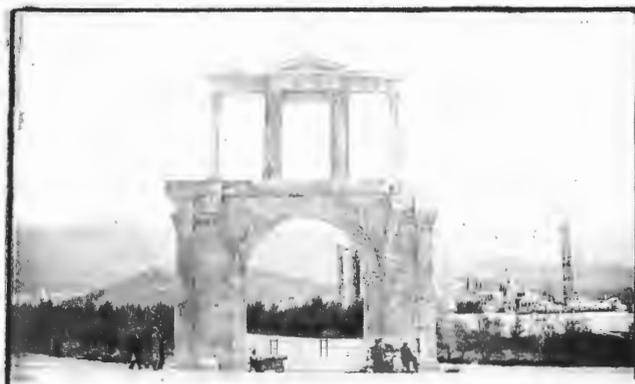
Chaque face du rocher présente de même sa ligne de remparts. Au nord, sur les *Longues roches*, s'élèvent les murs de Thémistocle, ceux dont Thucydide raconte la construction. Il fallait, après la fuite des Perses, remettre au plus tôt en état de défense, contre la jalousie de Sparte, la forteresse démantelée par eux : « L'ouvrage, dit Thucydide, porte encore aujourd'hui des traces de la précipitation avec laquelle il fut exécuté. Les fondements sont en pierres de toute espèce,

non appareillées, telles que chacun les apportait. On y fit entrer jusqu'à des stèles funéraires et des marbres sculptés. » L'aspect est toujours le même; nous distinguons, engagés dans la maçonnerie, des tambours de colonnes et un entablement. Sur tout le pourtour du plateau, les restes d'une primitive enceinte pélasgique paraissent et disparaissent, utilisés ou dépassés par Cimon et Thémistocle.

Par une pente assez douce, le boulevard de Denys l'Aéropagite, qui longe le flanc méridional du rocher, sous les murs de Cimon, nous arrivons au pied d'un des petits côtés du quadrilatère formé par l'Acropole, le côté occidental, le seul accessible. Entre deux tours carrées, basses et massives, s'ouvre une porte dorique et part un escalier monumental. C'est la porte Beulé. La découverte de cette porte, en 1855, fut un événement archéologique. Elle contribua pour beaucoup au maintien de l'École française, alors très discutée, et rendit célèbre, à vingt-sept ans, le jeune homme dont la science et la volonté l'avaient devinée et trouvée. Après sa découverte, Beulé explorait minutieusement l'Acropole et la décrivait dans un beau livre. Il ramenait sur elle l'attention du monde savant et provoquait un vaste mouvement d'études. De retour en France, il entra à l'Institut, obtenait la chaire d'archéologie à la Bibliothèque nationale et devenait secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. La politique vint gâter cette fortune méritée, et la terminer par une catastrophe. De l'archéologie, Beulé faisait un moyen



ATHÈNES — Le Propylée à Athènes. (Phot. de M. P. de Bara.)



ATHÈNES — L'Arc de Hadrien. (Phot. de M. Achille.)



À COLONNE — Monuments d'Ostfried Müller. (C. I. — ant. Phot. de M. Fontaine.)

d'opposition, puis, à la tribune, il appliquait le langage de l'esthétique à la défense des petits moyens inspirés par l'esprit de parti. La déesse de la raison, Minerve, qui l'avait largement récompensé de ses mérites, l'abandonnait dans ses erreurs. Dans la nuit où le malheureux se consola de ses mécomptes par un coup de couteau, il dut revoir, en embrassant son existence du suprême regard par lequel ceux qui vont quitter la vie s'examinent et se jugent, cette Acropole dont l'escalier s'était déroulé devant lui comme une voie triomphale.

Avec cet escalier et cette porte, Beulé avait cru découvrir une entrée conçue à la fois pour la défense et pour l'appareil religieux. Si, par ses caractères, la construction dénotait un travail romain, c'était, d'après lui, le remaniement d'un édifice plus ancien, compris dans le plan primitif de Mnésiclès, l'architecte des Propylées. Il se trompait et, à cette heure, sa théorie est complètement abandonnée. La porte et l'escalier sont une œuvre purement romaine, qui gâtait l'aspect de l'entrée, telle que l'avait conçue l'architecte grec. C'est ce que nous expliquent nos guides habituels, auxquels se sont joints deux membres de l'École française, MM. Perdrizet et Fournier. Nous en avons un autre, absent de sa personne, présent par son œuvre, M. Haussoullier, l'auteur d'*Athènes*, dans le guide Joanne, petit monument de science précise. Les successeurs de Beulé détruisent, puisque la vérité l'exige, la théorie de leur grand ancien, mais ils ajoutent, avec raison, qu'il reste l'honneur de l'École

française, l'initiateur des fouilles reprises sur l'Acropole à partir de 1853 et, encore, le plus complet historien de ses monuments.

Beulé voyait en imagination la procession des Panathénées s'étager majestueusement sur les soixante-quatre marches de son escalier monumental. « Alors je me figure la pompe sacrée se divisant en trois troupes... Les trois troupes se rencontrent sur le vaste palier qui forme le centre de l'escalier... etc. » Les Grecs n'ordonnaient pas ainsi leurs fêtes en cortèges d'opéra. Outre que leur goût y répugnait, leurs édifices, entassés dans des espaces étroits et séparés par des voies sinueuses, s'y prêtaient mal. La procession que Phidias a représentée là-haut, sur les murs de la *cella*, était formée simplement d'une longue et étroite file. L'entrée de l'Acropole l'exigeait ainsi.

En effet, cette entrée consistait en un sentier sinueux, un chemin pélasgique, large d'un mètre, qui suivait les contours du rocher. Une partie de ce sentier se retrouve encore, avec ses entailles irrégulières, destinées à fournir au pied un point d'appui, et les trous creusés pendant des siècles par le sabot des montures. Sur le flanc abrupt du rocher, sinueuse comme cette route, la procession se déroulait, autrement pittoresque à l'œil que les étages symétriques du cortège imaginé par Beulé.

Sans l'écran d'une lourde maçonnerie, à mi-côte, se dressaient, complètement découverts, les Propylées de Mnésiclès. Comme leur nom l'indique, les Propylées étaient simplement une

entrée décorative de l'Acropole, ni temple, ni forteresse. Ils comprenaient une façade centrale et deux annexes en retour. La façade consistait en un grand mur, percé de cinq entrées, précédé d'un portique dorique et flanqué, à droite et à gauche, d'un double vestibule ionique. Derrière le mur, un second portique, de même ordonnance, répétait la décoration de la façade. L'annexe de gauche, précédée d'un petit portique dorique, formait une pinacothèque, un musée de tableaux; celle de droite répétait le motif dorique et précédait la plate-forme où s'élève le temple de la Victoire Aptère.

Transformées en forteresse par les ducs d'Athènes et en arsenal par les Turcs, les Propylées subirent en 1656 une explosion allumée par la foudre. La couverture vola au loin, deux colonnes ioniques furent renversées et, des colonnes doriques, deux seulement conservèrent leurs chapiteaux. L'édifice n'est donc plus qu'une ruine, à travers laquelle le bleu du ciel s'étend en larges pans, et s'aperçoivent à droite le Parthénon, à gauche l'Erechthéon, ruinés aussi et tendus d'azur.

Tels quels, les Propylées sont un chef-d'œuvre que l'antiquité égalait ou même préférait au Parthénon. Purement décoratifs et sans autre destination que de donner accès dans une enceinte sacrée, ils réalisent déjà le principe essentiel de l'art grec, l'adaptation de l'œuvre à son objet. Avec l'espace compris entre leurs ailes et leurs hautes portes, ils fournissaient aux cortèges sacrés l'emplacement nécessaire pour se grouper, avant d'entrer dans l'enceinte, après le long défilé au



ATHÈNES. — L'église Kapnikaria. (Phot. de M. Jacques Porcher.)

flanc de la colline. Leurs portiques et leurs colonnades servaient d'entrée aux édifices latéraux et annonçaient déjà l'ordonnance des temples construits sur le plateau. Ainsi l'ornement était déterminé par l'utilité.

En revanche, dans cet ensemble majestueux et charmant, chaque détail de construction ou d'ornement révèle le même soin. Les joints des tambours et le travail des chapiteaux sont d'une précision et d'une perfection absolue. L'écartement des colonnes diminue de l'axe aux extrémités pour correspondre à la largeur également diminuée des cinq portes. Enfin il est aisé aux Propylées de vérifier pour la première fois deux principes de l'architecture grecque, découverts par les architectes anglais : celui des courbes horizontales et celui des inclinaisons verticales. Le premier consistait en ce que les lignes horizontales, au lieu d'être strictement droites, étaient légèrement courbées; le second, en ce que les lignes verticales, au lieu d'être strictement perpendiculaires au sol, étaient légèrement inclinées, de façon à converger vers un centre fictif, situé dans l'espace. Ce double artifice corrigeait la sécheresse de la ligne droite, et, en faisant glisser le regard sur les surfaces planes, augmentait la longueur de l'édifice. De là une double impression de grandeur et d'harmonie.

Tous les effets de l'art grec sont obtenus par des calculs analogues : la raison y produit la beauté. Chaque détail est subordonné à l'ensemble et le caractère général résulte de l'exacte concordance des parties vers un même but. La

simplicité s'y tourne en clarté et l'ordre en harmonie. Point d'ornements inutiles, de recherches, ni de surcharges; aucun désir de produire l'effet par l'étalage de la masse. Rien de colossal : les dimensions sont déterminées par la destination de l'édifice, son emplacement, la nature des matériaux, le site, l'horizon.

En adoptant les éléments de l'architecture grecque, les Romains les ont dénaturés; ils ont méconnu les principes rationnels et les rapports logiques qui les déterminaient. Ils ont cru pouvoir les appliquer à toutes les grandeurs, élever les colonnes et étendre les frontons à toutes les échelles. Chez eux, la grandeur et l'harmonie, au lieu d'être un résultat naturel des proportions, résultaient des masses et des hauteurs; ils causaient plus d'étonnement que d'admiration.

La Renaissance et les temps modernes n'ont vu la Grèce qu'à travers Rome et, à l'erreur qui croyait pouvoir grandir à volonté les ordres grecs, ils en ont ajouté une autre. Alors que, dans l'édifice grec, tout ornement avait une raison d'utilité, ils ont multiplié les ornements inutiles, sans autre but qu'eux-mêmes. De là cette surcharge qui, à partir du seizième siècle, est allée toujours croissant, ce luxe de décorations lourdes et compliquées, efforts laborieux d'une imagination qui se tourmente, alors que l'art grec résultait de la raison, appliquant avec aisance des principes simples et sûrs. Devant les Propylées, le souvenir des plus célèbres édifices de Rome souffre de la comparaison qui s'impose en cet endroit. On se dit que les imitations de la

Renaissance ont été plus romaines que grecques et on trouve que c'est un malheur. Quant aux applications de l'art grec à des œuvres modernes, comme la colonnade du Louvre et la Madeleine, on se dit que ces énormes constructions auraient choqué les Grecs comme une erreur et un excès barbares.

L'illogisme de l'art romain, par comparaison avec l'art grec, éclate au pied même des Propylées, non seulement par le mur et l'escalier de la porte Beulé, mais encore et surtout par le gigantesque piédestal de la statue élevée, l'an 27 avant Jésus-Christ, au gendre d'Auguste, Agrippa, contre l'avant-corps gauche des Propylées. Cette masse a 16 mètres 75 centimètres de haut, alors que les colonnes doriques des Propylées n'ont que 8 mètres 55 centimètres. Isolée sur une place publique, elle aurait de la grandeur; contre les Propylées, elle est une insulte à l'eurythmie grecque. Plus bas, sur la place qui s'étend au pied des murs de Cimon, à l'endroit où le rocher de l'Acropole, par sa moindre longueur, semble le plus élevé, les architectes romains ont eu raison de pousser à 17 mètres en l'air les colonnes corinthiennes de l'Olympéion. Il fallait cette hauteur pour que l'édifice ne fut pas écrasé par la perspective de l'Acropole.

Les Propylées franchis, aux premiers pas sur le plateau de l'Acropole, s'offre un autre exemple de l'adaptation de l'architecture grecque au site et à la destination. Sur un soubassement haut de 8 mètres, s'élève le temple ionique de la Victoire Aptère. Vu d'en bas, il se détache sur le ciel



100. LA PRESQU'ILE DU PIRÉE : vue prise de Myrlychi; au fond, l'île de Rhoéne. (Phot. de M. Fontaine)

comme un promontoire; il paraît très élevé et il n'a que 7 mètres. C'est que, de l'endroit où il se découvre, il domine le spectateur, sans recul pour la vue. Vu de près, isolé sur ses quatre faces, à pic sur un abîme et dominant un vaste horizon, il est minuscule et charmant. A cet endroit, il ne pouvait ni ne devait être plus élevé. Il ne le pouvait pas, car la plate-forme sur laquelle il s'élève est étroite et sa largeur commandait la hauteur de l'édifice. Il ne le devait pas, car, plus large, il aurait caché l'horizon.

Cet horizon de terre et de mer est un des plus beaux qu'il y ait au monde. A gauche, la côte de l'Attique se déroule jusqu'au cap Sounion; au loin, par delà le golfe d'Égine, se dressent les montagnes de l'Argolide. Dans la courbe du golfe, Égine porte comme une couronne les ruines du temple d'Athéna. A droite, le regard se heurte contre le haut massif de l'Acro-Corinthe, puis se repose sur la rade d'Eleusis. Mais il revient toujours au spectacle voisin que lui offrent Salamine, le Pirée et Phalère. En face, isolé sur le ciel, au sommet d'une colline, le monument de Philopappos, fort médiocre de près, très décoratif à distance, jalonne, comme un navire à la crête d'une vague, la plaine qui se soulève et retombe en larges ondulations. A l'ouest, sur les bords du Céphise, s'étend un grand bois d'oliviers, la forêt sacrée de Colone. Et, partout, sur l'étendue, ce qu'Eschyle appelait « le sourire innombrable des flots. »

A l'heure où nous sommes, le soleil, longtemps voilé, a dissipé les nuages et descend sur

l'horizon. Il verse obliquement sur la terre et la mer une nappe de lumière dorée qui, en allongeant les ombres, donne à chaque détail du paysage toute sa valeur. L'air est d'une limpidité parfaite; aucune brume n'estompe la nappe bleue de la mer et les pentes violettes des montagnes. Des deux côtés du Céphise, qui semble jeter sur la plaine les mailles d'un filet d'argent, les grands oliviers étendant une voûte d'un vert léger, piquée par le soleil de paillettes d'or.

Cette heure est exquise, d'une mélancolie et d'un charme infinis. Le passé évanoui et la gloire morte jalonnent l'espace de grands souvenirs radieux ou sinistres, consacrés par l'histoire et la poésie. Sur la terrasse où nous sommes, dit la légende, Égée attendait le retour de son fils Thésée et, lorsque le navire parut vers Sounion, en voyant les voiles noires, au lieu des voiles blanches, il se précipita. Du même observatoire, les Athéniens guettaient le retour de la galère sacrée qui, chaque année, portait la théorie de Délos, et durant l'absence de laquelle aucune sentence de mort n'était exécutée. C'est d'ici que descendit le veilleur chargé d'annoncer aux Onze que Socrate pouvait boire la cigüe. Là-bas, dans la baie de Salamine, la flotte perse fut engloutie ou dispersée et le chœur triomphal d'Eschyle est monté vers le ciel, ici, à gauche, le long de cette pente, sur ce théâtre de Bacchus, où les *Perses* furent représentés : « O roi Jupiter! tu viens donc de détruire l'armée des Perses... » Sur cette même rade, Alcibiade avait réuni la plus belle flotte qui soit sortie

d'un port de la Grèce, celle qu'Athènes envoyait en Sicile et qu'elle ne devait plus revoir. Et ce souvenir évoque le récit de Thucydide, d'un dramatique si poignant en sa simplicité : « L'embarquement terminé, la trompette commanda le silence... » Ce bois d'oliviers est celui qu'a chanté Sophocle; le chœur d'*Œdipe à Colone* a frappé ces mêmes murs de Cimon qui avaient entendu le chœur des *Perses* : « Etranger, te voici dans le plus délicieux séjour du pays, dans une contrée riche en chevaux, sur le sol du blanc Colone... »

Sur la plate-forme du temple, nous sommes un groupe de Français en qui les mêmes souvenirs s'éveillent. Divers d'âges et de professions, mais formés par la culture classique, nous éprouvons pour elle une même reconnaissance. L'éducation du collège a déposé au fond de notre mémoire des noms, des scènes et des mots qui n'en sortiront plus. Elle nous a munis d'un viatique, en nous forçant à retenir quelques lambeaux d'Hérodote et de Thucydide, quelques vers d'Eschyle et de Sophocle. Ils ne seraient remplacés par rien de meilleur, car les premières fleurs de l'héroïsme et de la beauté ont été cueillies ici, sur la terre qui s'étend sous nos yeux. Au moment où nous quittons à regret la plate-forme, attirés par le reste de l'Acropole, dont nous voulons au moins faire le tour avant le coucher du soleil, l'un de nous résume notre impression commune à la française, en égayant d'esprit le sérieux de la pensée : « Nous sommes venus ici, dit-il, parce que nous sommes bacheliers. »



*LA BAIE DE PHALÈRE : Vue prise de Mnsychie; au bord de la mer, Phalère; au centre, à l'arrière-plan, l'Acropole et le Lycabette;  
à droite, l'Hymette; à gauche, le Pentélique.*

## IX

## SUR L'ACROPOLE D'ATHÈNES

Le Parthénon et l'Erechthéion. L'aire de l'Acropole. — Le génie attique ; Thucydide, Sophocle, Aristophane. — La raison dans l'ordre dorique ; la fantaisie dans l'ordre ionique. — La tribune des Cariatides. — La polychromie et le climat de la Grèce. — Le culte d'Athéna.

Paris. 27 avril.

Les souvenirs de la poésie et de l'histoire ne nuisent pas à la sincérité des impressions personnelles lorsqu'ils sont une évocation spontanée. Le panorama de l'Attique, vu de l'Acropole, appartient à tous les spectateurs. Pour animer Colone et Salamine, il suffit de l'éducation classique et chacun goûte le spectacle à sa manière. Il n'en est pas de même devant quelques monuments consacrés par une admiration universelle. Des pages célèbres en ont fait des lieux communs et l'on craint, en leur présence, de sentir d'après autrui. Un effort est nécessaire pour être de son propre avis.

Nulle part cette impression n'est plus vive qu'en mettant le pied sur le plateau de l'Acropole. Lorsque, au sortir des Propylées, le Parthénon et l'Erechthéion surgissent, à droite et à

gauche, devant les yeux, la première pensée est pour Chateaubriand et Renan. On a beau les aborder à la tombée du jour et n'être pas Breton, ces deux admirables débuts se lèvent aussitôt dans le souvenir : « J'ai vu du haut de l'Acropolis le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette... » « Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux... ». Heureusement, cette bouffée livresque se dissipe bientôt, et l'impression du site, dominant tout, permet de penser pour soi-même.

Lé regard va d'abord au Parthénon. Le temple se présente par le côté gauche et la *cella*. Si la *cella* conserve son fronton, ce côté n'offre qu'une immense brèche. La première impression est une déception navrante. Cette ruine, le Parthénon ! Mais, peu à peu, la beauté sévère et la majesté simple de la ruine produisent leur effet. L'âme de ces marbres se dégage ; faite de raison et d'harmonie, elle vient au-devant de la réflexion. Rien ici qui ne soit clair et logique. Le peu qui reste de l'édifice offre un tel caractère de netteté, que chaque spectateur relève les ruines. Les parties absentes sont évoquées par celles qui restent.

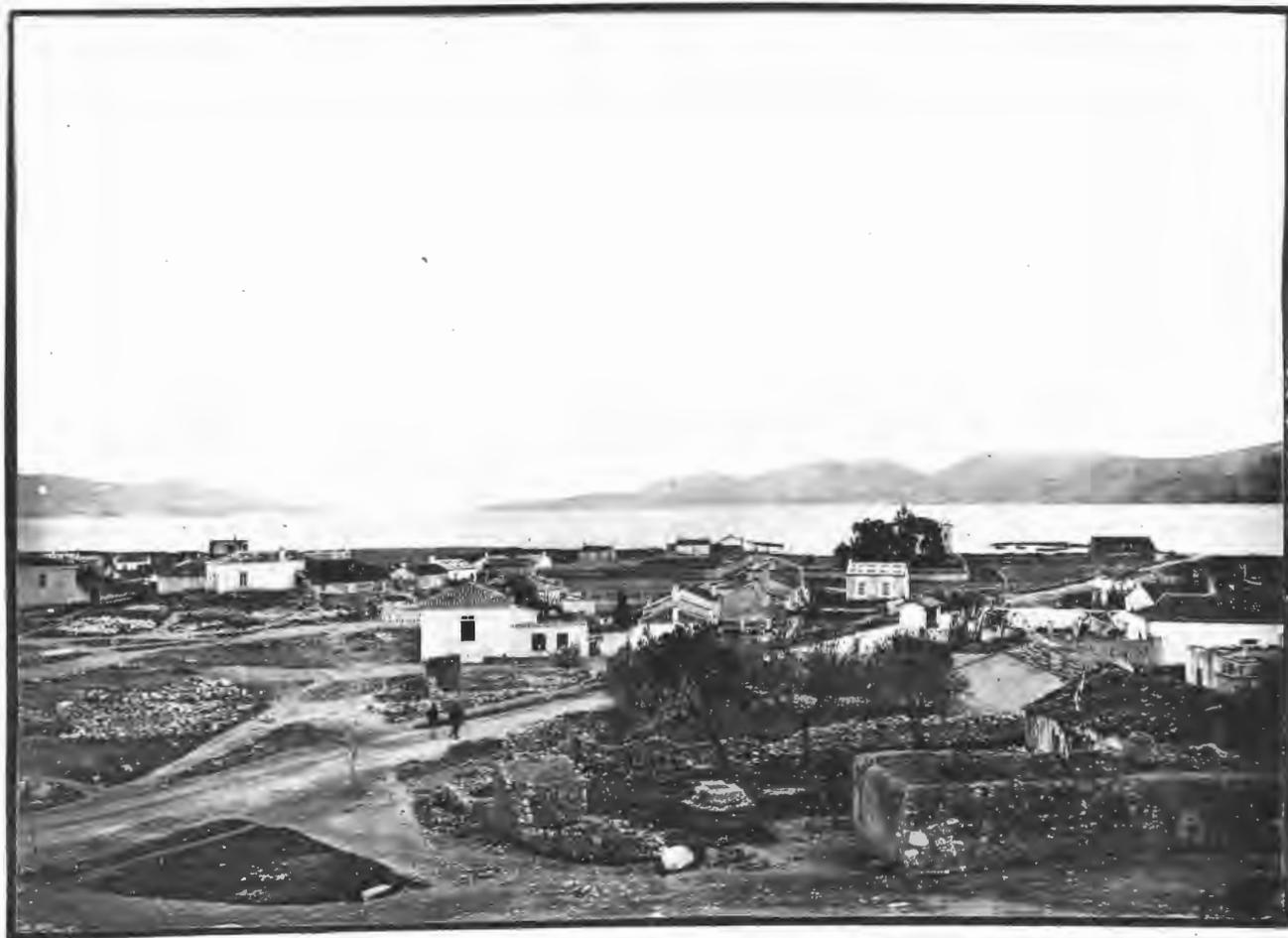
Malgré l'attrait de cette première impression, malgré le charme limpide qui s'en dégage, la hâte est grande de parcourir d'un seul coup tout le plateau. A gauche, l'Erechthéion exerce une attraction invincible par l'aspect de la tribune des Cariatides qui se profilent sur le ciel, et le portique ionique qui, en contre-bas, s'élève d'un

amas de marbres brisés. On longe le flanc du Parthénon et, en dominant, de la terrasse qui le supporte, le bas-fond où s'entassent ces marbres, on arrive au pied de la tribune. Cette ruine à gauche et, en face, cette tribune à peu près intacte, forment un contraste mélancolique et charmant. Ce qui n'est plus et ce qui existe encore se font mutuellement valoir.

Le Parthénon n'exprime que simplicité et grandeur. L'Erechthéion, né de la fantaisie, est tout élégant. En cet endroit de l'Acropole, le sol offrait une dépression profonde. L'architecte s'est bien gardé de la combler. Il en a profité pour donner à l'édifice toute la variété que permettait la différence des niveaux. Sur la partie haute il a bâti un grand mur, aux larges assises, et le mur du fond pour en rompre la monotonie, il a placé contre une des extrémités la tribune des Cariatides. A l'autre extrémité, en retour, se présente un portique ionique, puis, dans la partie basse, opposé au grand mur, un autre portique du même ordre.

Ainsi, tandis que l'œil embrasse d'un seul coup la masse rectiligne du Parthénon, il doit tourner autour de l'Erechthéion, arrêté et charmé par la diversité des motifs. Au Parthénon, tout était conçu pour l'ensemble ; ici chaque détail a son attrait.

La perfection du travail est la même dans les deux édifices, mais, au Parthénon, les diverses parties tendent à l'unité, tandis qu'à l'Erechthéion, chacune vaut par elle-même. Ainsi, à quelques pas de distance, le génie grec a donné les deux



*LA BAIE DE SALAMINE : Vue prise de l'Acropole d'Éleusis; au fond, à droite, l'île de Salamis; à gauche, l'isthme de Salamis (Egaleos); au premier plan, Éleusis (Levina). (Phot. de M. Fontaine.)*

plus parfaits modèles de la majesté et de la grâce. Le Parthénon, type de la beauté mâle, éveille un idéal de force sérieuse; l'Erechthéion sourit comme une femme parée.

Jadis, tout ce plateau, de 310 mètres de long sur 140 de large, était couvert de monuments et de temples. Entre les Propylées et le Parthénon s'étendait une enceinte consacrée à Artémis, et une chalcothèque; contre l'Erechthéion, s'élevait un ancien temple d'Athéna, précédé d'une statue de la déesse combattant, Athéna Promachos. Derrière le Parthénon et l'Erechthéion, entre les deux temples et l'extrémité du plateau, on trouvait un grand autel d'Athéna et, plus tard, un temple de Rome. Partout des statues et des monuments votifs, autour desquels serpentait la voie sacrée. Avant que l'Acropole ne fût toute entière consacrée à Minerve et aux divinités qu'elle admettait dans son enceinte, sur l'aire aplanie par les Pélasges, s'était élevé le palais des rois d'Athènes. De tout cela, il ne reste plus, avec quelques bases, que le Parthénon et l'Erechthéion. Selon le point de vue, ils se dressent, isolés, tantôt sur l'azur du ciel, tantôt sur l'horizon des montagnes et de la mer.

Notre première visite du plateau s'est faite par petits groupes. Nous avons été moins pressés et heurtés que dans les visites antérieures, par le désir de tout voir et de tout entendre. Mieux encore; après la vie étroitement commune que nous avons menée jusqu'ici, chacun va désormais jouir d'un peu de liberté individuelle.

Nous passons presque tout notre temps sur l'Acropole ou autour des ruines. Pour ma part, je n'ai cessé d'aller et de venir entre le Parthénon et l'Erechthéion, regardant et comparant, sans livres, laissant peu à peu mes impressions s'ordonner et se préciser. Le soir, à l'École française, tandis que, au bas du Lycabette, les retraits aux flambeaux résonnaient le long des boulevards, et que les feux de bengale, embrasant l'Acropole, faisaient croire que l'incendie de Morosini se rallumait, je feuilletais quelques livres emportés au fond de ma valise: avec Homère et Hérodote, fleur première du génie grec, j'ai toujours sous la main Thucydide, Sophocle et Aristophane, juste assez pour ressaisir et raviver ce que j'ai pu apprendre de l'ancienne Grèce.

L'historien et les deux poètes sont, à eux trois, une complète image du génie attique. Il suffit de les parcourir et, sans effort, l'âme d'une race forte, fine et souple sort de ces pages, comme elle dure là-haut par les monuments. Parmi ceux en qui Athéna devait reconnaître son esprit, le premier est le mieux fait à l'image de la raison suprême. Il s'est débarrassé du merveilleux et du fantastique. Il interprète librement les vieux mythes; il ne retient que ceux où l'énigme de la nature et de la vie se pose d'une manière acceptable pour la raison. Devant les choses humaines, il s'efforce de saisir la logique apparente ou cachée qui les mène. Nul n'a été moins dupe et plus clairvoyant. Il semble, en le lisant, voir le front impassible, le regard clair et

profond, la sérénité divine de l'image sculptée par Phidias. Patriote, il a jugé sa patrie; il en a dit le fort et le faible. Quelques lignes où tout porte, où rien ne manque, lui suffisent pour tracer le portrait d'un peuple. Il a montré les Athéniens, qualités et défauts, dans le discours des Corinthiens à Lacédémone: il a dit toutes les raisons qu'ils avaient d'aimer leur ville et eux-mêmes dans le discours de Périclès sur la tombe des premières victimes de la guerre du Péloponèse.

Thucydide, c'est la raison humaine sûre d'elle-même, ne niant pas le mystère mais l'écartant. Sophocle, c'est le sens du divin, de la loi supérieure que l'homme subit sans la comprendre toujours, mais qu'il supporte par le courage et la résignation. Les paroles les plus profondes qui aient été dites avant Pascal sur la destinée humaine, c'est lui qui les a prononcées. Il sait les causes et la marche des passions, leurs grandeurs et leurs dangers; il les explique en les faisant agir. La force qu'il porte en lui, le génie dramatique, il le discipline sans effort; il lui fait produire en tout sujet exactement ce que ce sujet demande. Il s'élève jusqu'au sublime avec une aisance suprême. Lorsqu'il atteint le dernier degré de la grandeur ou qu'il touche le fond de la pitié, il n'a pas cessé de dominer son émotion et de la régler sur la vérité. Ses œuvres sont ordonnées comme le plus lumineux des édifices. Là-haut, sur l'Acropole, le plus austère et le plus solide des ordres grecs, le dorique, le plus gracieux et le plus élégant, l'ioni-



ÈLEUSIS. - VUE GÉNÉRALE DES FOUILLES: Au premier plan, à droite, le portique de Philon; à gauche, la grande Salle d'Initiation; au second plan, un autre portique, et, sur la hauteur, la chapelle, bâtie sans doute sur l'emplacement du temple de Déméter. (Phot. de M. Fontaine.)

que, produisent la beauté complète par leur rapprochement. Thucydide et Sophocle dans la même littérature, c'est le Parthénon et les Propylées se complétant l'un par l'autre.

Je dirais que voici l'Erechthéion avec Aristophane, si le grotesque et l'obscène n'étaient absents du charmant édifice et si, dans les chœurs de Sophocle, la grâce capricieuse de l'inspiration ne rappelait souvent l'édifice de la tribune et des trois portiques. Mais un temple, c'est une création de la raison épurée, un hommage de la vie à la cause supérieure qui la produit. La comédie d'Aristophane, c'est la vie tout entière, avec ses sublinités et ses bassesses. Lui aussi représente la raison dorienne, attachée aux vieux usages, défiante des nouveautés, dure et âpre dans sa fermeté, détestant le mensonge et la chimère. A côté de l'ironie sophocléenne, faite d'intelligence supérieure et de pitié serène, d'observation qui choisit et épure, le comique ailé d'Aristophane représente l'observation railleuse et lyrique de la vie tout entière. Il barbouille de lie et de boue la face d'Athéna, sans altérer la beauté pure de ses lignes.

La ville, racontée par Thucydide, Sophocle et Aristophane, ornée par Phidias, Mnéscèles et Ictinos, Athènes, c'est le génie ionien, mêlant sa souplesse et son aisance à la force et à la raison du génie dorien. Pour honorer sa divinité nationale, Athéna, la déesse des vertus réfléchies, — science, sagesse, courage, chasteté, — elle a choisi l'ordre dorique et construit un édifice où tout est solide, simple et raisonné.

Il n'y a pas, dans le Parthénon, un détail qui ne résulte d'un calcul réfléchi, à la fois très savant et très simple. Avec un petit nombre d'éléments, on y trouve une surprenante variété de combinaisons. Les dimensions de l'édifice, hauteur, longueur et largeur, sont en rapport exact avec celles de la colline et les lignes de l'horizon. Un soubassement lui donne, au-dessus du plateau et des édifices voisins, une première assise et un escalier de quatre grandes marches achève de lui procurer l'élévation sans laquelle il eût paru écrasé. Il suit en biais l'ovale du plateau, de manière à produire tout son effet; qu'il se découvre du plateau même ou des divers points de la plaine. On y retrouve, naturellement, l'application des deux lois que j'indiquais au sujet des Propylées, la courbure des lignes horizontales et l'inclinaison des lignes verticales. En vertu du même principe, et, aussi, pour supporter le poids avec plus d'élasticité, les colonnes sont légèrement renflées au milieu. Elles posent directement sur le stylobate et n'ont d'autres ornements, avec la perfection de l'assemblage et du travail, que les cannelures à arêtes vives du fût, qui donnent de la sveltesse à la masse. Dans ces combinaisons régulières de lignes droites et courbes, tout ornement aurait dénaturé le caractère logique de l'ordonnance.

Le fronton de l'est n'existe plus : celui de l'ouest, dépouillé de ses sculptures et ses rampants aux trois quarts détruits, a conservé la maçonnerie du tympan, et, grâce à ce squelette, sa

forme reste reconnaissable. On a voulu voir dans cette forme une imitation du Pentélique, dont le sommet, en face de l'Acropole, s'étend, en effet, comme un fronton. Il est plus simple de constater qu'elle était imposée dans les temples grecs par la double inclinaison du toit. Les métopes et les tryglyphes avaient commencé par être des nécessités de construction, les points d'appui et les intervalles de la charpente, puis, comme pour le tympan, les surfaces offertes par eux avaient reçu les motifs de sculptures racontant les actions des dieux. Ainsi, dans tout l'édifice, rien qui n'ait une utilité, rien qui ne réponde à une destination.

On sait trop que les sculptures des deux frontons, sauf quelques fragments, sont au Musée britannique, ainsi que la plus grande partie des métopes — sauf celles des frontons — et les trois quarts de la frise sculptée à l'intérieur de la *cella*. Pour celle-ci, la subordination de l'œuvre au sujet est particulièrement frappante. Cette frise est placée à une hauteur de 11 mètres et, pour la voir, il faut la regarder avec attention, la tête renversée de manière fort gênante. C'est que la procession de Parthénon devait être figurée en cet endroit, qui était son point d'arrivée. Le faible relief des figures s'explique en ce que, éclairées par le bas, elles ne devaient pas donner d'ombres trop fortes. Dans nos musées, placées en pleine lumière, elles n'offrent plus l'aspect pour lequel elles ont été conçues.

Ainsi, partout, la logique et le calcul, le rapport des parties entre elles, l'ensemble domi-



*ÉLEUSIS : Les gradins de la Salle d'Initiation; à gauche l'Atrium (Phot. Je. M. Fontai - S)*

nant les détails, c'est-à-dire la souveraineté de la raison. De là l'impression unique de simplicité et d'harmonie, de grandeur et de force que cause le Parthénon au premier aspect et qui se fortifie à mesure qu'on le regarde plus longuement.

La raison se retrouve dans le délicieux Erechthéon, mais elle n'y règne pas seule. La fantaisie s'est partagé avec elle la direction de l'œuvre. C'est la raison qui a prescrit à l'architecte d'utiliser les inégalités de terrain pour construire son temple à deux niveaux ; de la sorte, elle s'est trouvée commander le caprice d'où est sorti le plus original des temples grecs. C'est elle encore qui, dans l'exécution de la tribune, a réglé tous les détails. Les six figures de jeunes filles posent sur un stylobate très élevé, afin que la stature humaine ne semble pas trop petite par rapport à la hauteur du monument. Légèrement inclinées vers l'intérieur, chacune d'elles plie une jambe, comme si elle portait sans effort le poids de l'entablement. Pour chacune, la jambe pliée est celle qui se trouve vers l'intérieur de la tribune ; de là deux groupes d'une opposition symétrique. Pour diminuer l'impression de lourdeur qu'aurait causée un entablement complet, la frise a été supprimée : il se compose simplement d'une corniche posant directement sur l'architrave. Entre la tête des figures et l'architrave est disposé un chapiteau en forme de coussinet, dont la base se perd dans la chevelure et, par cette disposition, achève d'écarter toute idée de surcharge.

Ainsi élevées dans l'air, l'allure aisée et

comme dansante, portant sans effort un entablement sans lourdeur, la tête dégagée par le coussinet, ces charmantes figures donnent une impression unique de légèreté et de force. L'art du sculpteur a fait disparaître tout ce qui pouvait causer une impression pénible dans l'office de support qu'il leur a imposé. Ces esclaves paraissent libres et, dans ce temple où tout est élégance facile, caprice luxueux, richesse abondante, elles contribuent, malgré leur office servile, à une impression riante.

La fantaisie a multiplié les ornements de détail sur des colonnes de l'Erechthéon, mais c'est encore la raison qui en a réglé la nature et le choix. L'ordre choisi est l'ionique dont l'élégance et la richesse se prêtent mieux que le grave et robuste dorique aux édifices de dimensions moyennes ; car, si l'Erechthéon occupe une assez vaste surface, chacune de ses parties est petite. Les chapiteaux des colonnes sont couverts de palmettes, d'oves et de perles ; la porte est décorée des mêmes ornements. Colonnes et portes sont étonnantes de richesses et incomparables par la finesse de l'exécution. Mais cette richesse n'arrive jamais à la surcharge et cette finesse à la minutie. L'artiste a tiré parti de tout ce que lui permettait la nature de l'ordre ionique ; jamais il ne l'a dépassée. La raison a été la maîtresse supérieure de la fantaisie.

Les deux temples sont revêtus de la patine dorée qui, en Grèce, pare tous les vieux édifices. Aucune partie de leurs marbres ne choque l'œil

par la blancheur crue ou la saleté noirâtre qui, dans les pays d'Occident, donne tant de crudité ou de tristesse à l'architecture. Sous cette teinte vigoureuse et douce, leurs profils sont, malgré leurs mutilations, d'une jeunesse éternelle. Quelques-unes de leurs parties sont informes ; les métopes du Parthénon sont lamentablement frustes et les cariatides de l'Erechthéon ont le visage criblé de blessures ; les figures vigoureuses de Phidias n'ont pas été plus épargnées que les fins ornements du sculpteur inconnu. Ces blessures sont comme voilées par les colorations que le temps a déposées sur elles ; il semble que le soleil de Grèce ait voulu panser les plaies reçues à travers les âges par ces merveilles dont il a éclairé la jeunesse.

Les traces des boulets qui entament ou étoient les colonnes du Parthénon, par leur dureté mate, permettent d'apprécier combien le marbre gagne à la patine et ce qu'il perdrait à reprendre la blancheur de la carrière. Sous cette lumière égale et vive, qui fait tout ressortir, dans cette atmosphère limpide où aucune vapeur n'adoucit les contours, le marbre blanc serait cruel à l'œil. Dans nos climats brumeux et sombres, cette blancheur ne dure guère et les artistes laissent au temps, qui s'en acquitte vite, le soin de les assombrir. En Grèce, il faudrait attendre longtemps ; aussi les sculpteurs et les architectes s'étaient-ils préoccupés d'harmoniser leurs édifices et leurs figures avec le bleu du ciel et de la mer, la verdure des arbres, le rose et le lilas, le mauve et le violet des montagnes. Ils les



*LE MONASTÈRE de Daphni, sur la route d'Athènes à Éleusis. (Phot. d M. Jacques Porcher.)*

coloriaient donc, selon l'emplacement et le caractère, de teintes tantôt brillantes et vives, tantôt atténuées et fondues. Ils y joignaient les métaux, le vert du bronze, le fauve de l'or, le gris de l'argent. Longtemps contestée, cette polychromie est aujourd'hui admise par tous les archéologues et beaucoup d'artistes ne la nient plus. Déjà, sur les monuments de l'Acropole, des traces incontestables de coloration avaient été signalées. Avec les résultats des fouilles récentes dans l'Erechthéion, à Olympie et à Delphes, on ne peut plus se refuser à l'évidence. Depuis les statues archaïques découvertes par M. Cavvadias, jusqu'aux terres cuites de Béotie et d'Asie Mineure, l'usage de la polychromie était général.

Ainsi, dans l'art grec, tout s'inspirait du principe de variété harmonieuse dont la statue chrysléphantine d'Athéna était l'application la plus fameuse ; ainsi l'image de la déesse vénérée sur l'Acropole comme type de la raison suprême, l'image qui représentait non seulement la sagesse et le courage, mais la beauté, résultant de l'ordre, était le symbole de l'art comme de la pensée.

La beauté et la raison étaient partout en Grèce et partout leurs traces se retrouvent, mais nulle part elles ne se sont réalisées comme sur le coin de terre que l'Acropole défendait et ornait. Partout ailleurs, il y a du manque ou de l'excès ; on regrette ou l'on désire quelque chose. Delphes a trop d'âpreté, Olympie trop de mollesse, Mycènes est encore voisine de la barbarie primitive. Athènes seule est parfaite, à la

fois vigoureuse et charmante. Elle n'étaie jamais sa force ; ses excès même ont leur mesure et ses folies leur sagesse. Elle a péri, puisque tout ce qui est humain doit périr, mais ses ruines surpassent encore tout ce qui reste intact dans l'art des autres pays. Sa philosophie, sa poésie, sa poétique sont restées l'école du monde, comme son art. Même après le christianisme, le temple d'Athéna est encore un but de pèlerinage.

Je viens de relire la *Prière sur l'Acropole*. Dans ces pages délicieuses, les seules objections que laisse naître dans l'esprit le charme de l'enchantement sont celles que soulèvent ses restrictions sur les perfections de la déesse. On lui accorde tout en le lisant, sauf que cette tête parfaite n'embrasse pas tous les genres de beauté, comme ce front offre l'étendue de toute intelligence et la sérénité de toute sagesse. Une espérance et une poésie nouvelle sont entrées dans le monde avec « le laid petit juif » qui vint prêcher la foi nouvelle sur la colline de l'Aréopage, mais, après un abandon de seize cents ans, l'Occident a restauré le culte d'Athéna et le célèbre à côté de la révélation chrétienne. La déesse de l'Acropole n'est pas encore « roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. » Sans statues et sans autel, elle est toujours adorée dans son temple en ruines.



X

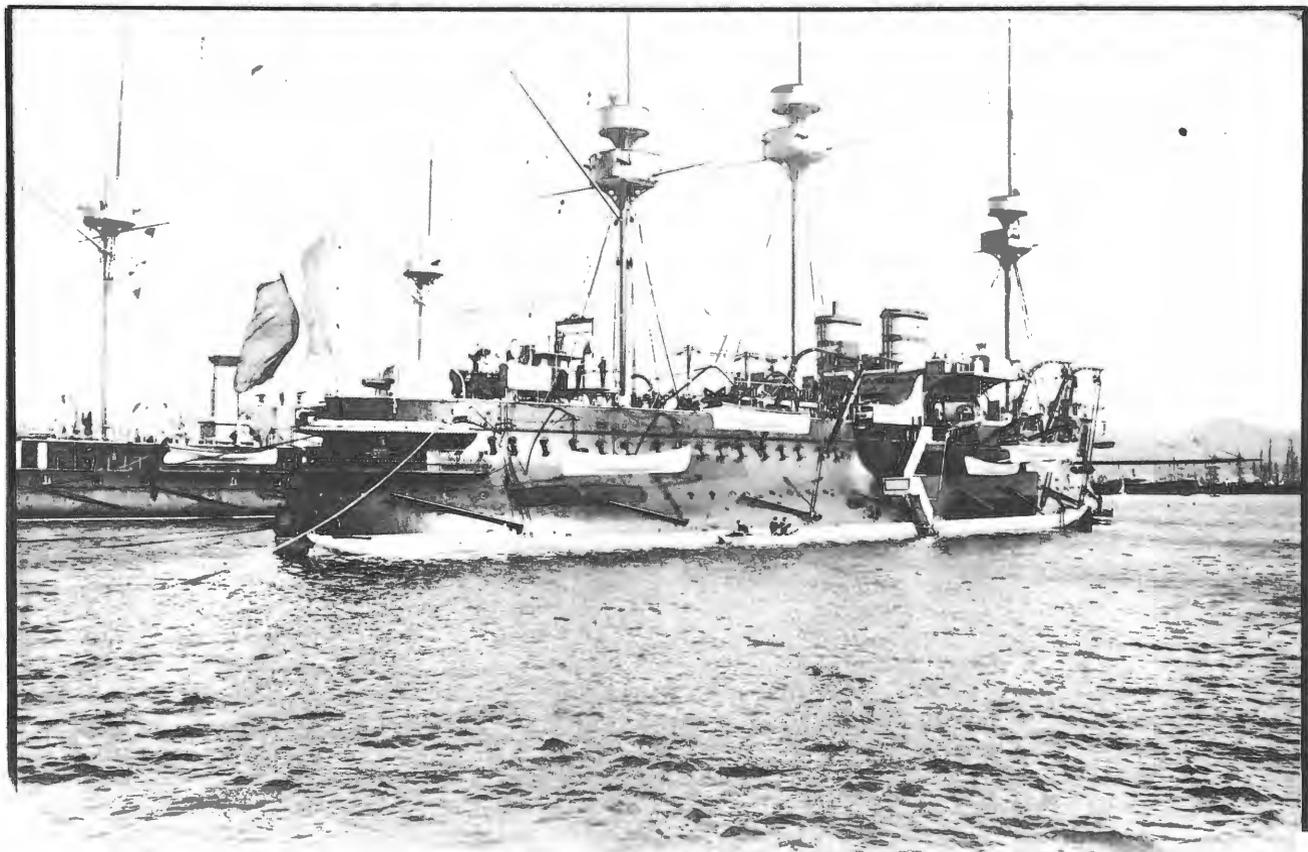
DÉLOS

Le Cynthe. — Panorama des Cyclades. — La caverne du Dragon. — La vie des archéologues à Délos. — Le téménos d'Apollon. — Les maisons greco-romaines. — Le torse d'Artémis.

Syra, 10 avril.

ON nous avait prévenus à Athènes du temps probable que nous trouverions à Délos. D'ordinaire, le vent du Nord y souffle rudement et balaye la surface de l'île comme le pont d'un navire. Je m'étais endormi au sortir du Pirée, par une mer calme ; un fort roulis me réveille au milieu de la nuit et il m'est impossible de me rendormir. J'ouvre Homère et je vais naturellement au premier des hymnes homériques, celui qui raconte la naissance d'Apollon et la fondation du sanctuaire de Délos.

Il est bien beau et il caractérise avec une précision singulière l'îlot sacré : « Latone t'enfanta, délices des humains, arrêtée près de la colline de Cynthios, en une île âpre, à Délos, ceinte par la mer, tandis que, poussés par les vents sonores, les flots, des deux côtés, bondissaient sur le rivage. » Sauf l'enfantement de Latone, chacun de ces mots est une vérité. Repoussée de partout, Latone s'adresse à Délos et lui dit : « Je ne pense pas que tu sois à l'avenir riche en bœufs, riche en brebis ; tu ne porteras pas de vignes et tu ne produiras pas de nombreuses plantes. Mais,



*LA ÉVASZATION (cinq mâts) scadre française, en rade du Pirée. (Phot. de M. Fontain)*

lorsque tu posséderas le temple d'Apollon aux longs traits, tous les hommes t'amèneront des hécatombes; ils viendront ici en foule et le fumet des sacrifices ne cessera pas de s'exhaler. » Puis le poète montre le jeune dieu parcourant « le Cynthios hérissé de rochers ». Ces pierres sur un sol aride, nos pieds vont les fouler tout un jour.

Pendant, le roulis s'apaise et le mouillage commence. C'est la pointe du jour, le ciel est couvert, avec quelques éclaircies, et le vent annoncé, un vent du nord auprès duquel le mistral semble bénin, souffle avec rage. Le canal où mouille le *Sénégal* est formé par deux petites îles, Rhénée, la grande Délos, et la petite Délos, la vraie, celle du culte apollonien. Toutes deux sont à peu près incultes et inhabitées. Les gens de Mykonos y récoltent quelques maigres champs d'orge et y font pâître leurs troupeaux. Grande et petite Délos sont d'un gris sombre, maigrement plaqué de vert. A droite, sur la pointe de la petite Délos, les flots brisent furieusement contre les rochers noirs d'une falaise. La mer doit être dangereuse, car plusieurs caïques sont à l'ancre dans le canal. Déjà se détachent de la cote les barques mandées pour nous de Syra. Nous apprenons que, la veille, l'une d'elles a coulé en route et qu'un de ses matelots s'est noyé.

Entre les deux îles, malgré le vent, la mer est relativement calme. Toutefois, les rameurs des diverses barques ne sont pas assez maîtres de leur direction pour aborder au même endroit, et cha-

cune d'elles dépose son chargement sur des points assez éloignés. Les anses de la cote, très découpée, et les rameaux détachés du Cynthe bornent la vue. Nos petits paquets ne parviendront à se grouper en colonne qu'assez tard dans la matinée.

Le paquet dont je suis à devant lui deux cimes inégales, dont l'une, la plus haute, est le sommet du Cynthe. Puisque l'ascension de la montagne sacrée figure au programme et que nous sommes à pied d'œuvre, commençons par là. Nous gravissons d'abord la plus petite cime, qui se rattache à la grande en dos d'âne. Le sol se hérissé d'éclats de granit. Nous les retrouverons partout. L'île en est couverte, comme la Crau, en Provence, l'est de cailloux roulés. Ces éclats sont à angles vifs. Glissants et coupants, ils rendent l'ascension très pénible. Il y a beaucoup de chutes et quelques mains écorchées.

Nous atteignons le haut du petit sommet, que couronne un rocher en forme de bonnet phrygien, et, déjà, nous découvrons le panorama des Cyclades, groupées autour de Délos. Mais la grande cime est proche et nous attire. Nous verrons mieux de là-haut. Encore quelques glissades et nous y sommes. De l'étroite plate-forme, la vue est superbe. On compte aisément les dix-sept îles qui forment la ceinture de Délos. Autour d'elles, la mer moutonne; les vagues noires à cimes blanchissantes dansent au large et bondissent autour des promontoires; elles justifient le vieux nom de cette mer, la mer Egée, « la mer des chevreux ». L'île jadis flot-

tante n'a plus bougé; si elle ne tient plus au sol sous-marin par quatre colonnes de diamant, comme le croyait Pindare, elle est ferme sur sa base de granit. Puis, sur cette mer qui semble animer ses rivages, la pensée suit l'imagination riante des Grecs. Cette ceinture d'îles autour de Délos ressemble toujours à une ronde d'Océanides autour d'un dieu. Le soleil levant les colore de rose et de bleu. Sous cette teinte infiniment délicate, elles prennent vie et l'on dirait des corps divins, où les veines courent sous la peau. Paros domine le cercle et semble la mère animée du peuple de dieux sorti de ses flancs.

Après l'horizon de mer, nous tournons les yeux vers le paysage de terre. Delphes et Mycènes étaient sauvages; Délos est sinistre. Dans toute son étendue (quatre kilomètres et demi de long sur douze cents mètres de large) aucun arbre ne paraît. Rien que des rochers et des ruines, au milieu desquels serpente le lit desséché d'un torrent, l'Inopos, et croupit une mare, qui fut jadis le lac sacré. Il arrive pourtant qu'à l'époque où nous sommes, Délos se couvre de fleurs, vite apparues, vite disparues. Elle surgit alors de la mer comme une corbeille parfumée. Cette année, la sécheresse de l'hiver nous prive de ce spectacle. Le souffle tiède du printemps n'a pu suffire à parer d'un manteau diapré la mince couche de terre qui couvre le squelette granitique de l'île.

Jadis, d'après Homère, il y avait dans l'île un palmier célèbre, celui au pied duquel Latone mit au monde Apollon et Artémis. Les deux



DÉLÉ — L'EN LINT ACRÉE D'APOLLON : Vue générale du champ de ruines, les fontaines, le canal et les escaliers de Rhégnat'as', la Rivière (Pl. de M. Fontaine)

passages inspirés par ce palmier sont l'un parmi les plus gracieux, l'autre parmi les plus beaux vers du poète. Dans l'*Odyssee*, Ulysse dit à Nausicaa : « Un jour, à Délos, près de l'autel d'Apollon, je vis, élancée comme toi, une jeune tige de palmier. Mon âme fut longtemps surprise, car la terre n'avait pas encore produit un si bel arbre. Ainsi, ô jeune fille, je m'étonne à ta vue, je t'admire et je n'ose embrasser tes genoux. » Et, dans l'hymne homérique : « Latone jeta ses deux bras autour d'un palmier, et elle appuya ses genoux sur le tendre gazon, et la terre au-dessous d'elle sourit, et l'enfant bondit à la lumière. » De là le palmier de bronze, consacré par Nicias et dont la chute écrasa la statue colossale d'Apollon; nous verrons tout à l'heure les débris de celle-ci. Il y avait aussi un bois sacré de lauriers et d'oliviers; il n'en reste plus trace, comme si le dieu, en se retirant, avait enlevé à son île la faculté de nourrir encore les arbres qu'il aimait. Avec les maigres champs d'orge et l'herbe rase des pâturages, la seule végétation consiste en des chardons énormes qui blanchissent et se dessèchent entre les tas bleuâtres du granit. Autour de nous, sur le plateau balayé par le vent brutal, l'ancien temple de Zeus et d'Athéna est un monceau de débris informes.

Les ruines sont concentrées sur le côté nord, entre le pied du Cynthe et la mer. De loin, elles semblent encore plus confuses que celles de Delphes; on dirait des pierres amoncelées au hasard. Là-bas, sur le lac sacré, voguaient jadis des

cygnes, sacrés comme lui. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une mare saumâtre et déserte. A l'extrémité de l'île, deux maisonnettes sont les seules habitations qui dénotent la présence de l'homme. L'une abrite les membres de l'Ecole française d'Athènes, lorsqu'ils séjournent dans l'île, l'autre le gardien des ruines.

Nous apercevons nos compagnons, disséminés par petits groupes, et nous descendons pour les rejoindre. Sur notre route, au flanc ouest de la montagne, nous rencontrons la *Caverne du Dragon*. C'est une grotte artificielle, obtenue par un toit que la main des hommes a placé sur les parois d'un petit ravin. Ce toit est formé d'énormes pierres, s'appuyant en angle obtus par leurs sommets. C'est une construction pélasgique. Au centre, s'élevait une statue, d'Apollon sans doute. Au devant de la caverne, une terrasse est soutenue par un mur. Sur cette terrasse, une margelle de marbre offre encore les trous où s'engageait un trépied. Ainsi, comme dans la plupart des sanctuaires grecs, les fidèles d'Apollon avaient utilisé le travail des constructeurs cyclopéens.

Nous traversons ensuite un sanctuaire des dieux étrangers, puis, en franchissant avec peine de nombreux murs en éclats de granit, qui croulent sous l'escalade, nous rejoignons la colonne qui commence la visite des ruines, sous la conduite de M. Homolle.

Ici comme à Delphes, l'œuvre des fouilles est toute française. Seuls, des membres de notre Ecole ont porté la pioche dans les ruines et à

chaque partie du déblaiement s'attache le nom de l'un d'eux. Lebègue le commençait en 1873. De 1877 à 1888, M. Homolle le continuait et fondait par là sa réputation d'archéologue. Un pensionnaire de l'Académie de France à Rome, M. H. Nénot, le futur architecte de la Sorbonne, établissait le plan restauré du *téménos*, l'enceinte sacrée d'Apollon. De 1881 à 1895, MM. Hauvette-Besnault, Salomon Reinach, Paris, Fougères, Doublet, Legrand, Couve poussaient l'exploration.

J'énumère leurs noms pour montrer avec quelle suite l'Ecole s'est dévouée à cette entreprise. Il faut voir Délos pour apprécier à sa valeur le zèle scientifique des jeunes gens qui consentent à vivre en cet endroit pendant des mois. Ils campent dans la maisonnette construite à l'extrémité de l'île, avec un domestique qui leur prépare une maigre nourriture. L'île ne produisant rien, on doit aller en barque chercher des vivres à Mykonos. Si la mer est mauvaise, c'est la disette. Pour mener les ouvriers grecs, il faut beaucoup de patience et d'énergie; il en faut autant, avec beaucoup de diplomatie en plus, pour s'entendre avec les éphores grecs chargés de surveiller les fouilles. Enfin, pendant longtemps, les crédits accordés ont été dérisoires. M. Homolle a commencé sa première campagne avec quinze cents francs. Au total, en vingt-cinq ans, la France n'a guère dépensé à Délos plus de cinquante mille francs. Ils méritent quelque reconnaissance, ceux qui ont tenu pour l'honneur de la science française cette existence de contremaître et de naufragé.



*DÉLOS. — LE LAC SACRÉ : Au fond, le Cynthe. (Phot. de M. Fontain)*

Comme tous les lieux consacrés par la religion grecque, Délos se composait essentiellement d'une enceinte sacrée, le *téménos*, dans laquelle le dieu principal admettait un certain nombre d'autres divinités: Ici, le temple d'Apollon s'élevait au centre. En avant était dressée une statue du dieu, colossale et archaïque, dont le tronc existe encore. L'imagination complète sans peine cette robuste poitrine. Elle voit l'image nue, les bras tombants et les jambes réunies, l'arc à la main. Autour du temple d'Apollon, un Artemision neuf et un vieux, un temple de Dionysos, un autel de Zeus. Comme à Delphes et à Olympie, une suite de trésors où les diverses nations grecques conservaient leurs offrandes. Ces trésors sont rangés en cercle autour du temple d'Apollon, à l'image des Cyclades autour de Délos. Puis des autels particuliers, des terrasses, des portiques, des propylées, des logements pour les prêtres et pour les théories, des places et une voie sacrée serpentant au milieu des édifices.

Il ne reste de ceux-ci que des substructions et des bases, beaucoup plus mutilées qu'à Delphes et qu'à Olympie. En l'absence de toute description ancienne les attributions étaient très malaisées. Comme valeur d'art, on n'a trouvé ici rien de comparable aux statues de Delphes et d'Olympie ou au trésor de Mycènes, quoique nous ayons vu au musée national d'Athènes plusieurs pièces de grand intérêt, notamment des statues archaïques, qui viennent de Délos. C'est l'histoire surtout qui a profité des fouilles; nulle

part il n'a été trouvé autant d'inscriptions; elles dépassent déjà le nombre de deux mille. Parmi les objets demeurés en place, nous remarquons les restes du *Sanctuaire des taureaux*, de l'*Autel des cornes* et du portique du même nom. L'autel, une des sept merveilles du monde, était élevé, selon la légende, avec les cornes des chèvres abattues par Apollon. Le sanctuaire et le portique devaient leur nom aux têtes de taureaux qui les décoraient. Au sanctuaire, les chapiteaux étaient formés par des avant-trains de taureaux, agenouillés deux à deux. Nous sommes frappés de l'analogie qu'offrent ces sculptures d'un art rude et puissant avec les chapiteaux rapportés de Perse par la mission Dieulafoy. La plupart des archéologues admettent cette analogie. Ils y voient une preuve des rapports qui existent entre l'art grec et l'art oriental. M. Salomon Reinach conteste ces rapports, avec sa science et sa dialectique habituelles, dans son *Mirage oriental*. Séance tenante, avec une belle ardeur, il saisit cette occasion de défendre ses idées.

Les inscriptions de Délos permettent de reconstituer en détail l'ordre et la nature des fêtes, depuis les fameuses théories athéniennes, tous les quatre ans, jusqu'à la danse sacrée du *geranos*, exécutée devant l'autel des cornes et qui ressemblait à un vol de grues, d'où son nom. Elles commentent l'hymne homérique, exaltant l'« immortelle merveille » que présentaient les prêtresses du dieu: « Elles savent imiter le rythme et les accords de toutes les contrées. Chacun croit

entendre ses chants accoutumés, tant elles ont réussi à les ajuster à leurs voix. »

Il ne venait pas à Délos que des fidèles d'Apollon. La position de l'île en avait fait un entrepot cosmopolite, pour la Grèce, l'Italie et l'Orient. De là des quais de débarquement, des docks et des habitations de commerçants, quelques-unes très riches. Des colonies importantes s'y étaient formées, notamment une colonie romaine. Il y avait, autour du lac sacré, tout un quartier religieux et marchand, et, au-dessus du *téménos*, une vraie ville que dominait un théâtre. Il ne reste des quais et des docks que des ruines énormes et informes, mais les fouilles ont mis au jour des restes importants d'édifices publics et d'habitations privées.

Celles-ci, dont le déblaiement n'est pas encore terminé, forment déjà comme un petit Pompéi, dont quelques parties surpassent l'intérêt du grand. Ainsi, plusieurs maisons du second siècle avant Jésus-Christ montrent la transition de l'habitation grecque à l'habitation romaine. Il en est une, récemment découverte par M. Couve, où se trouvent deux mosaïques charmantes. L'une représente un dauphin enroulé autour d'une ancre, l'autre un vase panathénaïque sur lequel est figurée une course de chars, avec une couronne déposée au pied et une branche de lauriers jetée en travers. La colonie romaine avait érigé une statue au préteur Caius Billienus. Cette statue a été retrouvée et redressée sur son piédestal. En attendant son transfert au musée, elle est protégée



*Débarquement à Delos. (Phot. de M. Cartailiac.)*



*DELOS. — La maison du gardien et le Mis'ée. (Phot. de M. Fontaine.)*



*DELOS. — VUE GÉNÉRALE DES FOUILLES : Au fond, le canal de Delos, les îles de Rhénée et Tinos. (Phot. de M. Fontaine.)*



*DELOS. — Une maison grecque ; au centre, pavage en mosaïque. (Phot. de M. Fontaine.)*

par une enveloppe de planches et l'on songe devant elle à un mélancolique La Balue de la statuaria antique.

Au sommet de la haute ville était un théâtre. On y arrivait par une de ces rues étroites qu'aimaient les anciens et que, entre autres raisons, justifiait à Délos l'exiguïté du terrain. Seuls, les trois premiers rangs de gradins sont conservés, mais il reste des parties considérables du mur de scène, le *logéion*, l'endroit d'où l'acteur parlait. L'étymologie de ce mot et la nature des choses n'ont pas empêché le savant directeur de l'Institut allemand d'Athènes, M. Darpfeld, de produire une théorie surprenante. Il estime que les acteurs grecs ne se tenaient pas sur la scène, mais dans l'orchestre; seulement, ajoutait-il, les hauts cothurnes leur servaient d'« estrades mobiles ». En attendant que cette théorie fasse fortune, le mur de scène de Délos est singulièrement net à l'examen et répond point par point à la description de Vitruve.

La plupart des objets trouvés à Délos ont été transportés au musée national d'Athènes ou au petit musée de Mykonos. Quelques-uns se trouvent encore dans la misérable cahute où habite le gardien des fouilles. Elles sont amoncelées le long des murs et les sculptures se dégradent par cet entassement. Je remarque une statue sans tête de Polymnie, réplique de celle du Louvre, qui, même en cet état, mériterait l'abri d'un musée. Elle est ensevelie jusqu'à mi-corps dans les débris de marbre.

Près de la porte se dresse un bloc informe,

qui a failli provoquer une catastrophe. Un de nos guides le retourne pour nous faire examiner le travail. Le bloc, très mince à la base, chancelle et tombe. Un cri de terreur échappe aux assistants. Heureusement, deux d'entre nous retiennent la masse et, sans parvenir à l'arrêter, accompagnent sa chute. Notre compagnon, entouré d'autres blocs, ne peut reculer. La statue pèse déjà sur ses jambes, mais on vient à notre aide et elle est enfin écartée. Il n'a aucun mal et, avec un parfait sang-froid, il apprécie le morceau, qui est le dos d'une statue d'Artémis. Une draperie légère s'applique sur les formes et les dessine. C'est un travail d'une exquise délicatesse. Mais sa vue a failli coûter cher! On songe au récit fantastique de Mérimée, la *Vénus d'Ille*, à la déesse irritée écrasant celui qui lui avait manqué de respect.

Si ce morceau eût été à sa place, dans un musée, l'accident ne serait pas arrivé. Puis, avec l'unique gardien, la surveillance des fouilles laisse beaucoup à désirer. Les visiteurs ne sont pas nombreux à Délos, mais les gens de Mykonos y font pâturer leur bétail et ils n'ont guère le respect des antiquités. Dans une des maisons gréco-romaines, un élégant petit autel a été mutilé par quelque berger, pour tuer le temps. Les blessures du marbre sont encore fraîches et blanches dans la teinte dorée que le soleil et la terre ont déposée sur lui. Il faudrait aussi abriter les mosaïques dont je parlais tout à l'heure. Outre les bergers mykoniates, le vent violent qui règne à Délos dégradera vite les parties dé-

licates de ces ruines. Si le transport est trop coûteux, il suffirait de construire sur place un hangar fermant à clef. Je suis sûr que l'éphore général des antiquités, M. Cavvadias, ne demanderait pas mieux. Malheureusement, en Grèce plus que partout, les plus simples questions d'art sont aussi des questions politiques. Il paraît que le gardien de Délos craint pour sa place : il a été nommé sous M. Tricoupis. L'habitation de cette mesure où, seul, un savant pourrait lutter contre un ennui mortel, fait des envieux. Il est vrai que des appointements sont attachés à la fonction : elle rapporte 25 francs par mois.

J'ai, pour ma part, terminé la visite de Délos et je songe à regagner le *Sénégal*, car j'ai fait l'ascension du Cynthe vers lequel se dirigent maintenant nos compagnons, et mes chaussures sont coupées par les éclats de granit. A travers les éboulis du quartier marchand, je longe la mer. La route est pénible. Il n'y a pas moins de trois petits ports et il faut en suivre le contour. Le vent du nord souffle avec une force croissante et la mer blanchit plus que jamais sur la falaise. Je me souviens du prêtre d'Apollon. Chrysès, dans l'*Iliade* : « il suivit en silence le rivage de la mer retentissante. » La colonne qui escalade le Cynthe est invisible, comme aussi les deux maisonnettes. Il n'y a dans l'île d'autre bruit que la plainte du vent et du flot. Par-dessus les monticules qui séparent les criques paraissent les mâts du *Sénégal*. Leur vue ajoute encore à l'impression de solitude et d'abandon que



*TYPES DES ILES : Patron d'un Caïque réfugié à Délos.  
(Phot. de M. Fontaine.)*



*L'un des habitants de Délos. (Phot. de M. Fontaine.)*



*TÊTE DE TAUREAU' retrouvée à Délos.  
(Phot. de M. Fontaine.)*

donne l'île stérile. On se croirait très loin de l'Europe et de tout pays habité, dans une de ces terres que découvraient les navigateurs du siècle dernier, Cook ou La Pérouse, quelque île de Pâques ou de Vanikoro.

Nulle part, en Grèce, la mélancolie du passé n'est plus complète et plus profonde. A Delphes, à Olympie, même à Mycènes, malgré l'âpreté du site, la vie subsiste encore près de la mort. Il y a des hommes et des arbres, des maisons et des cultures. A Délos, rien. L'île où il était défendu de naître et de mourir, pour ne pas souiller un sol sacré, n'a plus, depuis que son dieu l'a quittée, ni morts ni naissances. C'est un désert de pierres, un cimetière brûlé par le soleil et le vent. Mais il n'est pas de cimetière plus auguste, Délos découronnée, après avoir, dit l'antique poète, « fleuri comme la cime d'un mont couvert des fleurs de la forêt », Délos reste sacrée, et, deux mille ans après la fin du culte, voici qu'un navire d'Occident vient de ramener ici, pleine de fidèles, la galère délienne.

## XI

## DE SYRA A MESSINE

Syra. — Le cap Malée; l'ermitte. — Cythère. — Le détroit de Messine; Reggio et Messine; Charybde et Sylla.

A bord du « Sénégal », 10 avril.

LA plage pierreuse de Délos n'est pas la dernière terre de Grèce que nous devons fouler au cours de ce voyage. En la quittant nous faisons route sur Syra. Pourtant, au moment où le navire quitte le canal de Rhénée, la même réflexion nous vient à tous : « C'est déjà fini ! » En effet, Syra est la première étape du retour. Nous sommes récrus de fatigue; nous avons été mouillés, gelés et rôtis, mais notre provision de curiosité et d'enthousiasme n'est pas épuisée. Nous laissons derrière nous bien des noms auxquels nous aurions voulu attacher un souvenir. Nous sommes près des « champs où fut Troie », et il faut revenir.

M. Homolle nous quitte à Syra, et cette séparation marque bien la fin du voyage. Aussitôt embarqués, nous nous concertons, tandis que M. Homolle boucle sa valise. Il importe de dire tout haut au directeur de l'Ecole d'Athènes notre reconnaissance et notre admiration pour l'œuvre que ses jeunes confrères et lui poursuivent en terre grecque. Rendez-vous est pris dans le grand salon et bientôt les passagers s'y trou-

vent au complet. On va chercher M. Homolle, les coupes de champagne se remplissent et, dans le grand silence que scande la machine, M. Duval, avocat général à la Cour de Cassation, prend la parole. Il remercie, en termes excellents, tous ceux qui ont contribué à la conduite du voyage, et, en saluant M. Homolle, il invite un de ses confrères à dire ce que lui doivent tous les passagers. Un vétérinaire de l'Université, professeur honoraire au lycée Louis-le-Grand, M. Pressard, exprime en quelques mots émus et spirituels la pensée qui a groupé notre caravane, et demande que les dames, si courageuses pendant ce voyage, ne soient pas oubliées dans notre reconnaissance. Comme M. Paul Janson l'avait fait à Delphes pour la Belgique, M. le professeur Nicole, de Genève, ancien maître de conférences à notre Ecole pratique des hautes études, réclame pour ses compatriotes suisses une part dans la reconnaissance française. Un des confrères de M. Homolle rappelle ce qu'a été la carrière de l'éminent archéologue, entre Délos et Delphes, et il exprime la fierté que, grâce à lui, nous avons éprouvée pour la France, au cours de ce voyage. M. Homolle répond avec une profonde émotion; il définit l'œuvre de l'Ecole française et fait la part de chacun, sauf la sienne.

Un point nous a frappé dans cette exposition lucide et modeste, c'est combien sont faibles les ressources normales de la mission permanente qu'est l'Ecole française : elle figure annuellement au budget pour 78,000 francs. Les Chambres lui ont libéralement voté des fonds



DÉLOS. — VUE DU CYNTHE : Au premier plan, un angle du Portique des Taureaux. (Phot. de M. Fontaine.)

pour la grande entreprise de Delphes, mais son budget courant est une cause permanente d'infériorité. Que de petites entreprises pourraient être fécondes pour la science avec un peu d'argent toujours disponible! A Délos, d'où nous venons, les fouilles sont arrêtées. Demander tout à l'Etat est une habitude trop constante dans notre pays. L'étranger, lui, obtient beaucoup, en pareil cas, de l'initiative privée : les instituts anglais et américains d'Athènes sont des fondations librés. En France, les particuliers s'intéressent enfin à la science, l'universelle bienfaitrice; ils font des donations aux facultés. Ces donateurs devraient songer à l'Ecole d'Athènes, car l'œuvre qu'elle poursuit en Grèce est pieuse entre toutes; elle remet au jour les titres de l'humanité.

Pourquoi ne donnerions-nous pas l'exemple, nous, le groupe de Français qui vient de contracter envers l'Ecole une dette spéciale? Nous avons eu par elle des guides bénévoles et gratuits que des millionnaires n'auraient pu s'offrir. Il serait bien de marquer notre reconnaissance par l'offre collective à l'Ecole d'une somme d'argent pour les fouilles, la fondation du *Sénégal*. Je soumets cette idée aux organisateurs du voyage.

Le champagne d'honneur offert à M. Homolle nous a conduits en vue de Syra. La ville, Hermoupolis la bien nommée, la cité d'Hermès, dieu du commerce, s'élève en amphithéâtre sur deux hautes collines que des maisons d'un blanc éclatant escaladent, semblables à un troupeau de moutons serré et pressé. La couleur de la cote,

fauve comme une peau de lion, complète son aspect oriental. Chef-lieu du nome des Cyclades, la chaîne d'îles qui unit l'Europe à l'Asie et la Grèce à l'ancienne Ionie, Hermoupolis est la première annonce des villes asiatiques. Elle a eu la bonne fortune de recevoir la visite de Théophile Gautier et de Gérard de Nerval. Je relisais tout à l'heure leurs descriptions et je constate d'après eux que, à Syra comme partout, tout ce que l'Europe gagne sur l'Asie, la couleur locale le perd.

Nous avons trois heures à passer dans l'île, et nous suivons par escalade ses rues montantes, qui, surtout dans le vieux Syra, le Syra d'en haut, rayonnent en zigzags d'éclairs autour de l'église latine de Saint-Georges. Nous passons sous de sombres voûtes; nous glissons sur des dalles polies. Tandis que, sur la plate-forme de l'église, nous admirons encore le panorama des Cyclades, un sacritain vient nous dire que l'évêque nous verrait volontiers. C'est un prélat italien, d'une politesse tout ecclésiastique, et qui veut bien nous assurer de ses sympathies pour la France. A côté de l'église est un hôpital, où nous éprouvons un sentiment plus immédiat de solidarité française, en y trouvant des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

En descendant vers la place où la statue de Miaoulis, l'héroïque brûleur de Modon, s'élève au milieu des palmiers, nous lisons au-dessus d'une porte : *Alliance française, section des Cyclades*. Les lecteurs du *Temps* savent ce que l'Alliance française fait en Orient pour la diffu-

sion de notre langue, le maintien de notre influence et la résistance aux rivalités. En s'installant à Syra, ville de commerce et de transit, qui a repris, entre le Pirée et les ports d'Asie-Mineure, l'ancien rôle de Délos, elle a bien choisi son terrain d'action.

Il ne nous reste plus qu'à faire les emplettes d'usage à Syra, quelques boîtes de rahat-loukoum, et à nous défendre contre les offres des marchands de fausses antiquités. Quelques-uns d'entre nous sont conduits en grand mystère hors de la ville, dans la campagne strictement aride, vers des boutiques louches dont les volets se ferment aussitôt sur le visiteur. Avec des gestes de mystère, on exhibe devant eux quelques statuette cachées sous le comptoir et enveloppées de chiffons: ce sont des marbres, fabriqués à Florence ou à Smyrne, d'après des originaux alexandrins ou hellénistiques, voire romains; ils sont lourds et ronds, teintés de brou de noix pour imiter la patine antique. Malgré la naïveté de ces faux, il arrive qu'on s'y laisse prendre.

A six heures, l'ancre est levée et le *Sénégal* ne s'arrêtera plus qu'à Marseille. Cette fois, la traversée est réglée de telle manière que les spectacles manqués à l'aller vont nous être rendus. Le lendemain, au point du jour, nous doublons le cap Malée, sans y trouver la tempête, classique depuis l'*Odyssee*: « Déjà, raconte Ulysse, nous espérons atteindre sans péril notre patrie, mais, comme nous doublons le cap Malée, les vagues, le courant et le souffle de



DÉLOS. — LA CAVERNE DU DRAGON, ou temple-oracle : Au premier plan, une base de trépied. (Phot. de M. Fontaine.)

Borée nous poussent au delà de Cythère. Pendant neuf jours, les vents contraires nous emportent sur la mer poissonneuse. » Il vente frais, autour du cap, et c'est tout. De Sounion à Marseille, toute notre route est ainsi jalonnée de points jadis terribles, aujourd'hui prétexte à citations.

A la pointe du cap, sur une petite aire balayée par le vent et battue par le flot, est un ermitage à propos duquel Lamartine a écrit une belle page du *Voyage en Orient*. Consacré de la sorte, l'ermitage du cap Malée est devenu une institution. En doublant le promontoire, les vapeurs donnent un coup de sifflet ; l'ermite sort de sa grotte et bénit le navire. A présent, il est vieux et il faut siffler plusieurs fois pour le faire sortir. Enfin, il paraît, la barbe blanche, le chapelet à la ceinture et le capuchon sur les yeux. Il s'agenouille, étend les bras et reste longtemps dans cette attitude.

Aussitôt après l'ascétisme du christianisme primitif surgit un souvenir du paganisme finissant. Tandis que, à droite, le golfe profond de Marathonisi déroule, au soleil levant, une nappe de velours vert, bordée par la chaîne bleuissante du Taygète, à gauche sort de la mer une roche pelée, d'une morne désolation. C'est Cythère. Oh ! devant ce spectacle, le souvenir de la fiction de Watteau ! Le contraste de ce rêve et de cette réalité ! Gérard de Nerval est descendu à Cythère et, d'après lui, semble-t-il, Baudelaire a peint cette « île triste et noire ».

L'aspect de ce « pays fameux dans les chansons » lui a fait « remonter aux dents »

Le long fleuve de fiel des douleurs anciennes.

Il montre sur la côte, toujours comme Gérard de Nerval, un pendu symbolique, le ventre ouvert et dévoré par les oiseaux de proie. Ce pendu devait plaire au poète de la *Charogne*. Baudelaire en fait l'image des fins d'amour.

Les savants, chercheurs tranquilles de vérité, expliquent l'antithèse de l'île et de ses souvenirs. Ce ne sont pas les Grecs qui ont établi le culte de Vénus en un tel endroit. La Vénus de Cythère était l'Astarté syrienne, apportée dans l'île par les Phéniciens. Les Grecs adoptèrent ce culte, suivant l'usage antique, et identifièrent la farouche divinité avec leur riante Aphrodite. L'imagination magnifique et sombre de M. Gustave Moreau, qui ramène tant de légendes à leur âpreté primitive, devinait la vraie Cythère dans sa *Naissance de Vénus*. Le décor imaginaire de son tableau prend l'énergie de la réalité ; voilà bien les roches qu'il a évoquées sans les connaître. Sur la côte de l'île on ne voit plus le groupe d'hommes et de femmes qui, chez le peintre, supplient et maudissent la déesse, impassible sur sa conque marine. Cythère ne nourrit plus ses habitants et ils s'expatrient en Asie-Mineure.

Après le cap Malée, nous doublons le cap Ténaré, où se trouvait une entrée des Enfers, qui complète le dessin de la presqu'île « en feuille de mûrier », et aussitôt après commence la mer

sans îles ni rivages. Elle nous entoure jusqu'au lendemain matin, où nous entrons dans le détroit de Messine.

A l'aller, nous l'avions traversé de nuit, sous la pluie. Cette fois, malgré quelque brume, le commandant nous promet du beau temps. En effet, à mesure que nous avançons entre la Sicile et l'Italie, le ciel s'éclaircit. Nous n'apercevons pas l'Etna, dont la cime est voilée de vapeurs, mais nous longeons la côte de Calabre d'assez près pour compter les maisons éparses sur la plage, voir distinctement, au cap dell'Armi, la manœuvre du Sémaphore, à qui le *Sénégal* signale son passage, suivre la marche d'un train qui file en toussotant le long de la mer, ou même compter les pas mélancoliques d'un douanier. Cette côte est d'une beauté robuste et charmante, avec ses montagnes neigeuses et ses petits ravins, où s'accrochent les villages, parmi les oliviers et les pins, entre les vignes et les champs de blé.

Le navire a ralenti sa marche pour nous laisser tout le temps de contempler le spectacle et il longe le rivage de très près. Reggio paraît, en amphithéâtre, rose et blanche, avec une ceinture de jardins et de vergers, sous un vieux château. Une rue montante la coupe en deux, d'une ligne nette et profonde, et, sur la mer, à la pointe du golfe, un superbe palmier élève son panache au-dessus des aloès.

Après Reggio, nous obliquons à gauche vers Messine. Le moment et le site sont délicieux. Le ciel se découvre, le vent tiédit et le *Sénégal*



*DÉLOS : La caverne du Dragon. (Phot. de M. Cartailhac.)*



*DÉLOS : Chapelle et statue de Roma. (Phot. de M. Fontaine.)*



*DÉLOS. — VUE GÉNÉRALE DES RUINES. — En fond, le Sénégal à l'ancre; à droite, l'île de Rhénée. (Phot. de M. Cartailhac.)*



*SYR 4 : Vue de la Ville Haute. (Phot. de M. Fontaine.)*

glisse, avec un frémissement doux, sur la mer paisible. A l'avant une troupe de marsouins bondit hors de l'eau, lutte de vitesse avec le navire et, nageant de côté sous la nappe verte, met à ce jeu un amour-propre amusant. Messine se rapproche, nette et colorée comme une toile de fond. Un cimetière monumental la domine, cimetière à l'italienne, emphatique et décoratif, en tableau d'opéra. Un long viaduc, jeté hardiment sur un ravin tapissé de verdure, le relie à la ville. Autour et au-dessus, une ceinture de vieux forts, en pâtés, cuits et dorés par le soleil. Sur une langue de terre, des soldats manœuvrent; nous entendons distinctement la trompette et les commandements. Le port décrit un vaste arc de cercle, bordé de maisons majestueuses ou riantes; les toits sont roses, les murs blancs, les volets verts. Sur ce quai, il doit faire bon vivre et aimer. C'est bien la Messine des poètes, « étrange et surannée », la Messine de Molière et de Banville, où les valets, brillants comme des tulipes, enlevaient aux vieux Turcs les belles captives coiffées de sequins.

Nous apercevons déjà l'autre bout du détroit. A ce moment, un remous léger ride la mer. Cette agitation inoffensive, sur laquelle le grand vapeur passe avec un tranquille dédain, c'est Charybde. En face, dans un pli de la côte italienne, une ligne de maisons blanches descend en cascade, le long d'un rocher très décoratif, mais nullement farouche. C'est Scylla. La puissance de l'imagination, au temps où l'homme n'avait que ses bras pour lutter contre les cou-

rants, en avait fait l'écueil formidable que décrit Homère : « Sa pointe aiguë touche aux vastes cieux et un sombre nuage l'environne; jamais il n'est dissipé et jamais la sérénité ne brille au sommet de l'écueil. » Au bas, dans une grotte « tournée du côté de l'Erèbe », habitait le monstre aux six têtes et aux douze bras, qui, promenés au large, enlevaient les marins. Nous n'avons devant les yeux qu'une calme marine, ferme de lignes et douce de tons.

Cette lettre est déjà longue, et nous ne sommes qu'à moitié route. Je ne pourrai vous l'envoyer que de Marseille, mais je l'arrête ici. Pour vous dire ce que nous aurons vu encore, je vous écrirai une dernière fois, en arrivant au port.



XII

DE MESSINE A MARSEILLE

Stromboli — Fête à bord. — Les bouches de Bonifacio; l'île Lavezzi et la *Sémillante*. — La tempête. — Retour à Marseille. — Lettre d'Athènes.

Marseille, 15 avril.

LE 10 avril, vers huit heures, nous sortons du détroit de Messine. Les îles Lipari s'égrènent à notre gauche, et, en face, droite comme une borne, se dresse à l'horizon la montagne de Stromboli. Pendant des heures, nous allons te-

nir le cap sur elle et, vers midi, nous serons au pied.

Cette fois encore, le navire ralentit la marche en arrivant à sa hauteur. A mesure que nous approchons, elle change de couleur, pour la joie des yeux; elle passe par toutes les nuances du lilas et du gris-perle. Jusqu'au tiers de la pente, le vert des vignes et des olivettes repose le regard, et, au pied, un village se tapit, minuscule et blanc, entre des haies d'aloès et de cactus. Un panache de fumée ondule au sommet du cône, se dissipe à la brise de mer et se reforme aussitôt, comme la respiration régulière d'un géant. C'est le souffle du volcan, rouge la nuit, blanc le jour. Nous contournons l'île, et, sur son flanc gauche, paraît une large coupure où s'étale, brune et lisse, la coulée de lave. L'air est tiède; une brise légère souffle; la mer est d'un bleu profond. Toute la journée, nous recevons cette caresse de tous les sens. La mer Tyrrhénienne abritée des vents, est unie comme un lac et son atmosphère égale et douce comme l'air d'une serre.

Il est probable, nous disent les officiers, que cela va changer du tout au tout, lorsque, au sortir des bouches de Bonifacio, demain, nous entrerons dans le golfe du Lion, royaume du mistral.

En attendant, il faut mettre à profit ce passage tranquille. Puisque, sur la mer calme, le navire n'éprouve pas le moindre balancement, il y aura concert ce soir, au profit de la Société de secours aux naufragés. Le théâtre fut toujours le moyen favori des Français pour charmer l'ennui des



*EN RADE DE SYRA : Panorama de la ville. (Phot. d' M. Fontaine )*

captivités, longues ou courtes, volontaires ou forcées. Ils jouaient la comédie dans l'îlot meurtrier de Cabrera; un théâtre fonctionnait régulièrement devant Sébastopol. Dès qu'ils se trouvent en nombre, il y a parmi eux assez de talents pour établir un répertoire.

Sur le *Sénégal*, les éléments abondent. Tandis que les timoniers décorent la dunette avec le bariolage vif des pavillons, un jeune peintre, M. Henri Callot, établit un programme, où le sentiment de l'art et la blague parisienne forment le plus amusant mélange. En haut, robuste et fine, une des cariatides de l'Erechthéon; au-dessous, un dôme de parapluies, en souvenir des averses reçues; au milieu, un flirt; en bas, une chechia rouge, que l'on voyait partout, gaie, bavarde, cordiale et polyglotte; sous la chechia, deux pieds énormes, largement chaussés de jaune, pieds anglais, qui se posaient tranquillement, à la hauteur de l'œil, sur les bastingages; enfin, comme pendant à la cariatide, un amateur de photographie, harnaché de trois appareils, résigné et convaincu sous la charge.

Ily a tant d'esprit dans ce programme qu'il soulève un incident. Quelqu'un se fâche et exige que son image soit enlevée. Le commandant, qui représente l'autorité, est dans un grand embarras. Mais il y a, paraît-il, à bord, un passager qui a pratiqué la censure et le cas lui est soumis. Ordonné par Anastasie que la tête trop ressemblante sera remplacée par celle de l'Hermès de Praxitèle. La décision est approu-

vée de tous, même du réclamant, qui finit par rire.

Je ne vous ferai pas le compte rendu de la représentation: les acteurs s'amusaient pour eux-mêmes et la presse y assistait pour son plaisir. Il me suffira de vous dire que « la chose fut exquise et fort bien ordonnée ». Il y avait conférence « sur le dévouement des gens de mer », récitation de poésies parmi lesquelles, bien entendu, l'*Epave*, de François Coppée, morceaux de chant, lecture accompagnée au piano d'une de ces légendes mystiques, en prose rythmée, où excellent les frères des Gachons, et, clou final, une *Sérénade du Pavé*, de la plus réjouissante drôlerie, avec refrain repris en chœur par nos jeunes gens.

Le public, c'était nous tous, et, aussi, derrière l'état-major, l'équipage en vareuse de gala. A la fin, un punch d'honneur était offert aux officiers et une adresse, signée par tous les passagers, remise au commandant Rebufat. Cette adresse disait, avec beaucoup de chaleur et de sincérité, notre reconnaissance pour la courtoisie et la complaisance de l'état-major.

Le lendemain, dimanche, nous sommes en vue des bouches de Bonifacio. Le matin, dans le cadre préparé pour le concert de la veille, la messe est dite par les prêtres présents à bord. M. l'abbé Bertrin adresse aux assistants une allocution nourrie et sobre sur la croyance à l'immortalité de l'âme et la transition de la morale païenne à la morale chrétienne. La veille, à la même place, un laïque avait fait

une manière de sermon sur la charité; aujourd'hui, un prêtre donne une conférence sur la philosophie antique. Preuve, entre bien d'autres, de l'esprit conciliant qui régnait à bord du *Sénégal*.

Pendant la messe, un vent violent s'est levé et les toiles de la tente claquent avec force. C'est le mistral annoncé, qui nous arrive déjà de l'autre côté des bouches. Le navire danse et, très vite, cette danse s'accroît jusqu'à troubler les cœurs; le pont se vide et les cabines se remplissent. Nous sommes en vue de l'îlot Lavezzi. C'est l'écueil sur lequel, le 15 février 1855, à midi, la *Sémillante*, son gouvernail emporté et ne manœuvrant plus dans la brume, périt corps et biens. Relisez, dans les *Contes du lundi*, d'Alphonse Daudet, « l'Agonie de la *Sémillante* », avec ces détails poignants: les cadavres du commandant et de l'aumônier relevés sur la roche, l'un en grande tenue, l'autre l'étole violette au cou.

Les officiers du *Sénégal* se tiennent sur la passerelle, très attentifs à la manœuvre. Un groupe de passagers est monté sur le gaillard d'avant. Le vent est si fort que l'on a peine à se tenir debout; on s'abrite derrière le cabestan, les manches à air, les rouleaux de cordages. Voilà le navire tout à fait engagé dans la passe et il longe l'îlot à une centaine de mètres. Lavezzi est un rocher désert, dentelé, à fleur d'eau, sur lequel les flots brisent avec le bruit du canon. A la cime se dresse une pyramide entourée d'une grille. Plus bas, un carré de murs blancs,



*SYRA. — Vue prise de la Ville Haute ; à l'horizon, les Cyclades. (Phot. de M. Fontaine.)*

avec le toit rouge d'une petite chapelle. Fauchés d'un coup par la mer, sept cent cinquante Français, marins et soldats, dorment là. D'un seul mouvement, nous nous levons, en nous cramponnant pour nous tenir debout, et, face à l'îlot, nous nous découvrons. Parmi nous est un officier qui fait le salut militaire à la tombe de ses camarades.

A ce moment, le maître d'équipage vient nous engager à descendre, car nous pourrions être enlevés par un coup de mer. Les matelots prennent les mesures qui annoncent le gros temps : ils serrent les toiles des tentes et amarrent les objets mobiles. Bientôt, non amarrés et mobiles, les passagers qui persistent à rester sur le pont sont lancés les uns sur les autres comme des volants.

A la sortie du détroit, la tempête éclate, complète et typique. Nous avons toute facilité pour vérifier les descriptions techniques de l'*Odyssée* et les développements littéraires de l'*Enéide*. Rien n'y manque : montagnes d'eau fendues par le navire, vagues courtes et dures, — les vagues spéciales à la Méditerranée, — voix de la mer, qui menace, supplie et se lamente. Le ciel est balayé par le mistral ; aussi, sur l'agitation formidable de la mer, brille un soleil radieux, et, à la crête des flots verts, l'écume vole en aigrettes d'argent.

A l'intérieur du navire, on entend des voix gémissantes, sous l'étreinte du mal de mer, et aussi des cris de fureur. Les sabords ont été solidement fermés, mais un passager a eu l'heu-

reuse idée d'ouvrir le sien, pour contempler de plus près la ronde des flots. Un paquet de mer l'a souffleté et roulé, puis, le laissant se débattre au milieu de ses couvertures, se promène à travers la batterie, inondant les cabines, où les malades se tenaient bien sages sur leurs couchettes. Ils hurlent, les malheureux, et investissent l'imprudent.

Avec cela des frayeurs ; pas beaucoup, à vrai dire, mais enfin, une voix aiguë, une voix de femme, traverse les craquements du navire, et démontre sans s'en douter la vérité des grands écrivains, car elle retrouve, par la force d'une émotion sincère, les cris et onomatopées que Rabelais prête à Panurge.

La soir, à six heures, peu de monde à table. Le commandant rassure ceux qui montrent quelque inquiétude. Pourtant, il ne nous cache pas que c'est une vraie tempête, car, le maximum du vent étant 10, nous sommes à 8, presque à 9, et il ajoute que, certainement, nous n'arriverons pas à Marseille le lendemain matin à sept heures, comme c'était prévu. Il faut serrer les côtes de Corse, puis monter vers Gênes, à l'abri du golfe de Ligurie.

La nuit est très dure. Je suis logé à l'arrière et, lorsque l'hélice, en sortant de l'eau, cause au navire ce que les marins appellent le *coup da casserole*, je suis enlevé de ma couchette, comme une crêpe, et, par deux fois, jeté à bas. Au cours de nos excursions, j'avais fait provision de morceaux de marbre et de pierre, et je les avais disposés au-dessus de la couchette,

dans un filet : ils m'arrosent d'une pluie d'aérolithes.

Au jour levant, nous sommes par le travers de Nice et, dès lors, nous allons suivre la côte de Provence, jusqu'à Marseille. Peut-être pourrions-nous entrer dans le port de la Ciotat. Nous passons en vue d'Antibes, du cap Roux, de Saint-Tropez, des îles d'Hyères, de Toulon. Voici la Ciotat : impossible d'entrer ! Nous continuons et, bientôt, nous apercevons Marseille. C'est la terre promise : nous passons devant elle pour aller nous abriter dans la baie de l'Estaque, où, sous la haute montagne de la Nerte, la mer, enfin, est calme et le navire peut mouiller à quatre heures du soir.

Quand entrerons-nous au port ? Peut-être au coucher du soleil. Beaucoup se plaignent : ils sont attendus et ils voudraient prendre le chemin de fer. Le commandant est descendu de la passerelle. Ces quelques jours ont établi entre lui et nous une sympathie cordiale. Doucement, il nous explique la difficulté, mais il devine que tous les impatients ne sont pas convaincus. Sans insister, il remonte à son poste et l'appareillage commence. Le brave marin veut jusqu'au bout satisfaire ses passagers. Il n'hésite pas à jouer une assez grosse partie et à tenter l'entrée. Lentement, avec une adresse et une prudence que l'on peut admirer sans être un professionnel, il manœuvre vers le goulet. A mesure que nous approchons de la Joliette, l'agitation de la mer recommence et la vague déferle avec force sur l'île de Ratonneau. Enfin, voici la jetée,



*M. KEBUFAT, commandant du Sénégal. (Phot. de M<sup>lle</sup> Yver.)*



*SUR LE PONT du Sénégal. (Phot. de M<sup>lle</sup> Yver.)*



*EN PASSANT devant le Stromboli. (Phot. de M. Cartailhac.)*



*SUR LE GAILLARD d'avant. (Phot. de M. Fontaine.)*

l'entrée, le port. Les remorqueurs frappent leurs amarres sur le *Sénégal* et, en quelques minutes, nous sommes à quai.

Le voyage de Grèce est fini, et, ce soir, à sept heures, nous monterons en chemin de fer. J'ai tenu à vous adresser cette dernière lettre avant de quitter Marseille, pour vous donner nos dernières impressions, dans leur vivacité immédiate.

J'ai tout dit, au jour le jour. Ai-je besoin de conclure ?

En débarquant, j'ai trouvé une lettre d'Athènes. Elle vient de l'Ecole française et j'y lis ceci :

« Notre pensée vous a suivis, vos compagnons et vous. Le *Sénégal* était pour nous quelque chose de cher, comme le pays dont il nous avait apporté l'image gracieuse et forte. Nous l'aimions et nous lui étions reconnaissants, parce

qu'il montrait la France en des pays où elle se fait trop peu voir, et ses rivaux ou ses ennemis trop, et parce qu'il lui faisait honneur. Nous lui avons encore de la gratitude parce qu'il voulait bien aller jusqu'aux lieux où nous travaillons pour la science et la patrie, afin de connaître nos efforts et de les faire connaître aux autres, qui sont restés là-bas et que l'exemple donné entraînera plus tard...

« Vous nous avez comblés de louanges qui nous ont été au cœur, puisque, Français, vous avez jugé que nous avons bien mérité de la France. Vous allez faire des prosélytes pour l'Ecole française; peut-être des hommes généreux s'intéresseront-ils à nos travaux. Vous avez senti et vous leur direz qu'il y a ici une place à garder pour la France. Il faut non seulement la garder, mais l'agrandir, car la concurrence est constante et énergique...

« Ne nous oubliez pas auprès des « Sénégalais. »

La commission est faite. Avec une autorité unique, le signataire de cette lettre dit ce que j'aurais voulu dire et, par le *Temps*, ses paroles arriveront à leur adresse.

Nous avons vu la plus intéressante partie de la Grèce, mais il faut que la visite de cette année soit complétée. D'avance, nous étions gagnés à la religion de l'hellénisme; nous éprouvions pour la Grèce les sentiments d'un fils pour une mère dont la pensée lointaine l'aurait initié à la vie, mais qu'il n'aurait jamais vue. Nous l'aimons désormais en connaissance de cause. Dans ce pèlerinage, nous avons visité chez elle la nourrice de l'Europe; nous l'avons trouvée vénérable sous ses rides et radieuse sous ses cicatrices. Nous gardons au cœur son image vivante.



LISTE DES PASSAGERS DU « SÉNÉGAL »

- M. PAUL MONCEAUX, ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur au Lycée Henri IV, de la Direction du *Tour du Monde*.
- M. FONTAINE, professeur au Lycée de Versailles, de la Direction du *Tour du Monde*.
- M. JACOTTET, 1, place des Perchamps, Paris-Auteuil, de la Direction du *Tour du Monde*.
- M. Gaston ACHILLE, 178, rue du Temple, Paris.
- M. et M<sup>me</sup> AGNELLET, 11, rue de Rome, Paris.
- M. et M<sup>me</sup> ALABOISSETTE, Évreux (Eure).
- M. Roger d'ALLENS, 9, rue du Havre, Paris.
- D<sup>r</sup> Ch. ANDRÉ, 15, rue Saint-Bernard, Toulouse.
- M. J. ARNAVON, Marseille.
- M. ATTINGER, Neuchâtel.
- M. AULAGNON, Paris.
- M. le BARON DE BARANTE et ses fils, 128, boulevard Haussmann, Paris.
- M. Cam. BARBIER, au collège d'Oullins (Rhône).
- MM. BARON, Narbonne (Aude).
- D<sup>r</sup> BASSET, 6, rue Rémusat, Toulouse.
- MM., M<sup>me</sup> et M<sup>lles</sup> BEARDSSELL, Liverpool.
- M. A. DE BEAULIEU, avocat, Douai.
- M. et M<sup>me</sup> BÉMONT, 9, rue de Condé, Paris.
- M. DE BERNIS, à Marseille.
- M. l'abbé BERTRIN, professeur à l'Institut catholique, 22, rue de Fleurus, Paris.
- M. l'abbé BLANCHET, 28, rue d'Illiers, Orléans.
- M. Ch. BLOFSCH, Moscou.
- M. et M<sup>me</sup> BOCKAIRY, 38, rue Beaujon, Paris.
- M. BRÉCHOT, chef de division au P.-L.-M.
- M. LOUIS BONY CISTERNES, 10, avenue Kléber.
- M. BOREL, Neuchâtel.
- M. BORISOWSKI, Bruxelles.
- D<sup>r</sup> BOUCHER, 20, rue Lemery, Rouen.
- M. le BARON DE BOUGLON, Toulouse.
- M. Pierre BOVET, Grandchamp, près Neuchâtel.
- M. Édouard BRÆUNIG, 128, rue d'Assas, Paris.
- M. DE BRUGIÈRE, 8, rue de Castellane, Paris.
- M. BÜRGER, Strasbourg (Alsace).
- MM. Ch. et E. CABAUD, 8, rue Tronchet, Lyon.
- M. Robert CAILLEMER, 13, rue Victor-Hugo, Lyon.
- M. CALLOT, 160, boulevard Malesherbes, Paris.
- M. E. CARTAILHAC, Toulouse.
- M. CENDRÉ, 200, rue de Rivoli, Paris.
- M. E. CHABERT, profess. au Lycée, Grenoble (Isère).
- M<sup>llo</sup> CHINCON, 59, rue des Mathurins, Paris.
- D<sup>r</sup>, M<sup>me</sup> et M<sup>llo</sup> CHOFFÉ, 5 bis, rue du Louvre, Paris.
- M. Albert CHOQUET, rue de la Madeleine, Douai.
- M. François COTTIN, 15, rue de la Baume, Paris.
- M. DAILLY, 8, rue Léonie, Paris.
- M. DAMOUR, rue Deux-Maisons, Lyon.
- M. DAUVERGNE, place Saint-Didier, Avignon.
- M. Robert DAVID, 15, rue du Mont-Thabor, Paris.
- M. William DAVIGNON, rue de l'Université, Liège.
- M. et M<sup>me</sup> L. DEGLATIGNY, 11, rue Blaise-Pascal, Rouen.
- M. DELONDRE, 7, rue Léonie, Paris.
- M<sup>me</sup> DELORME, Paris.
- M. DEREQ, 55, rue de Clichy, Paris.
- D<sup>r</sup> Paul DESSOULAVY, profess., Neuchâtel (Suisse).
- M. René DESTORS, 13, rue Bernouilli, Paris.
- M. DOMEIER, professeur, Neuchâtel (Suisse).
- M. DUSSOUCHET, 12, rue de Tournon, Paris.
- M. et M<sup>me</sup> Eug. DUVAL, 5, rue Nouvelle, Paris.
- D<sup>r</sup> E. ERNOUS, 7, rue Delaborde, Paris.
- M. EYMARD, Bordeaux.
- M. et M<sup>me</sup> FABENS, 22, rue de Verneuil, Paris.
- M. Pierre FARCET, Châteauroux (Indre).
- M. FAURE, 27, rue Vital, Paris.
- D<sup>r</sup> FAYARD, 10, rue Dupin, Niort.
- M. A. FENZA, 55, rue d'Alsace-Lorraine, Toulouse.
- M. FLAMENG, 167, boulevard Malesherbes, Paris.
- M. FLEURY, 24, rue Saint-Lazare, Paris.
- M<sup>me</sup> FONTAINE, Versailles.
- M. DES GACHONS, 40, rue de Buci, Paris.
- M. et M<sup>me</sup> GAMBLE, 5, rue Bonaparte, Paris.
- M. l'abbé GAMBLE, 10, rue Bonaparte, Paris.
- M. Michel GENNEVOIX, Hellemmes-lès-Lille (Nord).
- M. GIRAUD, 14, boulevard de Bonne, Grenoble.
- M. Humbert GIRAUD, à Morestel (Isère).

- M. Marcel GODET, 7, faub. du Château, Neuchâtel.  
M. GOMBAULT, Dieppe.  
M. FRANZ GOÛSSENS et son fils, Bruxelles.  
M. GRAVELLOTTE, 60, rue Saint-Lazare, Paris.  
M. GRETILLAT, à Neuchâtel (Suisse).  
M. GRISEL, 3, rue Barbanègre, Paris.  
M. Henri GRISSET, 12, place Delaborde, Paris.  
M. et M<sup>me</sup> GUINON, 59, rue des Mathurins, Paris.  
M. et M<sup>me</sup> GUILLAUME, 49, rue Châteaudun, Paris.  
M<sup>me</sup> GULLY, 25, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris.  
M. HABLLOT, 3, rue Gambetta, Reims.  
M. HAGREEN, Willington College, Berks (Anglet.)  
M. Raymond HANIER, 85, boul. Saint-Michel, Paris.  
M. E. HANNAUX, 3, rue des Beaux-Arts, Paris.  
M. HANSEZ, avocat, Bruxelles.  
M. HEITZ, Paris.  
M. M. HENNEGUY et son fils, 2, r. Thénard, Paris.  
M<sup>me</sup> HENSCH, Strasbourg (Alsace).  
M. Georges HERREUNSCMITT, Robertsau-Strasbourg (Alsace).  
M. Léopold HERVIEUX, 22, rue Matignon, Paris.  
M. Eug. HOFF, La Chaux-de-Fonds (Suisse).  
M. et M<sup>me</sup> HOYOUX, 14, rue Watteau, Bruxelles.  
M. André IUNDT, 89, av. de St-Cloud, Versailles.  
M. Paul JANSON, sénateur, Bruxelles.  
M<sup>lle</sup> Lucie JANSON, Bruxelles.  
M. JOULIN, ingénieur à la poudrerie, Toulouse.  
M. JOURDANNE, Château de Poulhariez, par Carcassonne.  
M. et M<sup>me</sup> KELLER, 1, rue de Courcelles, Paris.  
M. KLEYER, avocat, Liège (Belgique).  
M. KLOTZ, Paris.  
M. DE LABORDE, Paris.  
M. LANGE, professeur à la Sorbonne, 75, rue Claude-Bernard, Paris.  
M. LANGSDORFF, 22, avenue de Messine, Paris.
- M. DE LAPOINTE, cap. au 20<sup>e</sup> dragons, Limoges.  
M. G. LAUROUMET, de l'Institut, 9, rue du Val-de-Grâce, Paris.  
M. LAUVRIÈRE, professeur au Lycée, 60, rue Colbert, à Marseille.  
M. LE CESNE, 12, rue de la Faisanderie, Paris.  
M<sup>lle</sup> LECLERC, Épinal.  
M. J. LECOULTRE, Neuchâtel (Suisse).  
D<sup>r</sup> LE DIEU, 155, boulevard Malesherbes, Paris.  
M. A. LEFRANC, secrétaire du Collège de France.  
M. LELARGE, Reims.  
M. et M<sup>me</sup> LEMEILLEUR, rue Dumont-d'Urville, Rouen.  
MM. H. et A. LEMIERRE, 167, boul. Pereire, Paris.  
D<sup>r</sup> LEURIDAN, à Jumet (Belgique).  
M. et M<sup>me</sup> DE LUSERNA, Genève.  
D<sup>r</sup> MACÉ, Guingamp.  
M<sup>me</sup> MAGNIN, à la Banque de France, Paris.  
M. et M<sup>me</sup> DE MALLERAY, capitaine au 48<sup>e</sup> régiment d'infanterie, Guingamp.  
M. MARCOU, professeur au lycée Condorcet, 84, rue du Rocher, Paris.  
M. MASSON, 35, rue de l'Arbalète, Paris.  
M. le Baron DE MATHAN, Amiens.  
M. MAYEU, aux soins de M. Faure, 27, rue Vital, Paris.  
M. Alfred MAYOR, étudiant, Neuchâtel.  
M. Gaston MESTREIT, Anzin (Nord).  
M. MIREMONT, rue Eugénie, Saint-Mandé.  
M. Louis DE LA MOISSONNIÈRE, Château de la Bucaille, par Nouville (Seine-Inférieure).  
M<sup>lle</sup> MONCEAUX, 1, rue Vaulabelle, Auxerre.  
M. MONTAMAT, Marseille.  
M. MONTARGIS, professeur au Lycée, Troyes.  
M. DE MONTGAILLARD, Toulouse.  
M. MORAS, 4, rue Jarente, Lyon.
- M. Jules NICOLE, Genève.  
M. NIZET, agréé, Épinal.  
M. Elie NOYER, Dieulefit (Drôme).  
M<sup>lle</sup> Marguerite ORY, Toulouse.  
M<sup>me</sup> OSTER, 12, rue de Tournon, Paris.  
M. Henri PENOT, 18, rue de la Faisanderie, Paris.  
M. H. PIOLLET, 7 bis, rue de l'Aqueduc, Paris.  
M. PLOMDEUR-FOURNIER, Liège.  
M. POINCARÉ, 63, rue Claude-Bernard, Paris.  
M. J. PORCHER, 100, rue de Rennes, Paris.  
M. PRESSARD, 16, rue Du Sommerard, Paris.  
M. et M<sup>me</sup> PURNELL, Willington College, Berks.  
M. J. QUARTIER, 60, rue Madame, Paris.  
M. G. RÉGIS, avocat, Bordeaux.  
M. Salomon REINACH, 38, rue de Lisbonne, Paris.  
M. M. REY JOUVIN, 2, rue Saint-Laurent, Grenoble.  
M. KEYNOLDS, greffier en chef, Avignon.  
M. M. RHEIMS, 12, rue de la Faisanderie, Paris.  
M. Mel B. RIDEOUT, 14, rue de Trévis, Paris.  
M. ROBERT, professeur au Lycée, Troyes.  
M. P. ROBERT, professeur à Condorcet, 11, rue de Turin, Paris.  
M. l'abbé ROBIN, 28, rue d'Illiers, Orléans.  
M. ROCHER, 4, rue du Puits-de-l'Ermitte, Paris.  
M. ROUVILLAIN, 93, rue de Monceaux, Paris.  
M. l'abbé Ch. RUELLAN, 1, rue Rabelais, Angers.  
M. SCHNEIDER, Versailles.  
M. Paul SCHNEGG, Neuchâtel.  
M. D. SCHWEISGUTH, 15, rue de la Planche, Paris.  
M. SERGENT, avocat, Épinal.  
D<sup>r</sup> Robert SOREL, 71, boul. François-1<sup>er</sup>, Le Havre.  
M. J. SPANIER, Bordeaux.  
M. URSCHELLER, professeur au Lycée, Brest.  
M. VALLET, 2, rue des Alpes, Grenoble.  
M. Ch. VODOZ, Yverdon.  
M., M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> YVER, 10, rue de Châteaudun, Paris.